15e ANNÉE MARS 1947

# LA VIE INTELLECTUELLE

DU TÉMOIGNAGE
CHRISTIANUS

CHARITÉ CHRÉTIENNE ET PRINCIPE CONFUCÉEN DE LA RÉCIPROCITÉ
A. GRAS

MONSIEUR HAMON OU MÉDECINE ET PRIÈRE
M. SANDRAIL

CRITIQUE ET HISTOIRE SAINTE
A.-M. DUBARLE

LOGEMENT ET CONSTRUCTION EN FRANCE
J. DUMONTIER

LA RECONSTRUCTION IMMOBILIÈRE EST POSSIBLE
R. PARÈS

LE SOLDAT ET LA PEUR
M. CHASTAING

POUR UN PLANISPHÈRE DE L'IMAGINATION
M. CARROUGES

LES ÉDITIONS DU CERF-PARIS

# LA VIE INTELLECTUELLE

**Revue mensuelle**

XV^e ANNÉE — MARS 1947 — N° 3


## SOMMAIRE


CHRISTIANUS.... *Du Témoignage* ..... 1

### Eglise et Chrétienté

A. CRAS ..... *La charité chrétienne et le principe confucéen de la réciprocité*..... 6

M. SENDRAIL .... *Monsieur Hamon ou médecine et prière* ..... 19

A.-M. DUBARLE .. *Critique et Histoire Sainte*..... 41

- *Livres*, 48.
- *Azimuths*, 51.

### Peuples et Civilisations

J. DUMONTIER... *Logement et construction en France.* 60

R. PARÈS ..... *La reconstruction immobilière est possible* ..... 71

M. LALOIRE ..... *Lettre de Belgique* ..... 85

G. BÉRAULT .... *Aux États-Unis* ..... 94

- *Livres*, 100.
- *En lisant les revues*, 104.

### Culture

M. CHASTAING .. *Le soldat et la peur* ..... 114

M. FOURNIÉ ..... *Danso dous avaneus* ..... 127

M. CARROUGES .. *Pour un planisphère de l'imagination* ..... 130

- *Théâtre*, par HENRI GOUHIER, 137. — *Musique*, par ÉMILE DAMAIS, 141. — *Peinture*, par GEORGES BORGEAUD, 143.
- *Livres*, 147.
- *A travers les revues littéraires*, 155.


*On trouvera à la troisième page de la couverture les conditions d'abonnement à la Revue.*

Dans *les générations peut-être futures, s'il se lève, après quelques Bremond, un Brunetière assez austère pour baliser l'évolution du sentiment religieux à travers nos revues et nos livres, il accordera peut-être la prédominance au genre littéraire du « témoignage ». Spontané ou provoqué par des enquêtes, critique ou affirmatif, le témoignage pousse partout, envahit tout; il s'affirme quelquefois comme la seule présentation actuellement valable du message chrétien.*

*Cela ne va point sans effrayer ou scandaliser de bons esprits. Pour vibrants ou pertinents que soient les témoignages, un instinct doctrinaire, un tempérament synthétique se hérissent devant leur foisonnement, comme l'aurait pu faire Le Nôtre devant un palétuvier.*

*La crainte naît d'une nouvelle poussée de l'expérience religieuse individualiste : pour une spiritualité carmélitaine, combien de luthériennes, jansénistes, piétistes, immanentistes, dont les ramifications s'effilochent jusqu'en notre temps. Crainte dès lors que le message chrétien ne perde de sa consistance ou de sa fermeté, et qu'en lui, sous prétexte de sincérité, on ne cherche que ce que l'on a déjà trouvé : la plus ancienne mémoire de l'Église, les épîtres de Paul, réprouvent déjà les prétendues prophéties où l'Esprit apparaissait mécontent ou insatisfait de Jésus-Christ. On flaire quelque complaisance orgueilleuse en tous ces cœurs mis à nu. On redoute le trouble des âmes tranquilles.*

*Ces dangers réclament vigilance. Mais la justice demande, avant de sarcler, qu'on examine les circonstances, les contextes, les terrains humains et chrétiens où, si l'on peut dire, éclate pareil printemps.*

*
* *

*Les pauvres sont évangélisés. Les pauvres, les opprimés*

*que déshumanisent la technique et la civilisation capitalistes, ceux que les programmes et les variations de slogans laissent sur leur faim, ceux qui ont soupé des paroles « irréelles », comme dit le cardinal Saliège, ou « oisives » comme dit l'Évangile, ne veulent se nourrir que de vie vécue. Pour les atteindre, les émouvoir, les changer, le Verbe divin doit demeurer parmi nous chair et sang. Ils veulent que le christianisme du chrétien se laisse voir, entendre, palper à longueur de vie, à portée de vie, dans la simplicité de ses audaces, comme dans la loyauté de ses péchés et de ses remords.*

*Pareille exigence se retrouve chez ceux qu'une profession plus libérale maintient au contact de ce qui se mesure et de ce qui se pèse, ou qui traitent avec les hommes les yeux dans les yeux. Leur vie spirituelle même répugne aux sublimations astucieuses, aux jeux de prismes intellectuels, aux magies oratoires. Une vibration d'homme trouve seule en eux quelque résonance. Un homme pèse d'abord pour eux la sincérité de son expérience. Même dans le commerce des réalités théologales, la façon de donner fait passer ce qu'on donne.*

*Parmi les philosophies aussi, celle-là rencontre actuellement grande faveur, qui veut n'être que la question du vivant concrètement engagé dans son existence, qui s'interroge sur cette interrogation. Aimant à s'exprimer en journaux métaphysico-intimes, en monologues, en romans, en drames, l'existentialiste ne retient des sommes, discours, traités et histoires des siècles passés, que l'expérience personnelle qui, malgré prétentions et dénégations, les a suscités et soutenus. Son affirmation créatrice, révolte de la liberté contre l'oppression d'une révolte massive elle-même provoquée par le libéralisme, rejette systèmes, même dialectiques, commentaires, références, codes et considérants. Une attitude parallèle, sans doute moins radicale, se retrouve chez des chrétiens. Lorsqu'on engage leur liberté et leur conscience à se fondre en l'incandescence d'une inéluctable évolution, ils songent aux cendres. Et parallèlement, ils craignent de voir les communautés les plus nécessaires céder par instants à la tentation organique de régler par mandat, ou d'absorber par procuration, le témoignage de la foi, de l'espérance, de la charité personnelles.*

*
* *

*Ces tendances obscures ou conscientes, qui s'entretiennent mutuellement, ne posent-elles à l'Église que des problèmes d'adaptation apologétique ou pastorale? Faut-il aller plus loin et accepter que la Tradition les rencontre et les encourage, si elle ne les a pas provoquées? On disait l'autre jour que le Nouveau Testament est fait en gros de quatre ou cinq reportages et d'une vingtaine de lettres presque toutes occasionnelles. Plus qu'en préceptes, la morale évangélique s'exprime en béatitudes, exclamations, histoires, paradoxes, paraboles, en solutions casuistiques, dont certaines sont bien déconcertantes, comme le jugement muet des accusateurs dans le procès de la femme adultère. Aux moments décisifs, Paul et Jean et Pierre font appel à leur expérience. De Jean-Baptiste à nos jours, en passant par l'élection de Matthias et de Paul, et l'activité des apôtres, les explosions du « témoignage » jalonnent la magnifique histoire du « message » chrétien. Car c'est une même réalité que l'on retrouve sous le nom propre de témoignage, sous ses traductions de « martyre », ou de « confession » devant la communauté baptismale ou politique, sous son synonyme d' « expérience mystique ». Pour vaincre l'indifférence ou l'hostilité, ou pour répondre aux exigences les plus profondément humaines, l'Église n'a encore rien trouvé de mieux que ces témoins qui vivent ce qu'ils ont vu jusqu'à se faire égorger.*

*
* *

*Faut-il dès lors réputer inutile ou artificielle toute construction théologique? Entre docteurs et témoins, va-t-on restituer l'ancienne tension entre évêques et « confesseurs », dont souffrit saint Cyprien?*

*Les mots de théologie biblique, johannique et paulinienne ne sont pas que des abréviations commodes ou récentes : le message en sa teneur primitive a ses emboîtements et ses architectures, qui de l'intérieur invitent et limitent à la fois les constructions ultérieures. Les exigences externes aussi, les confusions ou aliénations chroniques entre le Monde et l'Église, surmontées d'abord par le sang des martyrs, doi-*

*vent l'être aussi quelque jour par l'encre des savants; et c'est à cette lutte existentielle que les théologies doivent leur virulence et leur vitalité, sinon leur beauté formelle.*

*Que vaudrait sans doute en christianisme un système théologique insoucieux de cette charité qui va du vivant au vivant, un système dont l'orgueil ne regarderait les fils de Dieu que comme matière à abstraction? Mais que vaudrait aussi un témoignage émouvant, mais purement sentimental, j'allais dire gélatineux, incapable d'offrir à la vie des hommes une base assurée, à leur vision un horizon sans mirages? Témoignage vacillant pour ne point s'être appuyé sur la communion des saints, sur la violence ordonnée de l'Esprit, sur la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de Jésus-Christ, sur la géométrie cosmique des plans divins.*

*Puis-je ici risquer une parabole? L'holothurie promène dans la nuit des courants marins un corps mou, qu'elle digère, dit la légende, lorsque nulle vie extérieure ne s'offre à sa faim. Le bernard-l'ermite, encombré d'un ventre nu et fragile, cherche au long des côtes une coquille vide pour le loger provisoirement. Mais le vertébré supérieur porte et nourrit au plus profond de sa chair le mouvement, la souplesse, la cohésion de son squelette.*

*Il y a peut-être plusieurs morales de cette histoire. Je n'en soulignerai qu'une. Théologie et témoignage, tous deux servant un unique message, instruments complémentaires d'un même Esprit, ne peuvent gagner à une spécialisation sans échanges. La charité des théologiens se doit d'écouter les plus humbles témoins lorsque leur vie fait résonner l'antique message d'harmoniques originales. La même charité se doit d'être attentive au sens profond des questions même malhabiles ou hargneuses, pour leur offrir, dans un langage simple, une présentation de la foi, vivante, authentique et actuelle.*

*Notre temps d'ailleurs la réclame : il demande aux chrétiens d'être sinon des « durs », du moins des solides; et une autre de ses tendances rejoint ici une volonté profonde du christianisme, pour qui le respect des vocations complémentaires et concurrentes ne saurait aboutir à bloquer en castes les majeurs et les mineurs, les forts et les faibles.*

CHRISTIANUS.

# ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

ALEXIS CRAS. *La charité chrétienne et le principe confucéen de la réciprocité.*

On a remarqué l'article publié ici récemment où le P. Cras montrait l'obligation où se trouve la culture orientale, ne serait-ce que pour résister à la technique occidentale, qui peut menacer son existence, d'entrer par ce biais dans la logique et la morale de notre culture. Mais d'autres essais plus désintéressés sont aussi nécessaires pour une pénétration mutuelle. On nous en offre ici un exemple autour d'un sujet capital.

MARCEL SANDRAIL. *Monsieur Hamon ou médecine et prière.*

Médecin, mystique et compétent, cet homme entra sans le vouloir dans la grande histoire, approcha l'idéal qu'il nous trace en quelques phrases : « Ceux-là se trompent assurément qui ne requièrent que la science chez le médecin et qui ne se soucient pas de la douceur et de la patience... Il n'est presque aucune partie de la médecine qui ne réclame l'homme tout entier. » D'Hippocrate à M. Hamon, il y a un peu la différence que montrait le P. Cras entre Luc et Confucius.

ANDRÉ-MARIE DUBARLE. *Critique et « Histoire Sainte ».*

A propos des deux premiers tomes d'une *Histoire Sainte.*

LIVRES

AZIMUTHS

# LA CHARITE CHRETIENNE ET LE PRINCIPE CONFUCEEN DE LA RECIPROCITE

Le livre de *l'invariabilité dans le milieu*, au chapitre XIII, attribue à Confucius la parole suivante :

« Le traitement qui vous est réservé, et dont vous n'êtes pas satisfait, gardez-vous d'en user à l'égard des hommes. »

Ce qui revient à dire :

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. »

Par ailleurs, on peut lire dans l'Évangile :

Matth., VII, 12 : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi vous-mêmes. »

Luc, VI, 31 : « De la manière que vous voudriez que les hommes vous traitent, vous aussi, traitez-les pareillement. »

Telle est la consigne que l'on appelle souvent la « Règle d'or ».

*
* *

Il est impossible de n'être pas frappé par la parenté de ces textes, et, bien entendu, cette parenté a été remarquée et exploitée depuis longtemps dans tous les sens. Chacun tire à soi la couverture.

Les rationalistes chantent victoire et infèrent des aphorismes confucéens que la religion chrétienne n'a, somme toute, rien trouvé de supérieur à la sagesse naturelle des Chinois. Du côté chrétien, certains apologistes zélés s'appliquent à dénigrer la doctrine confucéenne, à minimiser la

portée des conseils de charité qu'elle prodigue, pour établir à tout prix la supériorité de l'Évangile.

Ces partis pris sont aussi contraires à la charité dont justement il s'agit ici, qu'à la probité intellectuelle et à la sérénité scientifique. La charité, dont il est dit qu'elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais se réjouit de la vérité, doit nous incliner à enregistrer avec sympathie les résultats obtenus par les âmes droites dans leur recherche de la perfection. Bien plus, elle doit nous faire pressentir que la Providence n'a pu se désintéresser totalement des générations humaines privées de toute révélation pendant des siècles dans certaines parties du globe; on ne peut croire que la grâce soit restée inactive dans les âmes de bonne volonté pendant des millénaires; et c'est avec un intérêt passionné qu'on doit faire le compte des succès obtenus par l'esprit humain secrètement orienté par la grâce dans la recherche de la vérité, dans l'élaboration des plus nobles formules de vie.

Mais, par ailleurs, le souci dominant de ne pas nous laisser abuser par des analogies superficielles doit nous tenir en garde sans cesse et nous prémunir contre le danger des rapprochements hâtifs que fait inévitablement courir l'exercice littéraire du parallèle. La véritable méthode à employer pour arriver à rendre un compte exact des textes, c'est de les expliquer du dedans; et au lieu d'isoler ces textes, de les extraire des courants de pensée auxquels ils appartiennent, il faut, pour les comprendre, les replacer les uns et les autres dans les ensembles de systèmes cohérents qui les ont produits.

*
* *

Remarquons d'abord qu'il serait assez vain de conclure quoi que ce soit, du fait que le précepte confucéen est donné, dans le livre du Milieu, sous une forme négative. « La forme positive de cette Règle d'or est propre à Jésus-Christ », disent certains — et nos apologistes chrétiens de renchérir, montrant la distance qui sépare l'attitude de simple abstention (chez celui qui s'interdit de faire le mal) et la disposition ardente à agir, à faire le bien (chez celui qui se consume dans l'ardeur d'aimer).

En réalité, l'idée profonde qui répond à la maxime de Confucius n'est pas à chercher dans ce seul texte; elle sous-tend en effet une série de développements qui l'explicitent; or, certains de ces développements montrent manifestement la portée positive du précepte : par exemple, dans le paragraphe qui suit l'énoncé sous forme négative, il est clairement indiqué que chacun doit traiter son père comme il souhaite lui-même être traité par son propre fils; que, dans le service du prince, il faut se comporter de la façon dont on attend soi-même que se comportent vis-à-vis de nous nos inférieurs.

Par ailleurs, une formule positive du conseil se trouve au livre des *Entretiens de Confucius*, équivalemment (VI, 28). Beaucoup d'autres ont été conservées par la tradition chinoise.

D'autre part, il est bon de noter qu'il est habituel aux Chinois de parler du bien sous cette forme qui refuse le mal.

La formule positive, qui imprime en quelque sorte une impulsion vers le bien, convenait peut-être davantage aux peuples d'Occident, en qui se remarque un dynamisme, un goût de l'action qui n'existe pas au même degré chez les Orientaux.

L'inconvénient de cette manière de présenter les consignes a été noté finement par les Chinois : la charité risque en effet d'être indiscrète quand, dans le zèle apporté à traiter autrui comme nous voudrions être traités nous-mêmes à sa place, nous ne tenons pas compte de ceci, c'est qu'il n'y a pas forcément parité, coïncidence entre les goûts du prochain et mes goûts, à supposer que je fusse dans sa situation.

La vraie charité, celle que le Christ a préconisée, est plus judicieuse, elle s'inquiète des dispositions réelles, des aspirations foncières — peut-être inconscientes. La Règle d'or demande à être appliquée avec grande circonspection. A la place de ces pauvres, je souffrirais de la saleté et du manque d'hygiène — mais eux n'en souffrent pas, et je les contrarie peut-être si je prétends les arracher à leur crasse... L'Occidental a tendance à entendre la charité au sens des mots de Cromwell : « *Not what they wish, but what it's good for them*[1]. » Il est facile d'abuser d'une telle formule, si juste

1. « Non ce qu'ils désirent, mais ce qui est bon pour eux. »

soit-elle si on sait bien l'entendre. La charité des Occidentaux, on l'a bien noté en Chine, est souvent exposée à prendre en quelque sorte un caractère agressif : on veut à toute force faire le bien, sans se préoccuper de savoir si réellement les intéressés le désirent; comme soi-même on considère qu'on apporte le progrès, on est persuadé que les intéressés doivent être ravis de se le voir imposé; on part d'une abusive application du principe qu'il faut procurer à autrui ce qu'à sa place on convoiterait. Charité qui risque d'être indiscrète, de ne pas tenir compte de la variété des goûts, des tempéraments, des aspirations sous l'uniformité des besoins essentiels.

*
* *

Toutefois, bien plus que d'épiloguer sur la forme donnée au précepte de la réciprocité, il est important de saisir ce que Confucius a en vue, et à quelle préoccupation il obéit dans quelle ligne de pensée il se situe, quand il nous recommande ainsi de traiter le prochain comme nous souhaitons être traités nous-mêmes.

En réalité, il s'agit, pour Confucius, de mettre au point une *méthode d'investigation* en vue de déterminer ce que doivent être nos rapports avec nos semblables si nous voulons vraiment « pratiquer la Route », c'est-à-dire être fidèles au principe régulateur, à la Norme qui, régissant l'univers, assure également l'harmonie de ce microcosme qu'est le monde humain. Dans la *Grande Étude* (X, 2), cette méthode, cette voie, reçoit une dénomination, comme la « Règle d'or » des chrétiens, on l'appelle « méthode pour mesurer comme à l'équerre ».

La méthode confucéenne ne consiste pas précisément à nous faire mettre en pensée à la place de ceux à qui nous avons affaire, pour tenter de faire coïncider les mouvements de notre âme avec les pensées et les affections qui émanent de la conscience de nos proches en son fond. S'il faut en esprit établir une comparaison, ce n'est pas tellement la comparaison *entre deux personnes*, mon prochain et moi-même imaginé dans la situation du prochain. La comparaison est plutôt établie *entre deux systèmes de relations*

semblables, entre deux rapports où je figure chaque fois, mais dans des situations inverses.

Soit à calculer ce que je dois à mon père : j'ai à résoudre une sorte d'équation à deux inconnues. Pour résoudre le problème, je pose l'égalité : je suis à mon père ce que mon fils est à moi.

De la similitude des rapports de personne, je suis autorisé à inférer la similitude des devoirs, si bien que l'équation subsiste, transportée sur le plan des relations que règle la vertu. Or je sais fort bien, par le sens inné de ce qui m'est dû, ce que je puis exiger de mon fils dans ses rapports avec moi et que je désigne par piété filiale. Donc, c'est en recourant à l'idée que je me fais des devoirs de mon fils envers moi que je puis déterminer exactement ce que je dois à mon père.

Que la préoccupation profonde de Confucius soit bien *d'indiquer une méthode* pour savoir où est le devoir plutôt que *d'imprimer une impulsion, un élan* qui s'origine au sentiment, à l'amour, c'est ce qui apparaît encore plus nettement si l'on se reporte à tout l'ensemble du contexte.

Confucius veut inculquer cette idée que la voie du devoir est toute tracée dans la structure intime de l'homme, il suffit de prendre conscience de ces indications lumineuses qui sont contenues dans la nature même de l'homme, de rendre leur éclat natif aux éclatantes vertus[2] que le ciel a déposées en germe dans la nature qu'il nous a conférée. Inutile par conséquent de chercher hors de l'homme les indications nécessaires en vue de guider l'homme. Le Maître a dit : « La voie n'est pas loin de l'homme![3] » Il suffit que l'homme soit fidèle aux tendances saines inscrites dans son cœur, à l'orientation vers le bien qui en lui est innée et qui se confond avec la nature même qu'il a reçue du ciel. Cette fidélité à la nature profonde s'exprime par le caractère *Trung*, composé des deux éléments *Tâm*, le cœur, et *Trung*, milieu (une cible traversée en son centre).

Si l'on passe à l'ordre des devoirs qui nous lient vis-à-vis d'autrui, par un processus de développement fort logique, la vertu de fidélité aux tendances innées de la nature trouve

2. *Livre de la Grande Étude*, I. 1.
3. *Invariabilité dans le milieu*, XIII, 1.

son complément, son application pratique dans la vertu de réciprocité *Thu*. Le caractère qui désigne cette vertu représente encore le cœur surmonté de l'ensemble symbolique *nhu* qui évoque l'idée de comparaison (étymologiquement bouche de femme, d'où sortent des paroles toujours habilement adaptées aux caractères des interlocuteurs). D'où le sens dérivé : vertu qui fait traiter les autres comme on souhaite être traité soi-même.

« Quiconque pratique le *Trung* et le *Thu*, dit Confucius, s'il s'écarte de la voie ce n'est pas de beaucoup[4]. »

Un exemple pratique illustre cette doctrine qui nous apprend à chercher en nous-même l'indication morale nécessaire à la conduite de la vie : le tailleur de manches pour haches trouve son modèle dans l'outil même qu'il tient en main pour travailler le bois, dans sa hache, et il ne la perd pas du regard tant qu'il taille et qu'il coupe. Le modèle est moins éloigné encore quand il s'agit du travail de la réforme morale : « Il faut s'inspirer de ce que c'est que l'homme pour corriger l'homme[5]. »

La méthode de réciprocité ne fait que d'illustrer par un exemple cette intériorité, cette immanence de la voie qui s'impose à l'homme pour qu'il la suive. Comment pratiquement découvrir la ligne de conduite dont on nous affirme qu'il ne faut pas la chercher loin de nous ? Reportons-nous à notre propre expérience de nos rapports avec nos inférieurs — voilà de quoi nous instruire sur ce que nous devons être vis-à-vis de nos supérieurs; réveillons les mauvais souvenirs que nous avons gardés de nos supérieurs — et nous voilà avertis de la manière dont nous devons nous comporter vis-à-vis de nos inférieurs (*Grande Étude*, X); ainsi de suite...

*
* *

Il n'est pas sans intérêt de noter que le principe de réciprocité comme règle à appliquer pour la détermination du traitement à réserver aux autres, ce principe est formulé

4. *Invariabilité*, XIII, 3.
5. *Ibid.*, XIII, 2.

par l'Évangile comme dans la doctrine confucéenne, mais la relation qui fournit un terme de comparaison dans la doctrine du Christ, c'est notre relation avec Dieu.

Pourquoi devons-nous en agir avec nos semblables comme nous désirons qu'ils en agissent vis-à-vis de nous ? C'est que nous serons traités par Dieu comme nous aurons traité notre prochain; la mesure dont nous nous serons servis à l'égard des autres, c'est celle même dont usera Dieu vis-à-vis de nous. Donc, il ne faut pas juger, de peur d'être jugé; il faut remettre les dettes à nos débiteurs, il faut être miséricordieux pour obtenir miséricorde; il faut faire bonne mesure dans l'aumône, et l'on versera dans notre sein une mesure généreuse (Luc, VI, 38).

Comme on le voit jusqu'ici, et *si l'on devait s'en tenir à ces considérations d'homothétie, de symétrie,* — il ne s'agit pas encore à proprement parler d'amour purement gratuit, d'élan totalement désintéressé, de bonté active. La règle de réciprocité, si l'on insiste précisément sur les sanctions qu'elle annonce, paraît répondre dans l'Évangile au souci de l'intérêt bien entendu; le Christ nous encourage à faire le bien pour nous assurer de la pareille. Dans la doctrine confucéenne, la règle de réciprocité paraît répondre au besoin d'un équilibre qui satisfasse l'esprit : on veut aboutir à établir dans les relations humaines comme dans les échanges de l'univers cette harmonie, quasi musicale, que règle l'équité, le sens de la justice, tout ce qui signifie, dans sa plus haute acception, dans son acception métaphysique, l'expression « d'invariabilité dans le milieu » *Trung Dung*.

Est-ce à dire que la charité, le pur amour, soit jusque-là étranger à ce système? Certes non. Le goût d'un ordre vraiment humain établi dans les rapports sociaux, le désir de voir cette haute justice présider à tous les échanges, l'habitude de songer à ce que l'on réclame soi-même d'autrui pour se conformer aux justes exigences de la vie sociale, voilà qui pousse à soumettre notre comportement à une règle objective, universelle. Quoi de plus directement contraire à la charité que l'égoïsme? Or, c'est assurément refuser à l'égoïsme le droit de diriger notre conduite que de nous élever jusqu'à la notion d'un ordre objectif de justice et d'équité découvert dans le contenu même de nos propres aspirations les plus foncières. C'est assurément mettre sur

le chemin de l'amour que d'habituer l'individu à penser à ce que les autres attendent de lui en lui rappelant ce que lui-même attend des autres.

Et d'ailleurs, Confucius a recommandé sans ambages la bienveillance, la sociabilité, l'esprit d'entente, la largeur de vues (*Entretiens philosophiques*, II, 14; XIII, 23; XV, 21). On sait assez qu'il faisait du *Nhân* l'une des plus importantes vertus qui convient au « fils de prince » — c'est-à-dire à l'homme supérieur, à quiconque s'est fait une âme princière. Or, l'un des effets du *Nhân*, ou vertu d'humanité, vertu qui convient par excellence à qui se conduit en homme dans ses rapports avec les hommes (« Avoir la vertu d'humanité, c'est cela être homme », *Invariabilité*, XX, 5), c'est justement de nous faire aimer les hommes (*Entretiens*, XII, 22). De même, Confucius est persuadé que l'attitude générale du « fils de prince », animé par le sens du respect, a pour effet d'établir la fraternité entre « tous les hommes qui sont à l'intérieur des quatre mers » (*Entretiens*, XII, 5).

Mais Confucius, s'il a aperçu la beauté de cet idéal d'un amour universel, d'un amour fraternel, de l'amour d'autrui comme de soi-même, est tout de même trop resté dans la dépendance d'une théorie philosophico-sociale qui lui fait envisager le monde humain comme un système de relations harmonieuses relié à l'ensemble d'un univers ordonné.

*
* *

Remarquons qu'il s'agit toujours de juger les doctrines. La vie parfois dépasse la théorie, la précède dans la recherche du vrai et du bien, par les attitudes qu'elle suggère, simplement en faisant appel aux dispositions innées du cœur. Il est incontestable qu'à regarder vivre Confucius au milieu de ses disciples, on ne peut manquer d'être frappé par la richesse affective qui s'exprime dans les relations du maître aux élèves, et qui fait vraiment oublier les distances de l'un aux autres. Il n'en est pas moins vrai qu'à s'en tenir au plan des doctrines :

« Traiter son prochain comme soi-même », dans le système confucéen, pour peu que l'on insiste et qu'on cherche des précisions, on s'aperçoit que la formule s'entend

en un sens restreint, appauvrit son contenu dans des applications qui la déterminent : pourquoi ? parce que l'idée que le confucianiste se fait du prochain transcende difficilement le plan des hiérarchies humaines où les hommes se trouvent placés dans les positions respectives de père ou de fils, de roi ou de sujet, de frère ou d'ami.

« Traiter son prochain comme soi-même », cela veut dire en réalité : traiter cet homme que je vois situé, défini, par rapport à moi, par une relation de hiérarchie dans la société organisée, de la façon dont moi-même — qui suis comme lui à ma place marquée — je désire être traité par ceux qui entretiennent avec moi une relation analogue.

Que fallait-il pour que l'homme apprît vraiment et dans toute la force du terme à aimer son prochain comme lui-même, dans l'absolu ? C'est qu'on lui apprît à voir dans son prochain, non plus seulement le père ou le fils, le roi ou le sujet, le frère ou l'ami, mais l'homme, mais la personne, mais le « moi » semblable à tout autre « moi », sujet des mêmes droits, digne de respect et d'amour. Par-delà cet uniforme qui désigne à chacun sa position respective, il fallait atteindre dans l'homme à une réalité plus profonde qui existe au for de mon prochain comme en moi, à la façon d'un absolu, le « moi », c'est-à-dire une présence originale, un sujet de désir et d'aspirations, un être fait pour le bonheur, marqué par une singularité incommunicable et par une vocation à une destinée propre.

Le christianisme a révélé l'homme à lui-même comme *personne* du jour où il l'a mis en communication avec Dieu.

Le confucianisme, au plus haut de sa trajectoire, parvient sans doute à s'approcher quelque peu de cette notion de destin personnel. Les plus belles, les plus nobles paroles du Sage sont celles où il loue le « fils de prince » de rechercher la perfection pour elle-même, où il montre l'immanence de cette vie intérieure qui a le privilège de conserver, suave et délicieux, dans l'âme, le fruit du travail de réforme et de culture de soi...

Mais trop vite, dès qu'il parle de rapports entre les hommes, le philosophe est repris par l'obsession du point de vue social, par la hantise d'assurer l'harmonie des rapports dans le jeu des échanges sociaux qui parcourent en tous sens les degrés de l'échelle sociale. Et l'on ne voit plus rien au-

delà, on ne sait pas s'ouvrir à la vision d'une communication des hommes entre eux simplement sur le plan humain, à la vision d'une communion des personnes.

La charité chrétienne se définit comme une amitié; l'acte de l'amitié, c'est la jouissance en commun des mêmes biens qui nous rapprochent les uns des autres. L'amitié suppose une certaine égalité. Comment dès lors imaginer des rapports de charité pure entre les hommes quels qu'ils soient, là où l'on demeure hypnotisé sur les différences que les hiérarchies maintiennent entre eux. Sait-on, par exemple, que la langue chinoise n'a pas de mot simple (ni d'ailleurs la langue annamite) pour exprimer le concept pur de fraternité? Il y a tous les caractères voulus pour désigner le frère aîné ou le frère cadet, mais on dirait que l'esprit chinois ne peut penser le concept de frère sans éprouver le besoin irrésistible de préciser aussitôt s'il s'agit du grand ou du petit frère. Il faut combiner les caractères aîné et cadet pour arriver à exprimer l'idée de fraternité en général. Voilà qui est révélateur et montre bien à quel point les Extrême-Orientaux ont le souci de marquer pour chaque être, dans la société, la place qui lui revient en propre par rapport aux autres. Telle est l'importance qu'ils accordent aux questions de préséances.

Le Christ a modifié du tout au tout l'idée que nous pouvions nous faire les uns des autres, en nous révélant les uns aux autres comme enfants de Dieu, égaux devant lui, citoyens de la grande démocratie chrétienne, comme personnes d'une dignité supérieure et sujets chacun d'une vocation inouïe de grandeur. Le Christ nous a appris que nous n'étions pas immergés totalement dans l'ordre des relations humaines, et nous a aiguillés vers la recherche d'un destin qui transcende le social. L'idée qu'il se fait de la charité est en dépendance de cette idée qu'il nous transmet de l'homme et de sa valeur individuelle.

En bref, la charité chrétienne découle d'une vision des choses qui tend à ramener à des proportions toutes relatives l'importance des différences hiérarchiques entre les hommes, différences valables sur le seul plan de la vie terrestre, différences provisoires en somme. Le chrétien charitable voit en chacun de ses semblables un égal et un frère devant Dieu — ce semblable fût-il son propre fils, ou son supérieur

ou même un étranger. Au contraire, la charité confucéenne a tendance à maintenir toujours et à consacrer l'inégalité. C'est pourquoi le philosophe Meiti a tant choqué les confucianistes de la tradition primitive, quand il parut prôner la charité universelle qui ne fait pas de distinction entre les hommes.

*
* *

Mais il y a plus encore. La charité que le Christ prêche n'est pas une disposition du cœur où l'on s'établit pour être dans la logique d'un raisonnement bien conduit sur les conditions d'un avènement de la paix parmi les hommes. Elle n'est même pas seulement un sentiment d'affection qui naît de la soudaine illumination d'un esprit à qui se découvre le prix des âmes individuelles.

La charité, c'est le mouvement même de la vie divine ayant attiré dans le magnétisme de son rayonnement toutes nos puissances affectives. La charité, c'est l'Amour même de Dieu passant dans nos cœurs, c'est Dieu lui-même nous empruntant un visage bienveillant et des mains secourables pour répandre encore la vie et la joie et la consolation. La charité, c'est une coïncidence de l'âme avec l'élan créateur pour dire une fois encore : que la lumière soit! que la vie s'épanouisse, que la joie éclate partout!

Certes, il ne serait pas impossible de trouver dans le confucianisme l'indication d'une notion transcendentale de l'Amour conçu comme une impulsion vitale, d'extension universelle, et dont il se retrouve quelque chose dans les tendances que la nature met en chacun de nous, sous la forme, par exemple, de la piété filiale s'élargissant aux dimensions de l'univers humain. Mais combien discrètes, encore peu soulignées sont ces indications!...

Au contraire, l'Évangile nous inculque à chaque page et en des textes magnifiques l'origine divine de la charité, nous proposant en modèle le Dieu qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, qui fait pleuvoir sur les observants et sur les impies (Matth., v, 43-48). On nous apprend à aimer en Dieu, et pour l'amour de Dieu...

Sous cet angle, la méthode de « réciprocité », qui tout à l'heure paraissait suspecte d'utilitarisme, prend un sens qui

déborde les considérations d'intérêt. Que la conduite de Dieu vis-à-vis de ses créatures soit le modèle auquel nous avons à nous référer dans notre comportement vis-à-vis de nos semblables, cela mène loin; l'idéal a de quoi séduire par lui-même, et l'attention se détourne des sanctions qui sont promises...

*
* *

Mais surtout, de même que l'Amour prodigieux, incompréhensible et souverainement gratuit dont Dieu nous a aimés le premier (I Joan., IV, 10), prenant l'initiative de se réconcilier les hommes indignes, allant jusqu'à leur livrer son Fils unique (Joan., III, 16), la charité que l'Évangile nous prêche a sa loi en elle-même plutôt qu'elle n'est mesurée d'après la condition propre de celui à qui elle s'adresse, juste ou pécheur, compatriote ou étranger.

Confucius n'allait pas jusque-là, lui qui voulait que l'on restreignît volontairement les manifestations de la bienveillance envers les méchants. On peut lire en effet, au livre XIV des *Entretiens* (ch. XXXVI), un texte inquiétant et qui ne peut manquer de décevoir les chrétiens que l'Évangile a habitués à un autre langage :

Quelqu'un disait : « User de bienveillance pour répondre à la malveillance, qu'en est-il de ce principe? »

Le Maître dit : « Que prendrez-vous pour répondre à la bienveillance? Usez de la justice pour répondre à la malveillance, usez de bienveillance pour répondre à la bienveillance. »

Ce texte est révélateur; il traduit chez son auteur une disposition fondamentale à traiter chacun selon ce qu'il est, par un souci de proportion, d'adaptation, de « propriété », c'est-à-dire de comportement toujours approprié à la condition particulière du prochain — et ce souci ne consent pas volontiers à céder sous l'inspiration de vues plus hautes et plus généreuses, mais qui paraissent déraisonnables et anarchiques au regard d'une sagesse trop humaine. L'ordre de la charité et sa logique, qui déconcerte la simple raison, Confucius ne l'a pas soupçonné, non plus que ce qui serait un jour la « folie » de la croix.

« Seul l'homme vertueux est capable d'aimer et de haïr », est-il dit au *Livre de la Grande Étude*... (X, 15).

Et l'on peut lire en saint Matthieu :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu ne haïras que ton ennemi... »

Mais voyons la suite :

« *Et moi, je vous dis :* aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent... »

Aucun obstacle ne décourage la charité, ni la faute, ni l'inimitié, ni l'injustice, elle a raison de toutes les difficultés réunies sur son chemin.

Ainsi comprise la charité, certes, faisait bien l'objet d'un commandement nouveau.

Nouveau par son contenu, par son étendue insoupçonnée jusqu'alors. Mais nouveau aussi par l'accent dont furent prononcées ces paroles qui, après tant de générations, bouleversent encore ceux qui les recueillent de la bouche du Christ vivant. Paroles de tendresse presque féminine, pourrait-on dire, par la délicatesse et la pureté; paroles brûlantes et passionnées, paroles héroïques et volontaires, qui trahissent l'impatience de se sacrifier pour ceux que l'on aime et l'ambition d'entraîner aux plus hauts renoncements.

Confucius avait dit de belles choses — mais Moïse aussi. Nous les enregistrons avec une franche sympathie; mais le Christ est venu pour compléter — et non abolir. Il est venu surtout pour ajouter à la vertu trop débile des systèmes les mieux raisonnés l'irrésistible vertu d'entraînement qui tient à la séduction d'une personne adorable, à la puissance d'un exemple.

Hanoï, fête du Cœur Immaculé de Marie,
22 août 1946.

fr. A. Cras, O. P.

# MONSIEUR HAMON
# OU MEDECINE ET PRIERE

C'est une téméraire entreprise que louer les saints, pour qui ne saurait prétendre que d'assez loin à les imiter. Qu'on excuse un médecin toutefois de se faire hagiographe, si, dans la vie de l'élu dont il propose l'exemple, il découvre des témoignages qui honorent son art au même degré que sa foi. Le cas privilégié d'un saint médecin invite à supputer selon quel arbitrage médecine et sainteté peuvent se partager une âme.

Dans nos annales professionnelles, non loin de figures insignes, bien faites pour nous apprendre comment au service des malades s'acquièrent des titres à l'auréole, Luc d'Antioche, Côme et Damien, Monsieur Vincent..., il est, moins inaccessibles au commun d'entre nous, des saints aux mérites discrets et qui n'ont pas tous encore bénéficié de sentences solennelles de canonisation. Ils illustrent cependant de traits inimitables notre légende corporative. Ils nous apportent nos plus valables raisons de croire en notre mission et en ses sources surnaturelles. Tel fut, au grand siècle de la spiritualité française, M. Hamon, médecin et solitaire de Port-Royal.

« Un médecin mystique », c'est ainsi que le qualifiait un de ses exégètes, et non le moins informé [1], en laissant à ce terme de mysticité le sens quelque peu lâche qu'admet l'usage et qui en fait l'équivalent de piété fervente. Un médecin mystique ?... Non, repartit Henri Bremond, fougueux inquisiteur des âmes dévotes, M. Hamon ne fut point un médecin mystique; il fut, selon les occurrences, tantôt mystique et tantôt médecin, comme, de son temps même, Claude Perrault fut par alternances médecin et architecte, Renaudot, médecin et gazetier, Gabriel Naudé, médecin et bibliographe. Médecine et mystique contentent des besoins et réclament des facultés qui diffèrent trop pour ne point s'exclure. Un médecin, à l'heure où il fait oraison, oublie

1. Le docteur Constant Le Charpentier, auteur d'une thèse sur *Monsieur Hamon*, préfacée par l'abbé Bremond. Paris, Éd. Champion, 1925.

lancette et bonnet carré; à l'heure de courir sus à la maladie, il élude sa vocation spirituelle. Ce sont les mêmes mains qui se joignent pour la prière et qui coopèrent pour le geste de guérison, mais non point au même moment. Tout au plus, concède Bremond, mériterait le qualificatif de médecin mystique, celui qui, délaissant Hippocrate et sa sainte doctrine, ne demanderait plus le soulagement de ses patients qu'aux pratiques de la thaumaturgie.

J'en demande pardon aux mânes impérieux de l'abbé, mais, en mesurant aussi chichement les grâces de la vie méditative à tout médecin qui d'abord ne renierait pas sa médecine, il me semble à plaisir brouiller le problème. De bons esprits peuvent estimer que, loin de refuser toute compatibilité, médecine et mystique tirent profit de leurs échanges au long d'un même destin : un médecin fortifié par une constante infusion de spirituel ne serait-il pas meilleur médecin ? et, d'autre part, une âme soucieuse de se connaître et de se dépasser n'atteindrait-elle pas plus sûrement son objet, instruite par l'expérience médicale et façonnée par les exigences sévères de notre métier ? A ces interrogations M. Hamon a répondu avec sa vie entière et avec sa mort : on ne récuse pas de telles réponses.

*
* *

Peut-être attendrait-on d'une vie de saint qu'elle s'inaugurât à la manière d'un récit de Légende Dorée ? A dire vrai, nul, autour du berceau prédestiné, nul n'a vu d'anges diligents, ni de signes dans l'espace, ni de roses sur la neige, encore qu'on se trouvât en janvier. Car ce fut en janvier 1618 que, très bourgeoisement, Jean Hamon naquit à Cherbourg, d'une lignée d'échevins et de docteurs-régents.

Lignée d'une piété sans indulgence au demeurant et quelque peu compassée. « Dans la maison de mon père, en carême, nous a-t-il confié lui-même plus tard, on ne mangeait qu'après cinq heures du soir. » En tous temps, la table demeurait frugale, hormis les jours de liesse. Or l'enfant était gourmand, et un soir, le soir des Rois, devant le gâteau de la fève, en bon petit Normand qu'il était, il oublia les règles de la tempérance. Dans la nuit qui suivit, la maison s'écroula. On dégagea des décombres le garçon, épouvanté, non par le fracas ni le péril, mais par le risque qu'avait couru son âme, son âme de gourmand, qui eût pu comparaître devant le Juge sans avoir eu loisir de se repentir de ses excès de brioche. A douze ans déjà, on le voit, le futur ascète ne transigeait pas avec le péché.

Précocement, il se plaisait aux lectures édifiantes et, entendant à peine le latin, il faisait ses délices des Proverbes de Salomon. Car il aimait les sentences, « ce qui, ajoutait-il avec son humilité narquoise, ce qui est le caractère des moindres esprits ». Le collège d'Harcourt le forma aux humanités. Ainsi estimait-on alors que se dût préparer une carrière de médecin. Rien de l'homme ni de sa sagesse sacrée ou profane n'était étranger à notre écolier lorsque, à vingt-quatre ans, il s'inscrivit, comme philiatre, à la « très-salubre » Faculté de Paris.

On a complaisamment daubé le singulier monument de routine et d'intolérance que fut sous le Grand Roi cette Faculté de Paris. C'est à tort toutefois que le siècle dans son ensemble serait jugé à la mesure d'une institution. Sa médecine ne mérite point les sarcasmes de sa comédie. Il a produit à foison des esprits curieux et solides et qui valurent à notre art des progrès décisifs. Mais, ces esprits, il faut les aller quérir du côté de Bologne, Leyde, Padoue ou Montpellier. A l'écart des courants de la pensée nouvelle, l'École de Paris monte autour d'Aristote et de Galien, convertis en idoles, une garde farouche et parfois burlesque. L'amphithéâtre de la rue de la Bûcherie s'arroge le bizarre honneur d'abriter la dernière survivance du moyen âge que connaisse l'Europe savante.

Les solennités universitaires qu'on y voit se dérouler diffèrent à peine de la parodie qu'en font les tréteaux voisins. En 1644, par exemple, notre Jean Hamon, qui déjà s'est acquis une réputation d'éloquence et de belle latinité, est chargé de prononcer le discours du Paranymphe. Imaginons-le, en tête du cortège des licenciés et des bacheliers en robe, précédé des bedeaux, porteurs des masses d'argent, franchissant processionnellement le Pont-au-Double et distribuant au menu peuple pastilles et dragées. Deux ans plus tard lui est conféré le *Jus medicandi, purgandi, saignandi et occidendi* : il monte en chaire, prononce les trois *juro* rituels et reçoit, au son des violons, le *birretum*, le bonnet carré. Après quoi, le 10 janvier 1647, le voici qui préside, selon l'usage, *ab aurora ad meridiem* une thèse quodlibétaire sur le sujet suivant : *An eunuchus monstrum ?*

Ces triomphes scolaires devaient préluder à nombre d'autres. Jean Hamon, dès ses débuts, prit figure de médecin à la mode. Sa jeunesse, sa bonne mine, son élocution diserte faisaient merveille. L'amitié des Harlay ouvrait tout grand devant sa mule l'huis sévère des hôtels aristocratiques ou parlementaires. Sa carrière s'annonçait lucrative et riche d'honneurs. Des officieux s'employaient en vue d'une union à laquelle on a pris soin de nous instruire que ses ambitions et son cœur étaient également

intéressés. Avec le personnage de l'intermède comique il aurait pu s'écrier à bon droit :

*Qualis bona inventio*
*Est medici professio!*

Ce fut alors, au plus fort des « caresses du monde et de ses séductions », comme il s'exprimait lui-même, à l'heure où le sollicitait le plus instamment cette *superbia vitae*, cet enivrement de la vie dont parle l'Apôtre, que l'on vit soudain le jeune maître vendre son patrimoine, en distribuer le prix aux pauvres et, au cours de l'été de 1650, à peine âgé de trente-deux ans, se réfugier, pour travailler à son salut, dans le silence priant, dans la solitude peuplée d'âmes, au saint vallon de Port-Royal.

Certes, ce siècle de tous les orgueils et de toutes les pompes fut aussi celui des coups de la grâce. Que de pieuses ténèbres dérobées sous son faste solaire et, parmi tant de passions illustres, que de pénitences soudaines et retentissantes! Rancé à la Trappe, Louise de La Vallière, Anne de Longueville au Carmel, ou, pour rester dans l'humilité du saint vallon, Pascal, Racine, ces princes selon l'esprit, qui attendent d'avoir accompli en eux les plus difficiles conquêtes du génie humain pour les consumer d'une seule flambée au brasier de l'amour divin...

Jean Hamon n'avait sans doute point autant de trésors temporels ou spirituels à porter en sacrifice sur l'autel de son Dieu. Mais sa conversion pose le même problème que celles de ces superbes repentis, scandale au regard de la raison raisonnante.

Déception de carrière ?... Affliction du cœur ?... Il avait satisfait à tous ses vœux, il avait droit à tous les espoirs. Influence subie ?... Nous savons que le curé de Saint-Merry, M. Duhamel, s'était efforcé d' « enfanter ce savant médecin à Jésus-Christ »; mais on cède aux seules influences que d'abord l'on a choisies; les instances d'autrui ne nous déterminent que si elles s'allient en nous à de plus secrètes instances. Il est commode dès lors d'énoncer que, « las de la terre », Jean Hamon obéissait à son goût naturel de la quiétude : oublierait-on que, dans une France pacifiée, il n'y avait place précisément alors pour le discord et l'insécurité qu'à Port-Royal ? En vérité, c'est peine perdue qu'argumenter là où les arguments n'ont point de prise; c'est malséance que vouloir s'introduire en tiers dans un colloque où l'on ne fut pas convié. Qui dit vocation dit appel. Un geste qui a sa fin hors de l'humain met nécessairement en jeu d'autres ressorts que les moyens humains. En pareille matière, l'événement déconcerte toujours nos calculs. Quand le long d'un arbre dans la forêt nous discernons les sillons de la foudre, comment supputer

par quels déterminismes fut sur lui précipité, et non pas sur le voisin, le poids brûlant du ciel ?

*
* *

Il y a bien des manières de répondre en tous cas pour qui est « touché de Dieu ». Jean Hamon, tenté un moment par la règle cartusienne, opta en définitive pour Port-Royal-des-Champs. Qu'avait-il donc, ce modeste retrait de l'Hurepoix, pour attirer alors l'élite des cœurs en mal d'éternité ? Si nous goûtons aujourd'hui la fraîcheur close du site, c'est que nous ne pouvons nous abstenir de l'animer d'images tendres et perfides : à notre insu, nous y suivons sous le couvert des bois l'ombre adolescente de Jean Racine et notre émoi est celui de son incertaine puberté. Mais les contemporains ne découvraient dans le « vallon affreux » d'autres prestiges que ceux des vertus pénitentielles.

Ces mortifications se passaient, on ne l'ignore pas, de l'agrément de plusieurs.

Faudrait-il croire que Jean Hamon y eût été induit par un obscur appétit d'hérésie ? Nous serions tentés d'énoncer qu'à Port-Royal nul n'était expressément janséniste, et notre médecin moins que tout autre. En tout cas, si quelques docteurs de la pieuse maison s'obstinaient à déchiffrer le grimoire de l'*Augustinus*, sans consentir à y apercevoir des propositions qu'ils réprouvaient au même titre que leurs adversaires, ces arguties n'étaient point le fait du commun des solitaires.

Au vrai, les fidèles du lieu apparaissent simplement comme des chrétiens sévères, sévères aux autres et plus encore à eux-mêmes. Défiants à l'égard de l'humaine nature, convaincus de leur néant à l'égard de la divinité, ils redoutaient sans cesse de fruster Dieu en trop concédant à la créature. Pour obtenir accès dans la terrible amitié de leur Sauveur, nulle porte ne leur semblait assez étroite. Cœurs purs, cœurs sincères, cœurs inquiets. Mais de l'inquiétude à l'humeur chagrine, il n'y a qu'un pas. L'abaissement devant le ciel s'accommode fort bien de la superbe devant le Monde. « Ma fille, disait la Mère Angélique à l'une de ses religieuses, tout ce qui n'est point éternel ne me fait point de peur. » Ces humbles aimaient de faire la leçon aux grandeurs de chair, ce dont celles-ci leur savaient peu de gré. Parmi ces chrétiens de stricte observance, à côté des saints authentiques, on comptait des raisonneurs, des opiniâtres, des quinteux, des atrabilaires. Comment s'étonner que les persécutions se soient abattues sur la dévote solitude, que ces justes aient eu maille à partir avec les sergents du roi, que ces croyants aient

encouru des sentences d'excommunication ? Interminable, dramatique malentendu que toute l'histoire de Port-Royal!

Lorsque Jean Hamon, toutefois, « tremblant que son indignité ne déshonorât un lieu aussi saint », reçut accueil au Désert, celui-ci, contre son ordinaire, ne connaissait pas de tumulte, et le groupe laïc ou demi-laïc des Solitaires y pouvait tout à son aise rivaliser d'austérités avec les moniales du couvent. M. Nicole était là, qui préparait les consommés de morale et de latinité experte, dont la gourmande Sévigné devait faire son régal. M. Lancelot promenait les élèves des Petites Écoles entre les corbeilles sans vains arômes du jardin des racines grecques. M. Le Maître dépensait à composer l'*Apologie des Saintes* autant de véhémence choisie que naguère, à la barre, pour la défense des belles pécheresses. M. de Saci dirigeait. M. Arnauld vaticinait. M. d'Andilly surveillait la maturité juteuse des poires du verger et tous, à la queue leu leu, sur les trois heures de la nuit, à l'appel grêle de la cloche, descendaient les cent degrés qui menaient de leur logis des Granges au monastère, pour y chanter à pleine gorge matines et laudes, de concert avec les religieuses. « Sacrés palais de l'innocence, s'exclamait l'enfant Racine,

> Astres vivants, chœurs glorieux
> Qui faites voir de nouveaux cieux
> Dans ces demeures du silence...
> ... C'est là que mille anges mortels
> D'une éternelle plainte
> Gémissent au pied des autels...

Et c'est là que, pour son édification et pour la nôtre, M. Hamon vint faire entendre à son tour une voix timide, mais singulièrement pénétrante.

Il fut d'abord promu aide-jardinier, ce dont il se montra comblé. Cependant, le bon M. Pallu, qui jusqu'alors avait donné ses soins à la communauté, étant allé à trépas, la Mère Angélique pria le nouveau Solitaire de remplir son office. M. Pallu, médecin guilleret et accommodant s'il en fut, ne s'offensait pas de ce que les patients discutassent ses prescriptions. « On avait presque de la joie à tomber malade, dit un chroniqueur, pour jouir de l'agrément de son entretien. » Mais M. Hamon, disposé à tous les renoncements, ne l'était point à laisser bafouer Galien, et, quand un malade, habitué aux ménagements du défunt M. Pallu, essayait d' « entrer en composition touchant quelque saignée ou quelque clystère », il était incontinent rappelé au respect de la Faculté. Tant d'intransigeance déplut. Le Désert n'était point tel que les charlatans n'y découvrissent des dupes. On sait

que la rigueur mortifiante se concilie volontiers avec le goût pour la pharmacopée. Parmi les Solitaires qui n'avaient pas tout à fait perdu le souci de leur chair corruptible, les uns recouraient aux pilules de M. Duclos, les autres à la poudre de M. Jacques, mais nul ne sollicitait plus les avis de l'Esculape en titre. La dignité doctorale, outrageusement narguée, se cabra sous l'injure, et M. Hamon ne parla de rien moins que de quitter Port-Royal. Ce fut la dernière tentation, le dernier piège tendu par l'esprit du siècle. Il nous touche que l'ultime résistance opposée à la grâce dans le cœur du néophyte l'eût été par l'orgueil de son art. Sur les conseils de son directeur, cependant, l'égaré rentra en soi-même. L'humilité évangélique dès lors réussit où avait échoué l'ascendant du bonnet carré, et les malades fourvoyés vinrent à résipiscence. Ainsi M. Hamon fit-il son apprentissage de médecin pénitent.

Ses pénitences, M. Hamon n'entendait point les mesurer. « Le diable fait ses délices des demi-dévots », répondait-il à qui lui en reprochait l'excès. Logeant au galetas, couchant sur un ais, il ne mangeait qu'une fois la journée, et debout. La meilleure part de sa pitance allait aux mendiants qu'en grand secret il conviait dans son réduit. Il se levait avant tous ses compagnons pour sonner la cloche de l'office nocturne et, après laudes, attendait le jour dans l'étude des textes saints. A la première requête il partait, à califourchon sur son âne, pour visiter les pauvres des villages voisins et leur distribuer des remèdes et des aumônes. Afin de ne point interrompre sa méditation, il avait imaginé de fixer à sa selle un pupitre, sur lequel il ouvrait le Psautier ou les Livres Sapientiaux. On raconte aussi que, au pas de sa monture, il se plaisait à tricoter pour ses malades. Comme l'a dit Sainte-Beuve, « il est bien de la suite du triomphateur pacifique, qui entrait à Jérusalem sur son ânesse ». Le voyez-vous, ce bonhomme, trottinant dans les sentes des bois du côté de Saint-Lambert ou de Vaumurier, son regard ingénu et malicieux tout ensemble, sa défroque élimée, les aiguilles diligentes entre ses doigts ? et il chante à voix sourde les petites heures, et les bêtes des nids, des terriers et des mares suivent et honorent l'humble et bizarre équipage du médecin des corps dénués et des cœurs innocents.

Car il aimait inépuisablement les plus modestes créatures pour la parcelle de divin dont chacune est la dépositaire. Sa piété s'exhalait volontiers en images naïves, empruntées des saisons et des âges, des travaux et des heures. Sa journée n'avait point de minute si servile qu'elle n'osât prononcer à son tour une parole sacrée. Toute chose lui était signe, toute concourait par quelque figure aux mystères de joie, de douleur ou de gloire.

Il cheminait entre les cailloux et les graminées comme entre les emblèmes d'une réalité invisible, merveilleuse et la seule véridique. De matines à complies, les ombelles et les passereaux du saint vallon célébraient avec lui l'office canonial.

Quel maître plus exquis eût-on pu souhaiter pour celui de nos poètes qui sut le plus purement chérir et pleurer ? Cette conjonction providentielle s'accomplit : nous devons à M. Hamon un peu du génie de Jean Racine. On n'ignore pas le codicille par lequel beaucoup plus tard l'amant repenti des Hermione de théâtre devait solliciter d'être inhumé « au pied de la fosse de M. Hamon ». De seize ans à dix-neuf, en effet, il avait séjourné au Désert, pour y parfaire son grec et son éducation chrétienne. Les Petites Écoles ayant été fermées par ordre royal, seul de ses condisciples il demeura, confié aux « soins particuliers » de M. Hamon. Il accompagnait le bon médecin dans ses courses charitables. Quoique vingt ans les séparassent, tous deux s'étaient reconnus comme de même lignée. Dans ce siècle doctrinaire, une même effusion leur ouvrait les secrètes beautés de ce songe de Dieu qu'est le monde visible. En tous temps, les âmes furent unies moins par leur sujétion aux déterminismes apparents que par une sensibilité fraternelle au bonheur et à la souffrance. Ce mélange de pitié, de ferveur et d'alarme, dont la plainte de Bérénice, de Monime ou d'Iphigénie a porté jusqu'à nous le délice poignant, M. Hamon, l'austère M. Hamon, le scrupuleux M. Hamon l'avait à son insu nourri dans le tourment de son cœur, et c'est à bon escient que Sainte-Beuve a perçu sous la prose rugueuse du Solitaire un accent qui devance le chant des compagnes d'Esther.

*
* *

Mais, comme ces princesses de tragédie, M. Hamon dérobait sous sa suavité recueillie et décente une âme de feu et des vertus héroïques. On le vit bien lors de la grande persécution de Port-Royal. Les Solitaires expulsés du Désert, M. Hamon, qui lui-même avait dû d'abord fuir et se cacher, revint, avec l'assentiment des autorités ecclésiastiques, pour assister les malades du monastère. Ce fut alors que ce falot personnage laissa voir la forte substance de son cœur. Pendant quatre ans, au milieu des embûches et des périls, tout à la fois médecin et guide spirituel de la pauvre maison, il montra ce que peut la faiblesse chrétienne, comment les humbles dominent, comment les désolés consolent et qu'il est une paix implacable à laquelle nulle violence ne résiste.

Les religieuses étaient séquestrées et privées de sacrements. M. Hamon accepta, pour les servir, d'être, comme elles, captif et de souffrir, comme elles, les insultes quotidiennement réitérées de la soldatesque préposée à la garde du couvent. Il passait ses nuits au chevet des agonisantes. Surcroît d'épreuve, le paludisme avait élu domicile au vallon et jour par jour décimait la communauté. La mort visitait souvent les misérables cellules, et une mort redoutée entre toutes de ces âmes obsédées du seul souci des fins dernières, car c'était la mort dans le désaveu de l'Église et peut-être dans la réprobation. M. Hamon s'ingéniait néanmoins à mettre en défaut la vigilance des geôliers. Il réservait aux moniales des rencontres avec leur directeur, M. de Sainte-Marthe, qui venait, au soir tombé, les confesser, à cheval sur le mur de la clôture. Comme les Sœurs converses avaient liberté de recevoir l'Eucharistie, l'exclusion visant uniquement les religieuses de chœur, celles-ci, sur le conseil du médecin, pour approcher la sainte Table, empruntaient parfois à leurs compagnes le scapulaire gris qui les désignait. Mais, un matin, le chapelain, commis par les persécuteurs, avisa l'habit blanc, qui par malencontre dépassait, et M. Hamon, lequel à son ordinaire servait la messe et tenait le flambeau près de la grille, au moment de la communion, se vit contraint d'inventer sur-le-champ des raisons captieuses pour détourner les soupçons. Sa conscience en fut mise à la torture, encore qu'à toute époque une conscience de médecin ait dû se familiariser avec les mensonges nécessaires.

Les pieux subterfuges finirent cependant par s'éventer. M. Arnauld et M. de Saci demandèrent alors à M. Hamon, tout pénitent laïc qu'il fût, d'assumer lui-même la direction spirituelle des religieuses, afin de les conforter dans l'extrême abandon où elles étaient réduites. Le bon médecin s'en défendit longuement, craignant, disait-il, d'imiter l'audace de cet Oso, qui présumait assez de soi pour vouloir soutenir l'Arche sainte. Ses amis eurent enfin raison de tant de scrupules et l'on doit convenir qu'ayant, jusqu'alors, à l'écart des polémiques, simplement ourdi la trame de sa vie intérieure, il était mieux fait que tout autre pour apporter à des âmes en désarroi le confidentiel message de certitude. On nous a gardé les petits traités où il consignait ses exhortations. Seule une charité brûlante et subtile à la fois pouvait découvrir les arguments inattendus, par lesquels il s'efforçait de rendre plus tolérable aux religieuses le défaut de tout secours sacramentel. Seules des grâces peu communes pouvaient inspirer ce singulier ministère médical qui, autant qu'à guérir, visait à sanctifier. Le directeur malgré lui, pour s'égaler à sa mission et mieux prêcher la patience dans le sort adverse, redoublait ses propres mortifi-

cations. On ne reconnaissait plus le timide Solitaire. Sa sérénité, son ton haussé à la plus ferme éloquence imposaient le respect aux persécuteurs, redressaient les consciences déconcertées, introduisaient les mourants à la suprême lumière. Dans ce Port-Royal assailli de tempêtes, le bonhomme au cœur simple, le petit pauvre aux mains tricotantes fut le fort nautonier, que n'abandonne jamais sa foi dans ce ciel dont la clarté demeure, immuable au-delà de l'écran des orages.

On pourrait adjoindre à « sacerdoce » l'épithète « occasionnel » et, au besoin, placer le terme entre guillemets (il me semble au demeurant que, dans la même phrase, « épaules non consacrées » apporte la correction nécessaire).

Le jour vint en effet de l'apaisement. Les gardes se retirèrent. Le Désert retrouva son peuple méditatif. M. Hamon put transmettre à d'autres le lourd sacerdoce dont ses épaules non consacrées avaient accepté la charge et reprendre le rôle d'obscur serviteur où il se complaisait. Les malades et les agonisants n'y perdirent rien. Voyez sa tendresse penchée sur la dernière matinée du « petit jardinier » de Port-Royal, un enfant que les religieuses avaient recueilli : « Cet enfant ne savait pas bien ce qu'il disait. Mais Dieu le savait, qui le lui faisait dire. » Et il nous dépeint la pompe ingénue de ses funérailles : « Le pauvre enfant est mort au milieu d'une troupe de religieuses qui l'assistaient. Il a été exposé dans le chœur comme une religieuse. Il a été enterré avec elles et par elles. La mort, qui n'a rien d'affreux qu'à cause du péché, ne lui avait point changé le visage. C'était un ange que des anges en chantant portaient au tombeau. Il était couronné de son innocence et des fleurs de la terre... » Que ce vieil homme nous touche au bord de cette mort d'enfant, fragile et navrant mystère!

A mesure que M. Hamon avançait en âge, Port-Royal aussi s'acheminait à sa fin. Les protagonistes de la grande génération disparaissaient tour à tour, la Mère Angélique, les Le Maître, les Arnauld. M. Hamon demeurait seul avec les tombes de ses amis. Il leur composait les épitaphes d'un latin fleuri et majestueux : car un médecin de ce temps ne se jugeait point quitte envers ses malades, qu'il ne les eût conduits au monument et accommodés en beaux hexamètres lapidaires. M. Hamon, sollicité par la grâce des déclins, errait sur les rives du Rhodon, se perdait, selon son propre aveu, en « petites rêveries », s'attardait à contempler la décrépitude des arbres. Mais cette discrète mélancolie n'allait point sans la plénitude intime, la joie pacifiante des âmes justes qu'habite une juste espérance. Il paraît une heure dans la vie des saints, où la sainteté, lentement élaborée, s'échappe d'eux-

mêmes comme une sève surabondante. « A le voir, dit Sainte-Beuve, on lui donnerait l'aumône et il a des paroles d'or, il porte l'encens et la myrrhe. C'est un Roi Mage en haillons. »

*
* *

Ce Roi Mage, on s'égarerait toutefois si l'on imaginait qu'il eût jamais oublié les exigences de sa fonction médicale. Que fut la médecine de M. Hamon ? Celle du siècle assurément. A l'instar de ses maîtres, il se montre libéral de purgations et de saignées. Mais, la part faite des moyens, précaires ou fallacieux au gré du nôtre, que lui offrait la science de son temps, pouvons-nous le tenir pour bon médecin ?

On préférerait qu'il n'eût pas été réservé à un prêtre d'en douter. Nous avons vu l'abbé Bremond exhumer une assez méchante histoire de pilule, de laquelle il conclut bénoitement que par mégarde M. Hamon aurait empoisonné l'un de ses meilleurs amis. Maintenant que nous est connu le caractère imprévisible de certaines réactions d'intolérance aux drogues les plus anodines, il y aurait beaucoup à dire sur ce prétendu empoisonnement. Il eût été sage de ne point diffamer, sans avoir pris l'avis de ceux qui ont qualité pour prononcer. Quel est le médecin, au demeurant, et parmi les plus experts, qui accepterait qu'on jugeât de lui sur une seule bévue ? Au jeu scabreux que nous jouons avec la mort, on ne saurait gagner à tout coup. Se flatterait-il de souvent faire du bien, celui qui ne courrait jamais le risque de parfois faire du mal ?

Il suffit, et le témoignage des contemporains prévaut sans doute sur les médisances d'archives. De son Désert, M. Hamon faisait figure d'oracle. Dans la correspondance des Solitaires, ses consultations sont aussi dévotement transcrites que les références tirées des Pères de l'Église. Port-Royal lui confia une santé précieuse entre toutes, celle de son grand prélat, Nicolas Pavillon. En 1675, Aleth reçut M. Hamon, lorsqu'il vint jusqu'aux bords de l'Aude guérir le saint évêque, qui sut d'un tel cœur défendre les diocèses languedociens contre les empiétements de Versailles.

Quelle ressource demeure aux détracteurs, sinon insinuer que seul l'esprit de coterie valut à notre Solitaire le prestige dont il jouit ? L'abbé Bremond n'y manque point : « Il n'y eut jamais, écrit-il, de confesseur comme M. Singlin, de théologien comme M. Arnauld, de poires parfumées et fondantes comme celles de M. d'Andilly, de médecin comme M. Hamon!... » Nous ne savons quel cas faisaient les palais molinistes des poires du vallon, mais nous pouvons assurer que les avis de M. Hamon furent plus

d'une fois sollicités par des « personnes de qualité », dont certaines marquèrent peu de complaisance pour Port-Royal. Des agonies, sur lesquelles ne veillait pas le Christ aux bras étroits, réclamèrent son assistance, telle, dit-on, celle de Mazarin. Davantage il nous a été rapporté que Denis Dodard, médecin de la Cour, le fit appeler au plus auguste chevet. Les pauvres et les rois mettaient leur espoir dans la même charité et le même oubli des injures.

Au surplus, les relations que M. Hamon donne de ses cures nous montrent en lui un observateur plus sagace et un thérapeute moins timoré que ne le furent la plupart de ses contemporains. Il sut faire confiance aux drogues encore mal connues, telles que l'opium, et les prescrire pertinemment. Lors de la guerre de l'Antimoine, il n'hésita pas à prendre position avec les spagiristes montpelliérains, contre l'esprit de routine de sa propre Faculté. Par le quinquina, qui pourtant venait d'être introduit en France sous le patronage de la Compagnie de Jésus, il parvint enfin à se rendre maître d'un ennemi plus persévérant encore de Port-Royal, du paludisme, et la « poudre des Pères » servit à juguler des tierces et des quartes jansénistes.

Certes, sur aucun point M. Hamon ne rompit avec la pratique de son temps. Il serait aussi puéril de lui imputer à blâme d'avoir usé de clystères et de saignées que de reprocher à Turenne d'avoir fait la guerre avec des mousquets à mèche et des boulets de fonte. L'essentiel n'est-il point que, leurs mousquets ou leurs seringues aidant, les généraux aient gagné des batailles et les médecins soulagé des souffrances ? Prenons-en notre parti : les mêmes maux n'ont pas toujours cédé aux mêmes remèdes. Sous nos yeux ne voyons-nous pas, après quelques années de vogue, s'émousser la vertu curative des agents thérapeutiques les plus éprouvés ? Au demeurant, c'est à tort que nous jugerions de la physiologie propre aux organismes du XVII[e] siècle comme nous jugeons de celle des nôtres. Tout a changé, le rythme de la vie, l'habillement et les habitudes alimentaires, les voyages et les logis, les conditions d'hygiène ou de stabilité, le milieu moral et, du même coup, les immunités ou les idiosyncrasies, l'équilibre des humeurs, les réactions nerveuses ou glandulaires. Avec des méthodes qui ont cessé de plaire, M. Hamon et ses contemporains guérissaient ou tuaient leurs malades, selon l'occurrence, ni plus ou moins que nous ne guérissons ou tuons les nôtres.

Reconnaissons-lui le mérite, en tout cas, de s'être abreuvé aux bonnes sources. Alors que sa Faculté s'en tenait au ressassement galéniste, M. Hamon, qui savait son grec, s'inspirait directement de la pure doctrine d'Hippocrate. Il estimait, comme lui,

que la nature développe sous les apparences morbides des forces en définitive favorables à la vie et que le médecin conséquemment ne saurait mieux faire que d'imiter ses démarches, emprunter ses principes, travailler de concert avec elle. Mais, ajoutait le bonhomme, si les lois de l'action médicale reproduisent les lois mêmes de la nature, laquelle les tient de Dieu, le médecin qui suit les indications de la nature se trouve promu de ce chef auxiliaire de Dieu. Ainsi, par un pieux détour, l'Hippocrate de M. Hamon vient-il prendre place entre les docteurs de la foi, et les frondaisons du platane de Cos s'éclairent-elles d'un rayon biblique.

Nous aurions mauvaise grâce à contester les qualités du parfait médecin à qui sut, d'un ton si pénétré, en énoncer l'exigence. Écoutons-le :

« De quel cortège de vertus doit être orné quiconque veut maintenir la dignité d'un tel art!... Quelle vigilance ne lui faut-il pas pour être présent à toutes les variations de la nature et pour ne pas laisser échapper les occasions rapides et fugitives qu'elle nous offre! Quelle patience aussi réclament des médecins la souffrance et les diverses erreurs des malades que la maladie rend facilement irritables... Ceux-là se trompent assurément qui ne requièrent que la science chez le médecin et qui ne se soucient pas de la douceur et de la patience... *Il n'est presque aucune partie de la médecine qui ne réclame l'homme tout entier.* »

« Il est très nécessaire, nous dit-il encore, que le médecin aime les malades qui ont mis leur confiance en lui... Que le médecin fasse en sorte d'être aimé, non pas tant pour être aimé que pour guérir... Il n'y a rien de plus puissant pour guérir un malade que l'affection, à condition que le reste ne fasse pas défaut. »

Il appartenait bien à M. Hamon de définir le geste médical comme un geste d'amour, et nous étonnerons-nous désormais qu'il ait vu dans son métier, avec une conviction qui convainc, *ars artium*, l'art qui surpasse tous les arts ?

*
* *

Bon médecin à coup sûr, M. Hamon, pieux médecin aussi, mais, serait-ce assez dire ? médecin mystique, n'en déplaise aux hargnes érudites, ou tout au moins médecin évangélique et dont il n'est pas de pensée ni de démarche qui ne portent la marque d'une spiritualité vigilante. La prière pour lui n'est pas séparable de l'acte médical. Au retour de ses visites, on le voyait s'arrêter à la chapelle pour demander que les remèdes prescrits fussent

efficaces. « C'est en vain, Seigneur, s'écriait-il, que travaillent les médecins, si vous ne guérissez vous-même. » Et encore : « Vous êtes le seul médecin, grâce aux soins duquel personne ne meurt, sans les soins duquel personne ne vit. » Se tournant vers son Dieu, M. Hamon, médecin jusqu'aux pieds de la croix, ne peut voir en lui qu'un médecin suprême, un consultant infaillible, sans cesse mentalement appelé et auquel, conscient de l'infirmité de son savoir, il confie le troupeau dolent dont il a reçu la garde. C'est le sens de cette prière, humble entre les plus humbles, mais d'une si fervente humilité qu'elle atteint à la magnificence, la prière de M. Hamon, dont tout médecin pourrait faire sa prière :

« Seigneur, je vous confesse que je ne suis point médecin, afin que vous-même ayez pitié de mes malades, puisqu'ils sont comme des malades sans médecin. Ils sont à vous, Seigneur, et vous me les avez donnés. Sauvez-les en votre nom, afin que la santé parfaite qu'ils recevront soit attribuée à la miséricorde d'un Dieu et non à la gloire d'un homme... Vous qui pouvez tout, rendez-moi humble et chaste, patient et doux, afin que vous seul receviez la gloire de ce ministère que j'exerce, lorsque les malades rentreront par votre grâce dans la convalescence, non seulement pour vivre, mais encore pour faire pénitence et pour vous louer. »

Ainsi conservait-il toujours, comme il le recommandait, « une prière cachée au fond du cœur ». Mais jusqu'où ce soliloque spirituel se poursuivit-il ? Par-delà les embûches de la vie purgative, les tribulations de l'ascèse, connut-il les états d'exception, propres à la vie unitive ? Sa discrétion nous a caché les grâces, dont on s'est plu à croire qu'il fut gratifié. Mais ses traités mystiques ne laissent pas de le trahir par endroits. Quand, avec le *Cantique des Cantiques*, on l'entend s'exclamer : « Vadam ad montem myrrhae : Que j'aille à la montagne de la myrrho », on a peine à douter qu'il ait parfois accédé aux plus hauts degrés de l'oraison.

Une telle part faite à la contemplation, une telle invasion du surnaturel dans la vie quotidienne d'un médecin, tenu par devoir d'état à scruter la simple nature, ne vont pas sans périls et qu'un esprit moins lucide et moins soucieux de juste équilibre n'eût peut-être pas su esquiver. Comment un croyant ne serait-il pas tenté de négliger le recours à des drogues ou à des techniques trop souvent sans efficace, pour ne rien attendre que des interventions providentielles ? Comment même ne se laisserait-il pas égarer quelquefois sur les pistes équivoques, où le guérisseur mystique côtoie le magicien, voire le charlatan ? Avec plus de bonheur, M. Hamon jugeait que son Dieu réclamait de lui tout l'effort

de la science humaine et la prière du médecin commençait seulement où défaillaient l'expérience et l'induction. Elle ne visait qu'à prolonger la portée bienfaisante de la médication rationnelle. « C'est une erreur de croire, nous dit-il, que les maladies ne peuvent être guéries que par l'assistance divine... Dieu règne sur toutes les maladies, grandes ou petites, sans exclure pour cela le secours de la médecine. » Dieu exprime sa pensée dans les lois du monde physique, il se manifeste en les garantissant, aussi bien et mieux encore que, par occasion, en les transgressant. Le miracle témoigne d'une faveur imprévisible, rarement consentie et dont il ne nous appartient pas d'apprécier l'opportunité. Que le médecin le sollicite, mais qu'il ne l'escompte pas comme un droit! N'imitons pas ces pharisiens de Magdala, dont parle saint Matthieu, qui quémandaient à tout propos des signes du ciel. Il y a autant d'outrecuidance à jouer avec le surnaturel qu'à en récuser les effets patents.

La prudence de M. Hamon en pareille matière apparaît dans les réponses qu'il rédigeait à certaines demandes de consultation. Comme, un jour, on s'enquérait auprès de lui, s'il était justifié de traiter un possédé par des remèdes naturels, M. Hamon, usant du vocabulaire de son temps, remarqua que le démon pouvait chercher dans l'organisme du malade une « humeur corrompue », afin de s'en faire une arme contre lui. Il n'était donc pas interdit d'évacuer, par une thérapeutique appropriée, l'humeur peccante, dont les puissances mauvaises tiraient profit; mais le médecin ne devait pas viser au-delà : « J'oppose la piété à la malice du démon, conclut-il, et les remèdes naturels au dérèglement de la nature. »

Il y a bien des manières toutefois d'administrer les « remèdes naturels » eux-mêmes. Qu'il y ait une manière chrétienne, M. Hamon en porte témoignage. Le médecin ne peut accomplir l'acte le plus modeste ni le plus trivial de sa pratique, sans y engager une conception, doctrinale ou intuitive, de la condition humaine. Les malades en effet ne posent pas seulement devant lui des problèmes de l'ordre physiologique. M. Hamon, comme nous tous, devait se faire l'arbitre de ces débats, dans lesquels se sent impliqué tout homme qui lutte, qui appréhende, qui espère et où la chair et l'âme inextricablement se mêlent. Or les patients de notre Solitaire n'étaient point de ceux qui n'aperçoivent dans leurs maux qu'une injuste disgrâce ou une aventure inintelligible. Au vallon pénitent, l'épreuve physique était accueillie sans révolte et, par les plus avides de perfection, avec une gratitude secrète. Chacun y vénérait sa plaie, comme une promesse d'élection, un signe de la divine mansuétude. Chacun nour-

rissait l'ambition d'en tirer parti et attendait du médecin qu'il le secondât dans cet effort. Les malades se souvenaient, ainsi que les y avait conviés Saint-Cyran, « de regarder leur lit comme un autel où ils offraient continuellement à Dieu le sacrifice de leur vie, pour la lui rendre quand il lui plairait ».

Pieux délire, aux yeux de nos pélagiens d'aujourd'hui, sagesse forte devant le sort contraire, aux yeux de ceux qui, ayant souffert, eurent à cœur de souffrir noblement, qu'ils crussent ou non au péché originel et à la rédemption. La pensée antique n'avait-elle point, à cet égard, devancé Port-Royal ? et par exemple Pline le Jeune : « Nous sommes meilleurs tandis que nous sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou la volupté viennent tenter ? On n'est plus esclave de ses amours, on n'aspire plus aux honneurs. On croit alors qu'il y a des dieux. » C'est donc un très vieux thème que reprend Pascal, lorsqu'il exhorte au « bon usage des maladies », le thème naturel d'une race fière et vouée à la douleur et qui veut s'exercer à surmonter sa douleur.

Seul oserait bafouer ce haut souci le médecin assez téméraire pour méconnaître les bornes de son pouvoir et le caractère faillible de son savoir. Mais celui qui ne se flatte pas de guérir à tout coup, n'oublie pas qu'il lui incombe également d'aider ses patients à tolérer les maux incurables ou lentement curables, à composer avec eux, à les utiliser, à comprendre au fond d'eux-mêmes l'œuvre obscure qui, à travers la vicissitude, les enfante à une vie plus digne de leur intime vocation. Le médecin de notre temps sait mieux encore le leurre de toute santé et que la maladie est immanente à la condition biologique de l'homme. Ne rejoint-il pas ainsi à sa façon la forte méditation de Pascal, sur la maladie, « état naturel du chrétien » ? Son office sera donc non seulement d'en conjurer les effets évitables, mais aussi d'en exploiter les effets inévitables et de les diriger à des fins salutaires. Son expérience du corps en peine fait de lui en quelque manière un maître dans l'art des maux. Elle le désigne pour exercer un rôle de moniteur fraternel auprès de ceux dont il a reçu la confiance, alors qu'ils luttent afin de dégager en eux cette personnalité neuve qui s'élabore dans les ténèbres brûlantes de leur tourment. Apaiser la douleur, mieux encore, la transposer, « œuvre divine », disaient les anciens, *opus divinum*.

Ce colloque du médecin et du malade atteint son expression la plus pathétique, lorsqu'il devient un colloque intérieur. Car c'est en soi-même, que tôt ou tard, le médecin devra faire l'épreuve de sa science des biens et des maux. Il nous reste à voir, dans l'exemple privilégié de M. Hamon, le médecin souffrant, le médecin mourant.

Ses dernières années n'avaient été marquées que par un redoublement de prière et de pénitence. Il sentait le besoin de se presser davantage contre son Dieu, et, comme les pèlerins d'Emmaüs, de lui dire : « Seigneur, restez, car le soir tombe. »

En janvier 1687, son vieil ami Dodart, médecin du roi, le convia à venir présider la thèse de son fils. L'usage voulait en effet qu'un docteur-régent ne conservât le droit d'exercer que s'il participait de loin en loin aux actes de la Faculté. M. Hamon proposa au candidat un thème, où transparaît sa malice : « An *in tanta multitudine medentium multi medici* ? » Il prit place entre ses pairs sous ses hardes loqueteuses, mais dirigea l'argumentation avec tant de bonheur que les assistants en furent confondus.

Pour revenir à Port-Royal, il refusa le carrosse que lui avait envoyé M. de Harlay et partit à pied. Une ondée le surprit dans les bois de Versailles. Quelques jours plus tard, comme il se levait dans l'obscurité pour aller sonner matines, il fut saisi d'un grand frisson. Dodart, appelé par ses compagnons, voulut amender son régime et des austérités que le Carême accentuait encore. M. Hamon, normand jusqu'au bout, invoqua des prétextes d'ordre médical, pour ne rien relâcher de la pénitence quadragésimale. C'est contre son gré que les planches furent enlevées de sa couche et une flambée allumée dans la cheminée.

Lorsque au bout d'une semaine Dodart revint, il s'aperçut qu'aucune de ses prescriptions n'avait été suivie. M. Hamon, tremblant de fièvre, avait persisté à descendre de jour et de nuit à la chapelle. Par humilité, il se soumit à toutes les saignées qu'ordonna son ami, mais il ne pensait plus qu'à mourir. Il reçut le viatique. Aux domestiques de l'abbaye il demanda pardon de ses impatiences. « N'ai-je pas assez vécu ? disait-il à Dodart, ne suis-je pas bien heureux de mourir dans la maison des saints, après toutes les tentations que j'ai eues d'en sortir ?... Quelle miséricorde de Dieu!... » Il lui arrivait dans son agonie de laisser échapper un gémissement; il s'en excusait en soupirant : « Que je suis faible et misérable! Si j'étais à la Trappe, on me mettrait en pénitence pour une seule plainte. » Combien ce remord émeut sur les lèvres de celui qui écrivit : « Le silence est le plus bel ornement de la souffrance. »

Au crépuscule, il sollicita de demeurer seul et s'éteignit. Comme le grava Dodart sur sa pierre tumulaire : « Ayant vécu toute sa vie avec la même vigilance que si chaque jour en eût été le dernier, il la termina avec joie, pour vivre éternellement, le 22 février 1687, au milieu des prières et des larmes de ses compagnons de solitude, tout occupé dans un profond silence du souvenir des miséricordes du Seigneur... »

*
* *

*Lucas bis medicus*... La destinée secourable de Jean Hamon s'inscrit sous l'invocation de Luc l'évangéliste, deux fois médecin, attentif au double salut de la double créature qui nous compose. Elle offre un « cas-limite », car on ne conçoit guère qu'on puisse développer dans une plus cohérente liaison intérieure une vie spirituelle et une vie médicale pareillement exemplaires et sans que l'une ait moins à souffrir des empiétements de l'autre. Il suffirait d'un souci un peu plus exclusif de l'âme, d'une exigence un peu plus impérieuse de solitude, pour que rien du médecin ne subsistât dans l'homme envahi de Dieu. Au rebours de ce qu'on eût attendu, Jean Hamon trouve, semble-t-il, à sa ferveur croyante un aliment sans cesse renouvelé dans la pratique de son art et d'autre part fortifie de sa foi les raisons directrices de sa mission médicale. Non point un saint par aventure égaré dans la médecine, non point un saint en dépit de la médecine, il fait germer sa sainteté au centre même de sa conscience de médecin.

Pourquoi la médecine ne compterait-elle pas éventuellement parmi les métiers de saints ? Avant d'être science, elle est profession de charité. N'oublions pas que, des siècles durant, l'exercice en fut réservé aux Ordres monastiques et que l'assistance au malade fit longtemps partie des prérogatives de la condition ecclésiastique. Les premiers hortulaires, les premiers lapidaires où l'Occident barbare apprit les vertus curatives des simples et des minéraux furent l'œuvre des grandes abbayes, Squillace, Bobbio, Saint-Martin de Tours, Fulda, et le Jardin de Salerne fut biné par la houe bénédictine. Il fallut parvenir jusqu'en 1452 pour que licence fût donnée aux docteurs-régents de nos Facultés de transgresser la vieille règle, toute cléricale, du célibat. A la vieille Révolution encore, c'est au nom de l'autorité épiscopale que le Chancelier de l'Université conférait aux futurs Esculapes le bonnet carré.

Dira-t-on que la médecine avait codifié ses principes avant que l'Église eût pu prétendre à les inspirer ? Certes, mais il manquait à cette médecine irrédimée des civilisations anciennes, si divinatrice qu'elle fût parfois, la conscience de son rôle essentiel. Elle dut, pour l'acquérir, attendre d'avoir été par la Révélation consacrée comme servante du malheur. Le texte le plus légitimement vanté de la sagesse païenne, le *Serment d'Hippocrate*, vise surtout à garantir des privilèges corporatifs. Il édicte aussi les règles d'un honneur médical, règles dont nous n'avons cessé de nous réclamer. Il méconnaît néanmoins que, si une âme de médecin

devient capable de satisfaire à la sollicitation de toutes les souffrances, c'est moins par le respect des lois ou la dignité des mœurs que par le sens de la pitié. Il méconnaît que, dans l'économie des rapports humains, l'amour a le pas, même sur la justice.

Rappelons que la Rome des Antonins, parmi tant d'insignes édifices, n'aurait su montrer un seul hôpital. On pouvait appartenir à l'une des plus glorieuses civilisations de l'histoire et n'avoir d'autre ressource que d'agoniser aux carrefours. La médecine païenne ignorait les douleurs impécunieuses. Trois siècles plus tard, à Byzance, si décriée pourtant, la piété des empereurs multipliait les infirmeries, les asiles, les léproseries. Dans l'intervalle, le Christ (« le Christ, premier médecin », dont parle M. Hamon) avait donné au geste qui guérit sa valeur surnaturelle.

Du reste, nul chrétien ne doute que des semences du Christ n'aient été jetées dans les âmes au cours même des âges qui devancèrent sa venue. Les hommes ont toujours cru, toujours espéré, d'autant plus qu'ils souffraient ou redoutaient davantage et l'attente du secours médical a toujours été inséparable de l'exigence religieuse. Il n'y eut pas de société primitive où la médecine ne fût née dans les temples. Il semble que la maladie ait à l'origine universellement relevé du ministère des prêtres et que l'on n'ait jamais pu toucher au corps de l'homme qu'avec des mains consacrées.

Ainsi les esprits qui ressentent avec le plus de force l'appel du divin, sont-ils pareillement les plus aptes à répondre à l'imploration des souffrances d'autrui : on sait du reste que les textes évangéliques identifient expressément la voix des malheureux et la voix du Sauveur.

Mais, entre les souffrances qui lui sont proposées, un chrétien ne serait-il pas tenté de choisir, pour rester insensible à celles dont la source naît d'une chair qu'il condamne ? En vérité, s'il s'est trouvé nombre de sectes au cours des âges, pour jeter sur notre matière une sentence de réprobation, jamais elles n'ont reçu l'aveu de l'Église elle-même, qui, par les affirmations de sa doctrine comme par les effusions de ses saints, n'a cessé de marquer au corps une révérence et une dilection fraternelles. Elle a proclamé la dignité de la chair, au point d'énoncer qu'au terme des temps nul ne pourrait se sauver qu'avec elle. A l'encontre de ce que l'on croit, un médecin chrétien est donc, plus que tout autre, requis de servir ce corps, où il doit reconnaître l'instrument nécessaire de nos fins suprêmes et qu'il sait promis, par-delà la corruption, à une gloire qui n'aura pas de fin. Les réalités biologiques s'inscrivent pour lui dans un plan providentiel. Pour

lui, tout organisme est doté d'une fonction spirituelle qui informe son unité physiologique, rend compte de son autonomie et lui confère un caractère sans équivalent. On peut se demander si, lorsqu'il scrute le secret d'une vie individuelle, le médecin chrétien n'est pas le seul à en estimer le prix, le prix véritable, le prix qui dépasse toute estimation.

Il est aussi le seul que sa formation dispose à comprendre que cette précieuse chair soit une chair faillible, le seul qui ne répugne pas à la sentir infirme et misérable, car il y trouve sujet, non de la tenir en mépris, mais de la mieux aimer. On ne saurait faire honnêtement métier de quêteur de maux, travailler dans la sanie à longueur de journée, collectionner tares, tumeurs, dégénérescences, si l'on n'éprouve à quelque degré le goût de cette matière déchue. Comment, devant soi-même, se justifier d'un tel goût, sans se reporter à une doctrine du mal, je veux dire une doctrine qui assigne au mal sa fonction dans l'ordre des choses créées ? Le sens du morbide et le sens du péché ne sont pas l'un de l'autre séparables. Le dogme de la faute originelle éclaire l'univers pathologique. On ne donne sa valeur intelligible au drame de la maladie qu'en l'interprétant comme un épisode du drame cosmique de la chute et du rachat.

Il n'est pas jusqu'aux qualités techniques du médecin qui ne tirent profit d'être assimilées à des vertus chrétiennes ? Observer le réel par exemple requiert d'abord l'esprit d'humilité. Si nous errons, si nous persévérons dans l'erreur, c'est généralement moins par ignorance que par une opinion trop avantageuse de nos raisons et de la raison. Presque toujours derrière un faux diagnostic se discerne un péché d'orgueil. Voyez au rebours M. Hamon : « Son habileté et sa grande expérience ne le rendaient ni plus hardi ni moins défiant de soi-même. Dans les maladies les plus importantes, il était presque toujours disposé à prendre conseil, sans faire distinction des personnes. »

Le médecin le mieux armé, et de tous les dons que réclame son ministère, que pourra-t-il toutefois, s'il n'est capable de se déprendre de soi, de dispenser son attention à autrui, d'aimer... aimer de ce difficile amour qui, s'adressant aux pires dégradations, ne tolère pourtant aucun aveuglement ? Hippocrate l'énonçait déjà : « On ne saurait aimer la médecine sans aimer les hommes. » Mais cette « philanthropie » païenne se proposait pour objet une race sans tare ni péché. La charité évangélique est le seul amour qui ose être clairvoyant, le seul que ne découragent ni l'indignité ni la sottise des hommes, car il s'attache à les comprendre dans le jour de Dieu.

*
* *

Ainsi, apprenons-nous de M. Hamon qu'un médecin chrétien ne saurait être que meilleur médecin. Mais son exemple nous propose avec une égale validité l'enseignement complémentaire : le chrétien médecin en effet ne courrait-il pas la chance d'être meilleur chrétien ?

Certes, les occasions de sanctification ne manquent pas au médecin, et M. Hamon lui-même se plaît à nous entretenir « des maladies opiniâtres où souvent il trouvait de quoi exercer sa patience après avoir épuisé ses remèdes ». A vrai dire, moins préservés que lui de certaines défaillances, d'autres remarqueraient que leur lot n'abonde guère moins en occasions de perdition. Oserons-nous insinuer toutefois que les laures de la Thébaïde sont peut-être plus hantées d'obsessions tentatrices que les trottoirs de Corinthe ou le cabinet du vénéréologiste ? Le mal gagne à n'être vu que d'assez loin. Ses prestiges valent surtout aux yeux de ceux qui trop tôt s'en défendirent. Heureux le médecin, qui n'a pas choisi, sans avoir pris le temps de considérer et n'est pas exposé à cette secrète nostalgie de l'abjection qui survit chez beaucoup de purs!

Nul, à l'égal du médecin, ne s'applique à scruter la misère de l'homme et ne mesure la précarité de son destin. La maladie est leçon : elle l'est pour qui la subit, elle l'est aussi pour qui en fait son étude. S'il est vrai qu'elle répand parfois une influence bienfaisante, ces bienfaits, elle ne les départit pas seulement à ceux qui poursuivent dans leur chair l'expérience directe de la souffrance; il suffit de coopérer à la peine pour bénéficier des grâces qui en sont le prix. Sur la voie que la maladie ouvre vers le meilleur, le malade, la main dans la main, entraîne son médecin avec soi.

Que de fois M. Hamon confesse avoir nourri sa propre vie spirituelle de la spiritualité de ses patients! Il trouvait dans les morts, dont le spectacle lui était offert, un perpétuel sujet d'édification. Ses pauvres étaient ses maîtres. « Il semblait, nous dit-on, qu'il allât écouter chez eux, comme en autant d'écoles, des leçons toujours nouvelles de pauvreté. » Il eût pris à son compte le mot de Boerhaave : « Mes pauvres sont ceux de mes malades qui me rapportent davantage : c'est Dieu qui paie pour eux. »

Une solennelle parole fut un jour prononcée, où nous pouvons reconnaître une intention à notre endroit et qui fonde notre espérance sur une promesse qui nous est propre. Le Christ, en

s'identifiant à tous les souffrants, n'a-t-il pas en effet appelé les médecins parmi les bien-aimés de son Père, car, a-t-il dit, « j'étais malade et vous m'avez visité : *Infirmus eram et visitastis me* » ?

*
* *

Ainsi, le médecin qui se croit le plus impie, prie-t-il à sa manière, s'il accomplit avec désintéressement les gestes de son métier : le geste médical est par lui-même prière. Il suffit au médecin, pour faire oraison, de prendre conscience du destin qui à tout instant le confronte à ce qu'il y a de plus grave et de plus énigmatique dans le drame humain.

Il est un vieux texte sacré qui définit le parfait médecin, non le thaumaturge qu'Henri Bremond imaginait, comme par parodie, sous le nom de « médecin mystique », mais le vrai médecin, selon l'ordre de la science humaine et de la pensée religieuse :

« Rends au médecin les honneurs qui lui sont dus, car le Seigneur a voulu qu'il fût. C'est du Très-Haut en effet que vient la guérison... »

« La vertu des plantes est faite pour être connue de l'homme et le Très-Haut lui en a donné la science, afin d'être adoré dans ses œuvres... »

« Mon fils, si tu es malade, prie le Seigneur et il te guérira. Purifie d'abord ton cœur de tout péché. Puis fais appel au médecin, car, lui aussi, le Seigneur l'a créé. Qu'il ne s'éloigne pas de toi. Car ses soins te sont nécessaires » (Eccl., XXXVIII).

Ce médecin, investi par le Seigneur de la science des plantes qui guérissent, ce médecin priant, qui tire de Dieu ses pouvoirs et les rapporte à Dieu, mais les exerce selon les commandements de la raison et de l'expérience humaines, ce médecin, c'est précisément notre Jean Hamon.

Jean Hamon, vous, le modèle et l'intercesseur de tous les médecins qui eurent souci de faire oraison, assistez-les dans leur effort vers une vie meilleure et, quelle que soit leur croyance, quelle que soit même leur incroyance, apprenez au médecin, apprenez au malade à découvrir le sens de leur propre mystère, l'un dans sa tâche, l'autre dans son épreuve.

MARCEL SENDRAIL.

# CRITIQUE ET HISTOIRE SAINTE

M. Daniel-Rops a donné au public les deux premières parties d'une trilogie destinée à retracer toute l'*Histoire Sainte*, c'est-à-dire la suite des événements racontés par la Bible et regardés par les croyants comme relevant d'une providence spéciale de Dieu et servant de cadre à la Révélation [1].

L'auteur a fait servir son talent d'écrivain à un exposé clair, vivant, point trop touffu. Ses curiosités de romancier lui ont fait tenter à plusieurs reprises de pénétrer plus profondément dans l'âme de ses héros. Les souvenirs de ses voyages viennent donner une touche plus concrète à la description des lieux. Sa culture lui permet maints rapprochements entre des œuvres littéraires ou artistiques modernes et cette lointaine histoire, qui en est rajeunie pour le lecteur d'aujourd'hui. A propos du Christ, la citation des Évangiles apocryphes nous aide à reconstituer, sinon les faits eux-mêmes, du moins la mentalité du milieu où ils se produisirent et se divulguèrent d'abord.

Une place assez large est tenue, surtout dans le premier volume, par l'utilisation heureuse des données acquises par les recherches du dernier siècle, qui ont ressuscité pour nous l'Ancien Orient et nous permettent de replacer la destinée du petit peuple d'Israël dans un cadre plus vaste, où apparaissent mieux son insignifiance politique et sa grandeur religieuse. Sans doute ne faut-il pas s'attendre toujours à un renouvellement total des points de vue. Nous avons affaire à une œuvre de haute adaptation, ayant assimilé judicieusement les études originales. Elle en donne le meilleur à un public beaucoup plus vaste que ne pouvaient viser des

1. Daniel Rops, *Histoire Sainte*. I. *Le peuple de la Bible;* II. *Jésus en son temps*, 638 pp., A. Fayard, 1945. Un troisième volume est annoncé : *L'Église des Apôtres et des Martyrs*. Le premier volume avait déjà paru en juillet 1943, et avait été rapidement interdit par la censure allemande; la pagination des deux éditions ne concorde pas (1re : 409 pp.; 2e : 468 pp.), et certaines modification de détail ont été apportées.

ouvrages d'une ampleur et d'un appareil technique plus intimidant déjà comme ceux de Desnoyers, A. Lods ou Ricciotti (trad. Auvray). Rien de semblable n'existait en français, qui réunît les qualités d'information scientifique sérieuse et d'art dans la présentation. Une critique sourcilleuse pourrait noter parfois sur des points secondaires quelques inexactitudes[2], mais elle devra reconnaître la réussite d'ensemble.

M. Daniel-Rops est parvenu à présenter comme de l'histoire au sens moderne du mot l'*Histoire Sainte*, que, plus ou moins consciemment peut-être, certains étaient tentés de considérer comme de pieuses légendes. Il a montré par son exemple qu'un croyant peut faire œuvre de critique même sur les Livres Saints. Le mérite est grand. Moins sans doute par sa nouveauté absolue que par son retentissement en de larges cercles. Bien des auteurs catholiques s'étaient déjà avancés dans cette voie. Mais jamais encore le grand public n'avait eu aussi facilement le moyen de s'informer des résultats admis par les spécialistes. Le point est important et vaut qu'on s'arrête quelques instants à dissiper certains malentendus qui pourraient naître à ce sujet.

On s'est parfois inquiété[3] des explications rationnelles que M. Daniel-Rops a données de certaines merveilles des annales d'Israël, celles surtout que les Histoires saintes de notre enfance présentaient à notre imagination comme les plus prodigieux des miracles : les plaies d'Égypte, la mer Rouge fendue pour livrer passage aux fugitifs, le don de la manne et l'arrêt du soleil. N'y avait-il pas là quelque rationalisme latent, qui, sous prétexte de science géographique ou d'érudition archéologique, viderait les récits bibliques de leur substance spirituelle ?

La crainte est vaine, et le reproche pourrait facilement se retourner. Où y a-t-il le plus de rationalisme ? dans une vue si étroite qu'elle ne reconnaîtrait l'action providentielle que dans des miracles proprement dits ? ou dans une critique prudente,

2. Ainsi, à propos de la date de l'Exode, la page 86 (ou 99-100 de la 2e éd.) semble lier la question de la chronologie longue ou courte de cet événement avec celle de la chronologie longue ou courte des dynasties égyptiennes. Les deux questions sont en réalité complètement indépendantes. Le débat qui sépare les égyptologues n'affecte que les dynasties antérieures à la XVIIIe, celle qui, dans la chronologie longue de l'Exode aurait vu le départ des Hébreux. Et, d'autre part, pour l'historien d'Israël, il s'agit d'identifier le pharaon de l'Exode à partir de diverses considérations, dont celle de dates obtenues par ailleurs, non de dater l'Exode à partir d'un pharaon identifié avec certitude.

3. Ainsi M. André Rousseaux, *Humanisme biblique*, dans *Poésie*, 1944, n° 17, pp. 51-58.

sachant à l'occasion souligner toute la distance qui sépare les miracles évangéliques de certains prodiges de l'Ancien Testament [4], et cherchant dans les lumières combinées de la pyschologie et des sciences naturelles à réduire le caractère étrange de ces derniers ?

Pour les auteurs bibliques, l'action de Dieu en faveur de son peuple est non moins évidente dans des faits dénués de tout caractère miraculeux que dans ce que nous appelons miracle. C'est toute la destinée d'Israël qui manifeste les miséricordes de Iahweh. Les prodiges merveilleux ne sont que des signes plus remarquables d'une inlassable sollicitude. Bien plus, certains auteurs inspirés n'ont pas l'idée précise de miracle, parce qu'ils n'ont pas davantage que les primitifs l'idée d'un cours ordinaire des choses. Avant qu'un début de science expérimentale n'ait manifesté dans d'assez larges secteurs de la réalité le retour régulier de cycles de faits bien déterminés, on ne saurait concevoir un ordre naturel ordinaire et par suite penser qu'il y ait une frontière entre le prodige et l'événement exceptionnellement heureux.

Cette indistinction originelle n'est pas sans avantages, et un esprit aussi profond que saint Augustin s'est efforcé d'en retrouver le bénéfice. Maintes fois il exhorte son auditeur ou son lecteur à réveiller ses facultés d'admiration pour les œuvres ordinaires de Dieu dans la nature. La multiplication du grain de blé jeté en terre n'est pas moins prodigieuse à qui sait réfléchir que celle de quelques pains bénis par le Christ et qui rassasièrent toute une foule. La transformation en vin des gouttes de pluie tombées du ciel et venant d'abord gonfler les grappes de raisin devrait nous ravir d'étonnement, non moins que le changement qui s'opéra dans les urnes de pierre aux noces de Cana [5].

Il est facile de faire la transposition aux faits de l'histoire biblique, miraculeux ou non. Et cette transposition devrait nous guérir de la crainte qu'en supprimant le caractère miraculeux de tel fait nous ne supprimions du même coup son caractère providentiel et sa portée de signe divin.

On peut dire que tous les documents scripturaires ne nous livrent jamais les données brutes des faits, mais qu'ils y joignent toujours inséparablement l'interprétation religieuse qu'en donna la foi. Nous, chrétiens, pensons qu'il en est bien ainsi dans la

4. *Jésus en son temps*, p. 406.

5. Sur les vues relatives au miracle, voir P. DE VOOGHT. *La notion philosophique du miracle chez saint Augustin*, dans *Rech. théol. anc. et méd.*, X (1938), pp. 317-343; *La théologie du miracle selon saint Augustin*, *ibid.*, XI (1939), pp. 197-222.

réalité, que le sens providentiel fait bien partie de ces événements et que ce serait les mutiler que de vouloir le supprimer. Force nous est cependant de constater que cette interprétation religieuse a été parfois opérée par des esprits qui n'avaient pas le sens d'une distinction entre miracle et fait extraordinaire, faute d'une idée quelque peu précise d'un cours ordinaire de la nature. Aussi n'hésitaient-ils pas dans leur enthousiasme à souligner dans des hyperboles poétiques le caractère providentiel des faits en leur donnant des couleurs qui, pour nous modernes, ne peuvent être que celles du miracle, parce que nous oublions l'état d'esprit de l'écrivain.

De cet entrelacement inextricable entre une vue religieuse de l'histoire et une mentalité imparfaite naît pour l'historien croyant une situation paradoxale : c'est qu'en recherchant sous l'emphase littéraire qui attribue tout directement à Dieu le rôle joué par les causes secondes, il paraît toucher au contenu spirituel du récit. Il ne peut pourtant oublier à quel genre littéraire, à quelles conceptions rudimentaires au point de vue philosophique ressortissent les écrits qu'il doit interroger sur le passé. Devant des traditions où la touche épique ne fait pas défaut, ne doit-il pas être sur la réserve avant de comprendre à la lettre n'importe quelles expressions ? Une explication qui rende naturellement plausible telle péripétie de l'action n'est-elle pas faite pour augmenter la crédibilité humaine de l'ensemble et lui enlever le caractère légendaire qu'il ne saurait manquer de prendre au regard de l'incroyant ?

Il y a là une tâche ingrate et délicate. Ingrate, parce qu'elle risque d'enlever aux récits bibliques une bonne part de ce charme poétique que possèdent pour nous les anciennes épopées où interviennent les dieux, même quand nous n'attachons pas foi à tout leur merveilleux. Délicate aussi, car l'historien croyant doit sauvegarder la donnée religieuse incluse dans sa source, tout en la dépouillant des formes parfois naïves dont elle est revêtue. Et, d'autre part, il doit s'efforcer de restituer l'apparence humaine des faits, sans posséder toujours les documents profanes qui lui permettraient d'avoir sur les mêmes faits le point de vue de l'observateur du dehors, qui n'est pas personnellement engagé dans le drame spirituel qui se joue. Les ressources dont il dispose pour la fin des royaumes de Samarie et de Juda lui font cruellement défaut pour la sortie d'Égypte.

Comment un historien, loin des faits, pauvre en données susceptibles de permettre des recoupements, n'hésiterait-il pas ? Comment ses méthodes, où les considérations de probabilité et de vraisemblance jouent un si grand rôle, pourraient-elles le

conduire à accepter facilement ces faits humainement invraisemblables que sont les miracles? Il faut donc savoir gré à celui qui ne se dérobe pas à la tâche, qui ne se retranche pas derrière un silence qui pourrait cacher du scepticisme, et qui, d'autre part, ne demeure pas à l'égard de la lettre dans un respect superstitieux, ne sachant pas tenir compte des éléments humains dans lesquels s'est incarnée la parole de Dieu, dans le texte sacré.

Il est certain qu'il y a eu dans les merveilles de l'Ancien Testament une bonne part de facteurs naturels, de rencontres heureuses d'événements. Dire cela n'est pas nier la portée providentielle de l'histoire d'Israël. C'est reprendre la pensée du premier auteur qui a écrit une histoire sainte après le Pentateuque, et qui l'a fait avec le privilège de l'inspiration. Le livre de la Sagesse, une centaine d'années avant notre ère, fit ressortir dans un parallèle puissant la conduite divine à l'égard du peuple élu et des Égyptiens, ses oppresseurs. Il n'a garde d'oublier tous les prodiges racontés par l'Exode et les Nombres. Dans son enthousiasme poétique, il semble renchérir encore sur ses sources. Et cependant il conclut en ramenant à des proportions plus modestes ces grands souvenirs.

> Car les éléments diversement disposés entre eux
> (comme les sons dans la harpe),
> modifient le genre de la musique,
> tout en restant toujours dans leur timbre (XIX, 18).

Point n'est besoin, pour que la musique soit diversement expressive, de modifier le son de chaque corde; il suffit de combiner avec art les notes. De même les êtres de la nature peuvent conserver inaltérées leurs propriétés ordinaires et concourir néanmoins à une signification divine.

Supprimer le caractère miraculeux accordé plus ou moins habituellement à certains épisodes de la destinée d'Israël n'est pas diminuer la force du témoignage que l'histoire est appelée à rendre à la vérité religieuse. A plus de trois mille ans de distance, l'historien ne peut saisir avec certitude que des ensembles le plus souvent et rarement tout le détail concret. Mais cet ensemble est significatif. Ce n'est pas pour avoir démontré par les procédés incertains de l'histoire qu'il y a eu des miracles dans l'existence d'Israël que nous pourrions être amenés à le considérer comme le peuple élu de Dieu. Si nous pouvons admettre qu'il y a eu des miracles, c'est bien plutôt parce que déjà nous considérons comme divin ce long mouvement religieux qui a commencé avec Abraham et se continue encore dans l'Église chrétienne. C'est elle qui, « par son admirable propagation, sa sainteté hors pair,

son inépuisable fécondité en toute sorte de biens, son unité catholique et sa stabilité indestructible[6] », tous faits qui ne sont pas proprement miraculeux, peut solliciter notre foi, et ultérieurement nous assurer qu'elle a eu dans son passé de ces marques plus sensibles de l'assistance divine que sont les miracles. Notre foi aujourd'hui ne s'appuie pas sur la constatation historique de miracles passés; c'est elle au contraire qui pose une affirmation de ces miracles comme miracles, à laquelle l'histoire n'arriverait pas avec certitude.

L'historien pourra donc, dans certains cas, ramener les faits que la Bible considère comme des interventions providentielles à n'être que des hasards heureux au point de vue humain. Il restera que de tels hasards ont servi au progrès d'une religion aussi pure et aussi riche. Alexandre le Grand aurait, dit-on, bénéficié lui aussi, pour le passage de ses troupes au pied d'une falaise rocheuse sur la côte de Pamphylie, d'un retrait exceptionnel de la mer, et le fait fut regardé comme un gage de l'assistance des dieux[7]. Mais il n'a pas fondé pour autant une religion qui vive encore et son empire s'est divisé irrémédiablement à sa mort, tandis que, malgré toutes les vicissitudes, les tribus israélites gardaient sans pouvoir jamais la perdre la conscience d'une unité religieuse fondée sur les grands souvenirs de la sortie d'Égypte.

La foi judéo-chrétienne est une foi historique, non pas simple conclusion de l'histoire, mais en rapports étroits avec l'histoire. Elle porte sur l'histoire, parce que, à ses yeux, Dieu a des desseins sur la destinée d'un peuple d'abord, puis de toute l'humanité. D'autre part, elle trouve dans l'histoire une amorce. Le commencement de réalisation des bénédictions divines est un gage de l'achèvement; la partie déjà visible, une promesse sûre du tout encore invisible. Il faut voir quelque chose avant de croire bien davantage que l'on a vu, mais dans la même perspective, pour ainsi dire. Voir et croire, ce sont les étapes normales de la foi appliquées dans l'Évangile au Verbe incarné, mais qui peuvent se retrouver à chacune des manifestations de Dieu au cours du temps.

Une foi éclairée ne devrait pas moins percevoir la conduite de la Providence dans le déroulement ordinaire de la vie d'Israël que dans les miracles particuliers qui de temps à autre la ponctuent. Elle ne devrait pas s'exposer au reproche du Christ : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas »

6. Ce sont les termes du Concile du Vatican, constitution *De Fide Catholica*.

7. Fl. Josèphe a déjà fait le rapprochement au Ier siècle de notre ère (*Ant. Jud.*, II, 7); cf. Arrien, *Expédition d'Alexandre*, I, 26.

(Jean, IV, 48). La grande merveille qui devrait nous émouvoir, la seule aussi que l'histoire puisse atteindre avec certitude à travers les millénaires, c'est cet immense mouvement religieux par lequel, d'une souche idolâtre et polythéiste, celle des ancêtres d'Abraham, est sorti tout un peuple adorant un Dieu unique. Dieu unique, ce n'est pas assez dire : Iahweh est le Dieu jaloux, et ce mot si violemment anthropomorphique ajoute à l'idée d'unité celle d'un amour exigeant. Les croyants qui ont rejeté les idoles du paganisme n'ont pas été conduits par une critique philosophique. Leur Dieu n'est pas une idée sublime au sommet d'une hiérarchie d'idées; il n'est pas un lointain moteur métaphysique ignorant le monde qui se soulève de désir vers lui; il n'est pas un principe impersonnel partout répandu. Il est le Dieu vivant. Et c'est là ce qui peut nous émerveiller : une religion restant religion, c'est-à-dire communion étroite avec Dieu, le devenant même de plus en plus, et satisfaisant cependant aux requêtes de la spéculation rationnelle, sans devenir la propriété jalouse d'un petit cercle d'initiés. Cette puissance d'adaptation à tout ce qui est humain, ou plutôt cette capacité de retrouver à partir de ses propres principes tout ce qui est humain, cette vitalité indestructible, qui n'est pas non plus la persistance immuable des choses mortes, voilà ce que l'historien peut mettre en lumière dans la destinée d'Israël prolongée par l'Église chrétienne.

C'est à bon droit que M. Daniel-Rops termine son dernier chapitre en déployant sous nos yeux de telles perspectives, qu'il nous montre le développement religieux du peuple de la Bible aboutissant au Christ qui doit lui donner son dernier achèvement, et qu'il justifie ainsi le titre qu'il a donné à son ouvrage : *Histoire Sainte.*

A.-M. Dubarle, O. P.

## LIVRES

E. de Moreau, S. J. : *Histoire de l'Église en Belgique*. Tome III : *L'Église féodale, 1122-1378*. L'Édition universelle, Bruxelles. Un vol. gr. in-8, VIII-745 pp., 52 planches.

Depuis plus d'une cinquantaine d'années, de nombreuses monographies ont exploité le magnifique champ de travail que représente l'histoire du christianisme en Belgique. Mais aucune œuvre de synthèse n'avait paru jusqu'ici, qui fît pour l'histoire proprement religieuse ce que Pirenne avait fait pour l'histoire générale. Le R. P. de Moreau s'applique depuis plusieurs années à cette œuvre, à laquelle de longues recherches personnelles l'ont particulièrement préparé. C'est dire que l'*Histoire de l'Église en Belgique* est tout autre chose qu'une simple compilation, mais vraiment œuvre de science qui ne recueille les résultats des travaux d'autrui qu'après les avoir la plupart du temps confrontés, vérifiés, discutés, par un recours personnel aux sources. Le style précis, sobre, un peu sec, correspond bien aux qualités de fond de l'ouvrage.

Le tome III nous présente l'Église féodale. Ce titre seul évoque la complexité des faits exposés dans les trois premières parties du livre, consacrées aux évêques et au gouvernement des différents diocèses : rivalités, intrigues, guerres, jeux d'influences et de partis, conflits d'intérêts où s'affrontent princes, papauté, grandes familles, chapitres, et aussi — c'est ici un des points les plus intéressants — communes, etc... Exposé nécessaire, mais austère. Dieu merci! le P. de Moreau consacre une partie plus abondante de son travail à l'étude des institutions ecclésiastiques, des Ordres religieux et des différentes manifestations de vie chrétienne, aussi bien dans le domaine de l'art et de la pensée que dans celui de la mystique et des dévotions populaires. On appréciera surtout les chapitres traitant des Cisterciens et des Prémontrés, qui connurent une telle extension et une telle influence dans les Pays-Bas. Retenons également le chapitre sur l'efflorescence mystique, enrichi d'ailleurs de quelques pages du regretté P. Maréchal sur la doctrine spirituelle de Ruysbroeck l'admirable.

Ajoutons que, par sa bibliographie abondante et précise, ainsi que par un index détaillé des noms propres et des principales institutions, l'ouvrage du P. de Moreau constitue un précieux instrument de travail pour les chercheurs et les spécialistes.

Dom Charles Poulet : *Histoire de l'Église de France. Moyen âge*. Paris, Beauchesne et ses Fils, 1946, 320 pp.

Dom Poulet offre au grand public une *Histoire de l'Église de France*, qui sera complète en trois volumes, selon la division courante, mais plutôt factice : moyen âge, temps modernes, époque contemporaine. (Dans dix ou vingt ans, comment désignera-t-on alors le XX^e^ siècle pour le distinguer du XIX^e^, « époque contemporaine » ?)

Le premier volume nous conduit du baptême de Clovis (492) au Concordat de Bologne entre François I^er^ et Léon X (1516). Dom Poulet aime à raconter, — et il y excelle, — dans un style aisé, alerte, piquant, un peu trop facile peut-être. Plutôt qu'une vue d'ensemble — bien équilibrée — de l'histoire de l'Église de France, le livre présente surtout une suite d'épisodes et de tableaux, assez inégalement distribués. Il faut regretter particulièrement que toute l'histoire de la pensée religieuse, comme celle de l'art, ait été délibérément laissée de côté. Comment parler de la vitalité de l'Église en France au XIII^e^ siècle sans souffler mot de l'Université de Paris, pas plus que des cathédrales ni de l'expansion sur notre sol des Ordres mendiants ? On peut déplorer aussi de voir à peine évoqué ce qu'ont représenté les Croisades dans la mentalité religieuse du XII^e^ siècle. L'étude du sentiment religieux à la fin du moyen âge est également très sommaire.

R. P. DE LA COTARDIÈRE : *La Congrégation de Jésus et de Marie au Canada*. Besançon, imprimerie Jacques et Demontrond, 1946, in-8, 172 pp., 2 cartes.

Ce livre retrace l'histoire de la fondation de la Province eudiste canadienne, par des Pères français, à partir de 1890. Les faits relatés sont trop proches encore pour que l'ouvrage prétende être définitif; il s'agit simplement de « notes recueillies auprès de ceux qui ont pris part aux différentes fondations ». Ces notes s'adressent moins d'ailleurs au grand public qu'aux Eudistes eux-mêmes, désireux de conserver entre eux ces souvenirs des « temps héroïques ». C'est dire que ces notes sont rédigées avec une certaine liberté qui en fait le prix. Tout en y mettant les formes, trop, peut-être, l'auteur ne cache pas les difficultés et les rudes épreuves de ces fondations, dues non seulement à des accidents extérieurs comme les nombreux incendies qu'il y eut à déplorer dans des constructions qui avaient demandé bien des peines et des privations, mais aussi aux défectuosités de tempérament de certains supérieurs ou de certains religieux comme aux divergences de vue, aux conflits d'intérêts qui opposèrent parfois la congrégation et le clergé, voire tel évêque canadien.

La Province canadienne eudiste compte actuellement trois collèges, deux juvénats, un grand séminaire et un noviciat-scolasticat, et groupe une centaine de religieux prêtres qui s'appliquent à différentes œuvres : missions diocésaines, aumôneries, paroisses et vicariat apostolique du golfe du Saint-Laurent, qui comporte une « mission indienne ». Tel est le résultat de cinquante ans d'efforts des Eudistes français.

GEORGES DEROMIEU : *L'Inquisition*. « Mythes et religions », 16. Paris, Presses Universitaires de France. Un vol. in-16, 131 pp., 50 fr.

Essai d'exposé impartial du fonctionnement de l'Inquisition et des principaux faits de son existence, depuis sa fondation au XIII[e] siècle jusqu'à sa disparition au début du XIX[e] siècle. Pour l'histoire de l'Inquisition médiévale, l'auteur a suivi les meilleurs travaux, ceux de J. Guiraud et de l'abbé Maisonneuve, et a utilisé abondamment le *Manuel de l'Inquisiteur* du dominicain Bernard Gui (début du XIV[e] siècle). L'étude de l'Inquisition espagnole et de la réorganisation de l'Inquisition romaine au XVI[e] siècle est plus rapide, et comporte plusieurs inexactitudes. « Nous nous sommes efforcés de pénétrer le plus possible dans la pensée des fondateurs du Saint-Office et de ses grands serviteurs, écrit M. Deromieu. Nous avons essayé de comprendre et d'expliquer les motifs qui ont présidé à des mesures que nous jugeons maintenant rigoureuses et souvent odieuses. Nous nous sommes refusés à juger d'un point de vue moderne. » Peut-être de ce point de vue l'ouvrage demeure-t-il cependant un peu court ? Il affirme ces intentions des inquisiteurs plus qu'il n'aide vraiment à les comprendre. Dans un si petit nombre de pages, le récit des faits devait fatalement prendre le plus de place, ne laissant que peu de champ à l'étude des psychologies et des mentalités, — ce qui nous intéresse en somme. Mais une simple évocation des mœurs judiciaires civiles et de la société médiévale n'eût-elle pas aidé à mieux situer cette justice ecclésiastique, et donc à la mieux comprendre ?

PIERRE CROIDYS : *Sainte Geneviève et les Barbares*. Paris, Éditions Spes, 1946, 254 pp., 100 fr.

Sur les traces de Chateaubriand, d'A. Thierry et de Michelet dont il se réclame dans la préface, l'auteur entend, à travers le cas de sainte Geneviève, faire l' « histoire vivante » du V[e] siècle; et cela, en catholique qui entend juger, rendre à chacun ses mérites et ses démérites, au nom de la morale chrétienne. Récit vivant, coloré, très « visuel », très préoccupé du pittoresque extérieur, — un peu image d'Épinal parfois. Malgré peut-être une trop grande facilité à suppléer par l'imagination à la sobriété documentaire en matière de détails, l'information historique est étendue et exacte. A l'atti-

tude un peu moraliste et apologétique on pourrait préférer celle du simple historien qui au-delà des faits cherche à retrouver l'âme de l'homme et du chrétien d'un temps donné, moins préoccupé de juger que de comprendre et de faire comprendre.

A. D.

CH. MOELLER : *Humanisme et sainteté. Témoignages de la littérature occidentale.* Tournai et Paris, Casterman, 1946; in-8 de 244 pages, 48 fr. belges.

Abordé plus d'une fois durant ces vingt dernières années, le problème des rapports entre le christianisme et les valeurs humaines se pose aujourd'hui plus que jamais. Il se posera toujours, car il met en cause la nature, la grâce et leurs relations, toutes choses sur lesquelles nous ne sommes pas près d'être au clair. Il se pose aujourd'hui plus que jamais, parce qu'un attachement plus loyal et plus fervent à la nature, au monde, à la « terre des hommes » marque notre génération. Qui, parmi nous, se sentirait à l'aise dans une considération de la terre comme « vallée de larmes » ?

M. l'abbé Ch. Moeller a abordé de nouveau le problème dans une série de conférences prononcées à l'Institut supérieur des Sciences religieuses de l'Université de Louvain, et maintenant publiées en volume. La solution de l'auteur s'efforce, comme il se doit, à un équilibre où chaque donnée trouve sa place. La culture humaine est subordonnée à l'œuvre de la grâce, mais elle ne lui est pas totalement étrangère. Elle la prépare et la facilite, *elle y dispose*. De son côté, la grâce chrétienne réalise seule la perfection de l'homme En certaines de ses réussites terrestres, elle produit par elle-même un humanisme supérieur, celui d'un saint François ou d'une sainte Thérèse, témoignant ainsi d'un accord de droit et d'un ordre entre ces deux plans de vie.

Ces vues de M. l'abbé Moeller — que nous ne pouvons, au moins pour le présent, que résumer schématiquement — doivent une grande part de leur valeur et de leur originalité au fait qu'elles viennent d'un véritable humaniste et qu'elles se présentent au terme d'une enquête où s'affirment une profonde culture et des dons remarquables de critique littéraire. Aussi ce livre pourra-t-il rendre de grands services aux professeurs d'humanités ou aux éducateurs soucieux de dégager toutes les dimensions humaines, de faire percevoir tout le problème spirituel des grands auteurs qu'ils expliquent. Reprenant de très haut la distinction fameuse du classicisme et du romantisme, l'auteur montre comment les classiques s'arrêtent dans le déploiement des ressources et des aspirations de l'homme; comment les romantiques, en les exploitant, perdent l'équilibre, la mesure et parfois même la raison; comment une harmonie de ces deux tendances, l'une et l'autre profondément humaines, appelle un dépassement de l'homme. Car *les faits* témoignent que ce qui a été possible aux Grecs du paganisme, ne l'est plus à l'Occident chrétien. Pour tenir l'équilibre et la perfection de ces deux tendances qui l'habitent, l'homme d'après le Christ a besoin du Christ et de sa grâce; il doit accepter de se dépasser lui-même.

On espère avoir la possibilité de revenir un jour sur ce problème et sur ce livre...

Y. CONGAR, O. P.

FRANZ WERFEL : *Le chant de Bernadette*, roman d'une destinée merveilleuse, traduit de l'allemand par Yvan Goll. Chez Albin Michel, 390 fr.

Un livre construit avec des personnages et des faits réels dans leur substance, auquel on aurait tort cependant de s'attacher comme à une œuvre historique, en raison de certaines libertés d'interprétation et de « resserrements chronologiques » qui en gênent parfois la lecture. Mais un livre qu'on aurait tort de ne pas lire, tant il évoque de façon originale et puissante les événements de Lourdes. Si nous n'étions averti que l'auteur est juif, nous dirions que c'est un livre de foi; disons donc seulement que c'est un livre d'intelligence, un livre d'amour, à la gloire de l'humble Bernadette, avec tout ce que peut symboliser cette « destinée merveilleuse ».

H. M.

# AZIMUTHS

*Problèmes d'Action catholique.*

Il aura fallu près d'un quart de siècle, depuis 1924, pour que la réalité la plus profonde et la plus large de l'Action catholique apparaisse nettement de ses définitions, ambivalentes à ses débuts, tendancieuses, légitimement, lorsqu'elles se sont précisées. Le regard doit dépasser les spécialisations et tactiques, voir plus loin que la conjoncture stratégique, du marxisme, du laïcisme, du nazisme et autres « ismes », à quoi l'Action catholique doit en partie son essor. Il faut y voir l'Esprit-Saint, comme le rappelle le cardinal Saliège (*L'Union*, janvier-février 1947, p. 25).

L'Action catholique vise à faire circuler l'Esprit-Saint dans l'univers entier, dans toute action humaine, au lieu de le cloîtrer dans une sacristie ou un monastère. Au fond, si on la comprend bien, elle travaille à rendre la liberté à l'Esprit-Saint : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* C'est l'Esprit-Saint, d'ailleurs, qui l'a suscitée, qui la dirige et lui donne son efficacité.

Elle apparaît alors comme la prise de conscience du rôle et des exigences des laïcs dans les différentes tâches catholiques, comme l'intégration du laïcat dans l'Église; intégration plus ou moins active, plus ou moins autonome, selon qu'il s'agira de fonctions proprement d'Église ou proprement de « chrétienté ». Car ces fonctions sont diverses et l'Action catholique peut diversement s'orienter : pour établir l'urgence des tâches, dirigeants et théologiens des mouvements voient la conjoncture à travers leurs préférences. Les clercs reprennent, pour les élargir au laïcat, les mythes traditionnels chez eux, mythes favorables ou défavorables à la « chrétienté ». Mais qu'il s'agisse de « chrétienté » dispositive ou conséquente à l'Église, ces mythes, actuellement, à la différence des siècles passés, se réfèrent moins spontanément aux droits et pouvoirs juridiques de l'Église qu'aux exigences présentes de la vie concrètement surnaturelle.

Une première tendance nettement différenciée est celle que l'on caractérise d'évangélisme. Elle accepte les hommes tels qu'ils sont, où qu'ils soient, pour leur demander d'abord de croire à l'Évangile et d'entrer dans l'Église. La spécialisation est ici une condition de fait, invitant l'Église, moins à une incarnation — car elle a déjà un corps — qu'à dépouiller ce corps et son langage de vêtements et d'expressions empruntés à une civilisation vieillissante et qui l'empêchent de comprendre la classe ouvrière. Je crois voir dominer une tendance apparentée dans le mouvement évangélique ouvrier (protestant) présenté dans *Réforme*, du 1er février, et qui publie dans le *Chris-*

*tianisme au XX^e siècle* (23 janvier), son manifeste à qui j'emprunte les lignes suivantes :

Nos Églises ont réentendu l'ordre du Seigneur qui les appelle au témoignage et à l'évangélisation... Nous sommes déchirés par cette double fidélité que Dieu nous impose : ouvriers, mais suspects à nos frères selon la chair, qui nous considèrent comme traîtres à leur cause, parce que chrétiens, et nous mettent en demeure de quitter ces Églises qui sont pour eux un des visages du monde qui les opprime. Chrétiens, mais trop différents de nos frères selon la foi, et tentés chaque jour, pour nous rapprocher d'eux, de renier toutes les vérités que notre vie d'ouvriers nous a imposées. Ainsi l'opposition entre le christianisme et la classe ouvrière devient notre drame personnel. Mais cette souffrance est pour nous l'appel de Dieu à lutter de toutes nos forces pour que cette opposition soit vaincue. Dans ce combat, il nous donne une responsabilité particulière. Aux Églises, rappeler la réalité de la condition ouvrière, leur ouvrir les yeux sur l'iniquité du régime de l'exploitation de l'homme par l'homme, leur redire que l'Évangile n'est plus vraiment annoncé aux hommes lorsqu'il n'apparaît plus, dans la vie des croyants, comme une force de renouveau total, comme une passion de justice et d'amour. Les aider à abattre tout ce qui est, au sein même de nos Églises, un scandale criant pour nos frères ouvriers. Aux ouvriers, apporter le témoignage de notre foi, arriver à chasser de leur esprit toutes les fausses images qu'ils se font de Jésus-Christ. Leur faire redécouvrir cette force de libération qui est en Jésus-Christ, en la manifestant dans leur propre vie, dans leurs efforts et dans leurs espoirs.

Les deux autres tendances actuellement perceptibles dans l'Action catholique, donnent une attention plus grande aux mouvements et aux structures du monde, pour les « christianiser ».

Les uns, comme l'abbé Depierre (cf. *Économie et Humanisme*, novembre-décembre 1946, pp. 570-577), vont droit aux éléments les plus vivants, aux meneurs des quartiers populaires, partagent leur communauté de destin, leur communauté de conscience, pour en « challenger », comme diraient les Anglais, la grandeur et la générosité, et accomplir leurs désirs intimes ou collectifs dans les croyances et les gestes de la plus authentique foi chrétienne. A la différence des premiers, des « évangélistes purs », ils procèdent moins par opposition ou juxtaposition d'idéaux que par une transposition qui respecte la transcendance. Mais à la différence des troisièmes, ils utilisent surtout la technique, — si l'on peut dire, — ou le charisme, de l'accrochage direct, de l'amitié personnelle, l'appel à la conscience individuelle par le témoignage de la vie transparente, sans prosélytisme ni recherche de structures chrétiennes. Solution magnifique, qui a exigé des missionnaires une contemplation à même la vie, et une connaissance peu commune de la foi chrétienne.

La troisième tendance est plus sensible à l'influence des institutions sur la majorité et la masse des ouvriers et des paysans. Elle est surtout représentée par les mouvements d'Action catholique ouvrière et rurale. Elle offre pour objectif à la charité de ses militants la réforme chrétienne des structures. Pour l'obtenir, elle recourt moins à l'action politique ou syndicale, ou à l'élaboration doctrinale minutieuse, qu'au lent ébranlement des masses, selon les coordonnées d'une sociologie expérimentale, dans un sens donné, facilement réalisable à la sensibilité et à l'activité de l'âme « naturellement chrétienne ».

Dans les *Cahiers du clergé rural* (décembre 1946, pp. 24-25), le chanoine Boulard expose les arguments de cette méthode. La vocation première de l'Action catholique

fut celle de l'action individuelle et des contacts personnels : par l'action de

militants préalablement formés, on tentait de gagner au Christ leurs camarades. On y a réussi — et il est resté quelque chose, dont nous vivons, de cet immense effort. Mais on a vite « plafonné »... En son effort de conquête des masses, l'Action catholique s'était heurtée au mur que nos deux correspondants ont dénoncé vigoureusement : le climat social étant contraire, les masses ne répondaient pas à l'appel des militants. Alors l'Action catholique a fait sa « conversion ». Mettant momentanément au second plan l'action individuelle — par quoi toute évangélisation se termine —, les mouvements portent aujourd'hui leur principal effort sur la christianisation du milieu. Et les chrétiens, par un dégradé continu qui va de l'Action catholique à l'action sociale et à l'action politique elle-même, travaillent en des poussées convergentes à refaire une mentalité publique aux réflexes chrétiens et à réformer les institutions pour que la vie chrétienne puisse s'épanouir à l'aise en leur sein. De cette évolution, s'inquiètent ou s'affligent certains disciples de la première heure, qui ne reconnaissent plus dans les mouvements d'aujourd'hui le grand rêve d'apostolat direct de leur jeunesse. Mais l'assemblée des cardinaux et archevêques a pris parti et a consacré cette orientation nouvelle de l'Action catholique. Certes, rien n'est fait directement pour la conversion des âmes en cet effort (théoriquement, car, en pratique, l'action individuelle ne cesse pas de s'exercer et les « conversions » de se faire), mais l'effort une fois fait, la conversion des masses ouvrière et paysanne redeviendra possible : la route des masses sera de nouveau ouverte à l'Évangile. Et qu'on n'aille pas objecter que les apôtres ne se soucièrent pas, ni le Christ, de changer le milieu, mais bien de convertir les âmes par présentation individuelle et directe de l'Évangile. C'est vrai. Il fallait d'abord constituer partout de petites communautés de chrétiens ardents, du levain chrétien qui ferait un jour lever chaque pâte, chaque communauté humaine. Ce fut le travail de l'époque apostolique. Mais quelque deux cents ans plus tard, ces cellules en étaient à transformer les mœurs publiques et les chrétiens à occuper tous les postes d'influence — qu'on se rappelle l'apostrophe fameuse de Tertullien! — et c'est alors seulement que, l'empire se réveillant chrétien, les masses ont commencé d'entrer dans l'Église. Notre époque en est au second stade.

Sans doute, pour faire lever et former les militants, il faut quelque peu employer l'ancienne méthode. Le chanoine Boulard cite le cardinal Saliège :

Nous constatons, en France, actuellement dans les esprits une méfiance de la dialectique, un goût très accusé pour le fait concret, pour l'expérience. Me sera-t-il permis de conclure que c'est moins par le raisonnement que par la vie, moins par la dialectique que par la sainteté, moins par la discussion que par le témoignage que les chrétiens, que les prêtres, répandront l'Évangile de Jésus-Christ ?

Et il enchaîne :

Ce qu'il faut aujourd'hui, pour faire lever les militants ardents et les apôtres convaincus dont a besoin chaque village, c'est le témoignage d'un christianisme authentique incarné dans la vie d'un « semblable », d'un homme du même milieu. Ce que les efforts du prêtre n'avaient pu faire sur le jeune paysan, le contact intime et amical d'un militant jaciste, qui lui apparaît comme un vrai chrétien et un « chic » camarade, peut l'amorcer en une session de trois jours.

Mais le témoignage même, s'il est isolé, est, à la campagne, trop facilement discuté ou « classé ».

La pleine efficacité n'est promise qu'au témoignage collectif. Seule une communauté de vrais chrétiens, du même milieu, est vraiment conquérante. De là la portée indiscutable d'un mouvement et celle, maintes fois constatée, des meetings ou des congrès jacistes. Ils redonnent la fierté collective de la foi.

Cette méthode collective a ses avantages pour la mentalité rurale :

Il y a partout des gens plus ou moins nombreux, selon leur degré de culture humaine ou de perméabilité spirituelle, qu'on ne peut avoir pratiquants qu'aux âges d'unanimité.

Et cette unanimité

dans la pratique religieuse et dans la foi n'est possible que dans une civilisation chrétienne.

Cette phrase risque de diminuer un peu l'optimisme des précédentes, à l'heure où grâce aux moyens de transports, au journal, à la radio, le village est économiquement ou culturellement perméable à la ville, aux partis, à la nation, à l'univers; à l'heure où une civilisation chrétienne ne semble pouvoir exister qu'à l'échelle nationale, ou continentale, ou même mondiale. Ce qui demande au moins du temps.

Mais à supposer même sa réussite, ne comporte-t-elle pas le danger pour le christianisme individuel de momifier la conscience dans les institutions, de la faire tenir et disparaître avec des structures. Le maquis a ses risques : la sécurité aussi. Et s'il faut à l'étranger demander des exemples, l'Autriche offre ici matière à réflexion, si l'on en croit les *Cahiers de Notre Jeunesse* (janvier 1947) :

« La prospérité matérielle de l'Église, sa liberté d'action, son influence sociale, tous ces avantages d'ordre temporel n'ont, par eux-mêmes, aucune valeur. La seule question est de savoir si de vrais chrétiens pourront, grâce à ces avantages, travailler efficacement au relèvement spirituel de leur pays. Grâce à eux — ou faut-il dire : malgré eux ? Nous n'avons pas la prétention de faire ici de la théologie, ni de soulever, dans le cadre de cette enquête, la redoutable question des rapports de l'Église avec l'État. Nous apportons seulement des faits...

Un bref historique de ces dangers, des Habsbourg à Hitler en passant par Dollfuss, mène aux conclusions suivantes :

Que le prestige de l'Église se trouve ébranlé par une politique jugée indiscrète, ou relevé par une politique jugée patriotique, que la religion apparaisse tour à tour comme oppression séculaire ou comme précieuse tradition nationale, un même danger subsiste : que, à travers ces considérations d'ordre sociologique, le spirituel n'intervienne que d'assez loin, et fortement altéré. Par là s'explique que, dans telle région où les plus « anticléricaux » trouvent naturel de payer l'impôt du culte et de célébrer les grandes fêtes un dixième à peine de la population pratique régulièrement. Par là s'explique surtout que, dans ce pays où l'on rencontre des crucifix à chaque pas des images pieuses jusque dans les chambre d'hôtel, sévisse la crise morale que nous avons signalée. La France aussi n'a-t-elle pas connu, au fil de son histoire, des temps où le pire relâchement des mœurs ne dérangeait en rien l'établissement d'une Église officiellement reconnue ? Régime dont il est permis de défendre les avantages. Notons seulement que la grande majorité des catholiques autrichiens avec qui nous avons pu nous entretenir paraissent vivement sensibles à ses dangers. Jusqu'à quel point représentaient-ils l'opinion générale ? Ils nous ont du moins assuré — même quand c'étaient des religieux, des hommes d'âge et d'expérience — exprimer l'aspiration passionnée d'une jeunesse dégoûtée des compromissions du spirituel, décidée à substituer aux formes routinières ce que certains appellent déjà « une spiritualité nouvelle ».

On réagit là-bas contre l'Action catholique d'avant-guerre. On pourra lire, page 8, les excès possibles de sette réaction.

Dans *Christianisme social* (octobre-décembre 1946, pp. 423-436), ce n'est pas aux dangers pratiques de la civilisation chrétienne que le professeur protestant Paul Ricœur consacre ses méditations, mais à ses justifications théologiques. Après une étude intéressante de la civilisation occidentale, il cherche sur quelles bases la foi chrétienne peut établir sa responsabilité de la civilisation :

Elle la concerne d'une double façon : d'un côté le problème de la responsabilité sociale du chrétien n'est pas différent de celui de la sanctification de mon corps. Précisément parce que ma civilisation est comme l'extension de ma chair et adhère à mon destin spirituel, ma civilisation est, comme mon corps lui-même, « le temple du Saint-Esprit ». Tous les problèmes de l'incarnation et de la foi, c'est-à-dire tous les problèmes de sanctification, doivent pouvoir être entendus de l'histoire humaine comme du corps humain.

Le problème est toujours de signifier, d'incarner notre foi dans des œuvres qui témoignent que nous sommes des créatures nouvelles et d'avancer dans la foi par l'effort même de la sanctification du corps et de l'histoire. D'un autre côté, la foi chrétienne concerne ma civilisation parce qu'elle annonce la royauté cachée de Notre-Seigneur sur le cours de ce monde et sur le cours de l'histoire, cette royauté qui éclatera aux yeux aux derniers jours. Je crois que, malgré les apparences, Christ règne déjà sur cette promotion de valeurs, malgré le démoniaque qui la défigure, au-delà de ce démoniaque qui la cache. Je crois que le Christ vient à la fin de l'histoire et de la civilisation et que sa venue sera la découverte de son règne actuel. Incarnation et eschatologie dominent tout ce que je puis penser de ma civilisation et faire en elle et pour elle. Ces deux thèmes sont comme deux pôles entre lesquels naît une tension vivante parfois douloureuse, mais toujours féconde. Cette tension vivante ne peut être que vécue et « agie », je ne peux en *dire* que les deux aspects contraires, que les deux thèses suivantes résument.

*Première thèse.* — Dans la ligne d'une méditation sur l'incarnation, la responsabilité sociale du chrétien est à peu près celle-ci : le christianisme me donne un motif éternel d'action, l'amour du prochain, mon frère en Christ Ce motif doit s'incarner dans l'œuvre historique de la civilisation, il doit transfigurer les valeurs humaines qui lui servent de corps, de visage, d'expression. C'est toujours à travers une morale que la foi s'applique et s'incarne. Ainsi saint Paul énumère-t-il dans la partie pratique de ses épîtres des vertus déjà connues de l'antiquité. C'est moins une morale nouvelle que le christianisme apporte qu'un motif nouveau, étranger, révélé : la sanctification dans l'attente du Seigneur. Les valeurs antiques sont ainsi recréées du dedans selon l'amour du Christ et du frère et dans la perspective des choses dernières... Ainsi le christianisme baptise les civilisations... L'homme n'est possible que dépassé, et sa civilisation n'est viable que quand elle se sait suspendue à l'éternité. Dès lors, si le christianisme recrée les civilisations à mesure qu'elles inventent des valeurs, le chrétien social est celui qui se sait à la pointe de ce ministère du baptême des institutions païennes. Il ne croit pas que son travail, soit essentiellement différent en face de l'homme kholkosien, de celui de saint Paul en face de l'homme grec... Le fait que les nouvelles valeurs — à supposer qu'il s'agisse bien de valeurs — soient nées à l'ombre de l'athéisme ne serait pas plus décisif que l'éclosion de la valeur d'hospitalité sous l'égide du polythéisme païen. Les valeurs morales, les valeurs de civilisation sont en elles-mêmes « neutres », comme un corps à sanctifier.

Ces derniers mots soulèvent un problème. A quoi le chrétien reconnaît-il les valeurs ? L'induction purement humaine et historique y suffit-elle, et quelles seront ses lois ? Ou faut-il, pour la parfaire, un jugement de valeur, et quelles seront ses normes pour un chrétien ?

Dès lors ces valeurs seront-elles neutres pour le chrétien, ou sont-elles dépendantes de la Création, du Péché et de la Rédemption ? C'est un peu le problème étudié avec pénétration au cinquième cahier de *Jeunesse de l'Église* et pour une part résolu par la transposition de

l'abbé Depierre. Mais la *deuxième Thèse* de Paul Ricœur va le poser nettement :

La thèse précédente avait pour postulat que les formes modernes de la civilisation sont dans le même rapport à l'égard du christianisme que les formes hellénistiques du temps de saint Paul, et qu'ainsi toutes les civilisations peuvent être baptisées. Mais l'âge moderne est-il un âge païen ? Il est après le christianisme, il est post-chrétien, il a refusé son baptême passé. Dès lors nous ne sommes plus dans une histoire profane, mais profanée. Nietzsche l'a bien vu, qui a proclamé que l'Occident agonise avec « la mort de Dieu ». Cette « mort de Dieu » contamine et pervertit toutes les valeurs, même les plus neutres, du seul fait qu'elles ont perdu leur horizon, leur garantie, leur fondement. Les valeurs nouvelles dès lors ne sont plus neutres, mais antichrétiennes et par là même profondément inhumaines; car là où le divin ne baigne pas les racines de l'humain, l'humain se corrompt.

C'est donc cette fois, une parole sombre, une parole qui nomme l'Antéchrist, qu'il me faut entendre. Et cette parole me dit que la mesure de l'homme ne peut être recherchée en commun avec les athées, et qu'une vérité déracinée ne peut être jointe à une vérité enracinée, même si en apparence elles disent la même chose. Que faire alors ? Chercher le destin du christianisme pratique dans l'édification de communautés originales, reposant au besoin sur une économie antérieure à la mort de Dieu en Europe, réactionnaires s'il le faut au point de vue technique. Ces communautés tenteront de vivre la vie du chrétien, en restaurant d'abord le tissu social élémentaire, en recréant un nouveau style du travail, du salaire, de la propriété et de l'argent; et puisqu'il n'est pas possible de convertir les démons à l'œuvre dans l'État et dans ses grandes structures économiques et sociales, on ne perdra pas son effort dans ces grands corps où il se diluerait sans fruits; on le concentrera plutôt dans ces petites communautés qui seront des cités-témoins, et peut-être un jour des cités-refuges comme les monastères au temps des invasions. Ainsi à l'époque de la mort de Dieu, l'invention de valeurs de civilisation ne serait plus possible qu'en marge de l'histoire, dans la périphérie immédiate de paroisses encore vivantes, et les démons seraient livrés à eux-mêmes en attendant non leur conversion, mais leur écrasement final; si l'histoire ne peut plus être baptisée, il n'y a plus d'engagement politique du chrétien, mais un engagement pratique à contre-courant de l'histoire aberrante; il ne s'agit plus d'appliquer le christianisme à travers les valeurs de civilisation mais contre elles.

Et le théologien protestant conclut :

L'opposition entre cet humanisme chrétien et cette eschatologie sociale est terrible. Nous savons bien que ces deux paroles nous sont adressées et qu'elles sont vraies, — vraies jusqu'à un certain point, jusqu'au point où chacune vit de l'autre. C'est la condition moderne du chrétien de vivre dans la tension vivante de ces deux pôles En effet, tout pessimisme radical sur l'histoire contemporaine se retourne finalement contre la Seigneurie du Christ.

Le désespoir ne peut être dernier, mais avant-dernier : c'est la vanité étendue sur toutes choses. Mais la création soupire, et l'histoire avec elle. Peut-être que les chrétiens seront bientôt les seuls à donner un sens à l'humain, car, encore une fois, on ne sauve l'humain de l'inhumain qu'en l'enracinant en-haut. Mais parce que ce sont les autres qui désespèrent, il n'a rien à craindre d'une collaboration avec ceux qui tentent encore de se souvenir de l'homme d'avant la mort de Dieu et d'inventer encore à nouveau l'homme avec cette piété au cœur, sans savoir pourquoi finalement l'homme vaut d'être encore inventé par l'homme. Mais si, d'autre part, le chrétien engagé politiquement risque de ne plus savoir lire les signes et sentir la pourriture, s'il a besoin d'un ami qui a déchiffré la mort de Dieu dans l'histoire, peut-être que l'Église fidèle a maintenant deux sortes de fils, ceux qui font tous les pactes pour sauver l'homme de l'inhumain, et ceux qui tentent l'aventure du village sur la montagne. Peut-être que les deux pôles du christianisme pratique au XX^e^ siècle suscitent deux vocations en tension fraternelle dans l'Église : la vocation du chrétien dans la politique laïque, et celle du chrétien dans les communautés chrétiennes prophétiques.

La première thèse de Paul Ricœur, mieux que la seconde encourage l'optimisme de l'action institutionnelle. Et quand la seconde dominerait, elle pourrait faire de ses brèves réussites en ce domaine des appels, des prémices imaginées, des sujets de rêve pour la transformation parousiaque. Mais, abstraction faite des difficultés théoriques ou pratiques, préalables ou consécutives à une civilisation chrétienne, à quoi reconnaît-on chrétiennes une civilisation ou des structures temporelles ? Est-ce à ses résultats ? Mais nous ne disposons pour critère des avantages et des dangers spirituels que les signes extérieurs d'une pratique ou d'une moralité dont les rapports avec la grâce et la prédestination souffrent d'un large coefficient d'incertitude. Appellerons-nous chrétiennes celles qui imitent les structures ecclésiastiques ? Celles qui servent sans le savoir des volontés de Dieu que nous savons ? A ce compte, le capitalisme même semble avoir réalisé le précepte de la Genèse : « Croissez et multipliez et dominez la terre... » Et cependant le capitalisme a heurté d'autres volontés de Dieu. La difficulté demeure donc de juger historiquement à l'échelle convenable, et avec une synthèse suffisante, des structures où le péché humain et démoniaque jouent avec ce qui sort des mains du Créateur. Aussi bien, ce n'est là juger du temporel que par ses incidences immédiates sur le spirituel. Or le temporel n'est pas d'abord défini par ses relations avec le spirituel chrétien, personnel ou ecclésial, si l'on accepte du moins cette autonomie du temporel, rappelée avec tant de force par Léon XIII et ses successeurs. Cette autonomie est un principe chrétien. Et sans aller jusqu'à faire de l'affirmation et de la réalisation de cette autonomie l'objectif propre de l'Action catholique, comme le font certains théologiens, sans non plus souligner ici les difficultés que pose cette autonomie à la pensée et à la vie chrétiennes, on aboutit à ce paradoxe de donner au temporel, comme structure chrétienne, une structure qui ne dépend qu'occasionnellement de la fin et du gouvernement de l'Église chrétienne.

L'abbé Hua, dans un article vigoureux de *Masses Ouvrières* (janvier 1947, pp. 20-41), dont je regrette de ne pouvoir, faute de place, donner quelques extraits, étudie par exemple le droit de propriété et ses difficultés actuelles sous le titre : « Rendez à César... », et sous l'épigraphe de Luc, XII, 14 : « Qui m'a établi pour faire vos partages ? »

Mais pour achever par quelques affirmations cette série de problèmes, j'emprunterai quelques paragraphes à la *Revue Diocésaine de* Tournai. Admirons d'abord un séminaire de soutenir dignement un pareil effort : il est vrai que ce diocèse fournit à Louvain des professeurs comme Cerfaux et Grégoire. Dans sa *Chronique de droit public ecclésiastique*, pp. 53-63, l'abbé Hayoit écrit :

> L'accent qui est mis partout sur cette idée que l'action de l'Église à l'égard du temporel doit être principalement une œuvre d'inspiration ou d'influence chrétienne, ne peut pas nous entraîner à dénier à l'Église l'exercice de toute autorité sur le temporel. Au reste, les auteurs catholiques cités plus haut n'ont pas omis d'aborder la délicate question des interventions de l'Église dans l'ordre temporel. Nous avouons cependant n'avoir pas sur ce point rencontré chez eux toute la netteté souhaitable. Ils insistent, à notre sens de manière trop unilatérale, sur le pouvoir que l'Église exerce dans les matières temporelles en raison de l'aspect moral qui s'y trouve engagé. Ce point de vue partiel ne va pas sans danger. Il conduit facilement à une formulation équivoque, sinon inexacte, de la doctrine relative à la compétence respective des deux pouvoirs.

Et préférant aux expressions du P. de Montcheuil, dans *L'Église et*

*le monde actuel*, celles de l'abbé Journet, il résume ainsi la position de ce dernier :

L'auteur distingue à juste titre dans les activités humaines l'œuvre et l'action. L'œuvre étant l'activité considérée uniquemenu du côté de son objet; l'action, au contraire, l'activité envisagée du côté du sujet qui l'exerce. On devine la portée de cette distinction. Pour l'action, il est sûr que dans le concret elle ne sera jamais indifférente et qu'elle relèvera, dès lors, nécessairement de la loi morale. Et voilà justifiée du même coup la compétence de l'Église sur le temporel *ratione moralitatis*. L'œuvre, au contraire, n'a pas cette référence nécessaire à la compétence de l'Église. Cette fois, en effet, cette référence se prend à partir d'un rapport objectif de l'activité à la fin de l'Église. Or, de ce point de vue, il y a des activités — des œuvres — qui sont par leur nature ordonnées à la fin de la société temporelle et d'autres qui le sont à la fin de la société surnaturelle. Et ceci fonde la distinction des deux domaines : celui des œuvres (choses ou matières) temporelles qui ressortissent à l'État, et celui des œuvres (choses ou matières) spirituelles qui ressortissent à l'Église. Ces précisions paraissent indispensables si l'on veut sauvegarder l'existence d'un ordre spécifiquement temporel avec toutes les conséquences que cela comporte, notamment l'autonomie véritable de l'État. Elles obligent à conclure que les choses temporelles comme telles ne relèvent de la juridiction de l'Église qu'exceptionnellement et accidentellement, en raison d'une connexion occasionnelle avec la fin propre de l'Église. D'après l'auteur, cette juridiction occasionnelle — et donc limitée, — sur le temporel *ratione connexionnis materiae*, correspondrait à la notion vraiment traditionnelle du pouvoir indirect.

Sa conclusion sera la nôtre :

Le souci d'une adaptation constante des positions de l'Église en fonction des contingences du moment domine toutes les études que nous avons analysées. La nécessité de cette adaptation — réalisée dans les limites permises par les principes et fondée sur une exacte discrimination entre ce qui est essentiel au christianisme et ce qui ne l'est pas — paraît bien ressortir comme une conclusion de cette chronique. Il en est une autre, non moins saillante — et d'ailleurs connexe —, c'est la nécessité d'une purification de plus en plus poussée de l'action apostolique des chrétiens : non pas certes dans le sens d'une désincarnation, mais dans le sens d'une libération par rapport à tout ce qui n'est pas conforme à la mission spirituelle de l'Église. Cette double conclusion exprime, nous semble-t-il, tout un programme, ou, mieux, tout un esprit dont personne ne sous-estimera l'importance pour l'action de tous les jours. Il est souvent difficile dans le concret de demeurer parfaitement fidèle à un pareil esprit. N'empêche qu'un apostolat vraiment désintéressé doit être orienté dans le sens de cette fidélité.

# PEUPLES ET CIVILISATIONS

Jacques Dumontier. *Logement et construction en France.*

René Parès. *La reconstruction immobilière est possible.*

On parle beaucoup de la chute de la moralité en France et ailleurs. Mais il est vain de chercher à relever le niveau moral d'un peuple si on ne lui donne auparavant des conditions normales d'existence. Or la première de toutes est de lui assurer un logement sain. Les destructions causées par la guerre n'ont fait qu'empirer un mal qui était déjà grave dans les années précédentes. Sans prétendre tout dire, en ce problème qui comporte déjà une vaste documentation, on a voulu alerter l'esprit du public par l'exposé succinct de ses données et par la présentation d'une solution qui ne craint pas d'entrer dans les dernières précisions techniques.

## CHRONIQUES

Marcel Laloire. *Lettre de Belgique.*

Une année décevante.

Georgette Bérault. *Aux États-Unis.*

Regroupement des libéraux.

## LIVRES

*En lisant les Revues.*

# LOGEMENT ET CONSTRUCTION EN FRANCE

Le bâtiment dure plus longtemps que l'homme...

C'est ce qu'il ne faut pas oublier pour prendre une vue d'ensemble des problèmes du logement et de construction en France : les réalisations partielles les plus spectaculaires ou même les destructions locales sont de peu d'importance devant la maladie qui semble affecter l'évolution de l'habitat français.

Cette maladie est aisée à diagnostiquer. Depuis une bonne génération d'hommes — presque une demi-génération de bâtiments, pourrait-on dire —, *la France ne consacre pas une partie suffisante de sa production à la construction.*

Si l'unanimité se rencontre pour constater cette carence, et même pour déterminer quelle devrait être l'activité de la construction, les conditions économiques de la réalisation d'un tel programme ne sont pas en général dégagées des contingences de la conjoncture.

*
* *

## Quelle part de la production faut-il consacrer a la construction ?

Quelle part de la production consacrer à la construction ?

La détermination des besoins n'est pas si évidente qu'elle le paraît au premier abord.

A) *En particulier, la « demande de loyers », pour parler comme les économistes, ne se dégage pas aisément.*

*a)* La pénurie actuelle de logement à Paris, par exemple, ne reflète pas une situation globable plus défavorable qu'en 1938, alors qu'elle était moins aiguë : les destructions et la décrépitude ont, en effet, dans la capitale, réduit l'habitat dans la même proportion que la population : le nombre de pièces d'habitation est

resté à peu près égal au nombre d'habitants. Mais le taux ridicule des loyers met à la disposition de certains Parisiens des logements trop vastes, et d'autres Parisiens sont privés du nécessaire.

L'absence d'un marché des logements est la cause du mal dont il faut bien distinguer la nature : ce mal, en effet, n'est pas tant dans la substitution d'un mode arbitraire de répartition à celui auquel préside l'argent (on arriverait au même résultat sans réglementation avec des différences considérables de fortune). Il réside dans le fait que, à la faveur d'un ordre établi déterminé, une partie non négligeable de la population gaspille une richesse, c'est-à-dire en tire un profit beaucoup plus faible que la peine qu'elle coûte à d'autres pour la créer ou la maintenir. En exagérant le phénomène pour le comprendre, si tous les individus nés le 1er janvier avaient à leur disposition gratuitement un immeuble entier, ils y trouveraient peut-être une utilité faible : garde-meubles, champignonnières, qui constitue une demande, ce qui ne voudrait pas dire qu'une bonne économie doive leur procurer cette jouissance. La pénurie actuelle ne donne par conséquent pas la mesure de la demande globale de logements à Paris.

b) Pour déterminer les logements nécessaires, il faut donc faire un reclassement et voir ce que, en moyenne, chacun pourrait avoir. Mais là, également, il est difficile de raisonner trop strictement.

On peut trouver certaines normes quantitatives. Les documents français mesurent le logement au nombre de pièces et considèrent comme peuplement normal une pièce par habitant. Dans d'autres pays, on compte par surface. D'après le B. I. T. le minimum requis pour une habitation destinée à cinq ou six personnes est d'environ 970 pieds carrés, soit 85 mètres carrés, en Angleterre comme aux États-Unis.

Mais les aspects qualitatifs sont fort importants dans un pays comme le nôtre, où les constructions sont vieilles. A chaque décade d'années correspond une notion nouvelle du minimum vital et les anciennes habitations n'y répondent qu'imparfaitement.

On ne sait pas assez que, à Paris, la majorité de la population (54 %) vit dans des logements sans w. c. particuliers et que 20 % des Parisiens n'ont pas l'eau courante dans leur appartement.

Comme on ne peut classer 54 % des logements ni même 20 % parmi les taudis, ni installer après coup des tuyaux d'évacuation, l'utilisation des logements existants laissera, pour longtemps encore, quelle que soit la qualité des nouveaux logements, les

occupants des anciennes habitations dans des situations de confort qui paraissent inadmissibles à l'heure actuelle.

*c*) Quelquefois même, c'est l'occupant qui ne ressent pas le besoin de ce confort. On pense ici à la situation de l'habitat rural, que seule une étude spéciale pourrait analyser, mais qui montre la difficulté de déterminer la « demande » d'habitation. Dans quelle mesure l'imposition aux ruraux d'une habitation plus confortable peut-elle être considérée comme une demande ?

On voit là une des premières causes de la sous-production de logements en France : même livrés à eux-mêmes, les Français (certains d'entre eux tout au moins, car il y a de nombreuses exceptions) n'ont jamais évalué la jouissance qu'ils tiraient de leur logement, au même degré que les Anglais, par exemple, estiment leur « home »[1]. La demande de logements en France n'a jamais été très vive.

B) *Du besoin de logements aux besoins de construction :*

*a*) Cette demande interfère étroitement avec les problèmes démographiques de deux manières opposées et qu'il faut démêler.

En quantité, l'accroissement de la population demande un développement correspondant de l'habitat. Mais celui-ci exige un effort beaucoup plus que proportionnel puisque la vie moyenne d'un logement est plus grande que celle d'un homme.

En effet, l'état stationnaire de la population suppose le renouvellement annuel de 1/50 ou 1/60 de l'effectif humain, alors que celui des bâtiments n'exige que le 1/100 du capital mobilier, puisque la vie moyenne d'un homme est de cinquante à soixante ans et celle d'un bâtiment cent ans. Si la population augmente de 1/50, le « gain » peut se mesurer à l'effectif normal d'une « classe » (au sens militaire). Les habitations nécessaires correspondront par contre à un effort de construction « de deux classes » annuelles de maisons. Inversement, une diminution annuelle de 1 % de la population rendrait inutile toute construction nouvelle.

Par contre, l'expansion démographique favorise évidemment la qualité de l'habitat, puisque la proportion de logements récents est beaucoup plus grande.

Or, comme on l'a montré dans une chronique précédente, la caractéristique numéro 1 de l'économie française est une stagnation démographique vieille de plus d'un demi-siècle. L'effort de construction exigé était donc minime.

1. Qui n'a réfléchi devant cette volonté de se bien loger, illustrée (avec les exagérations d'Hollywood, bien sûr) par les images de *Qu'elle était verte ma vallée* ?

Mais ce qui vient d'être dit peut s'appliquer isolément aux villes, d'une part, et aux campagnes, de l'autre. On voit alors pourquoi l'ensemble des villes françaises avait un effort sensible à faire depuis cinquante ans. Dans les campagnes, par contre, l'effectif était suffisant en nombre, mais aucune modernisation ne pouvait s'effectuer.

*b*) A ces exigences d'une croissance normale vient s'ajouter actuellement la reconstruction des immeubles détruits par la guerre : d'après le rapport au Conseil du Plan, 477.000 immeubles ont été complètement détruits et 1.360.000 partiellement endommagés. En outre, l'entretien différé est estimé d'après la Commission de modernisation à dix fois celui d'une année normale.

Au total donc, l'effort de construction à faire apparaît sérieux : il ne peut se mesurer et ne prend de sens qu'en regard de l'ensemble de l'effort demandé à l'économie.

*C) Les possibilités matérielles de la construction française doivent être examinées séparément sur deux aspects fort différents suivant la conjoncture de l'économie :*

— dans les temps de pénurie (et cet état est bien plus commun qu'on ne le croit habituellement), les possibilités de la construction sont matérialisées par les disponibilités en matères premières et la main-d'œuvre que l'on peut lui affecter.

— dans tous les cas — mais, le cas échéant, masqué par l'effet de la pénurie — intervient le facteur primordial de l'économie : le rendement.

*a*) Les contingents de matériaux affectés à l'habitation sont limités par le plan, dans l'intérêt de la construction même, précisent les rédacteurs de ce dernier.

Il y a là un arbitrage qu'il est difficile de saisir si on ne se met pas à l'échelle nationale et qui est difficilement compris effectivement par ceux qui sont sur le tas. Des erreurs locales, négligences administratives, stocks de ciment inutilisés, faussent le jugement que l'on peut porter sur la nécessité d'une telle politique.

Il semble cependant que les difficultés à trouver une main-d'œuvre qualifiée déterminent rapidement le maximum des travaux qu'il est loisible d'effectuer dans les mois qui viennent. Encore ces travaux n'aboutiront-ils pas entièrement à la construction ou à l'aménagement de l'habitation; à côté des barrages et des usines nécessaires, il y a eu aussi, l'année dernière, un certain nombre d'installations, de nouvelles boutiques ou de remise

à neuf de débits de boissons, nullement indispensables à l'économie française.

*b*) Plus importante encore est la question du progrès technique dans le bâtiment. Quand il n'y pas de goulot d'étranglement, le problème de la construction à long terme se pose ainsi : combien faut-il affecter d'hommes, directement ou indirectement, pour la construction d'un nombre déterminé d'immeubles ? Telle est la mesure du rendement ou de son évolution à travers le temps, qui est le progrès technique.

Or, l'époque actuelle a vu la fabrication en série se répandre partout, sauf dans le bâtiment, où l'amélioration des méthodes n'a porté, et encore que faiblement, sur la production d'éléments préfabriques.

Il en est résulté un enchérissement progressif en nature de la construction; celle-ci a toujours coûté la même peine alors que les autres biens pouvaient être obtenus plus facilement.

*D*) *La conclusion de cette étude en nature se trouve non seulement indépendante de tous les phénomènes financiers, mais leur est antérieure dans l'ordre logique. On peut la résumer ainsi :*

1° Les besoins que l'on sépare artificiellement pour des études partielles : reconstruction des dommages, lutte contre les taudis, entretien des bâtiments existants, sont en réalité fondus dans une seule nécessité qui est de consacrer une part importante de la production française à la construction.

2° Cette part ne saurait varier considérablement. Par exemple, on ne pourrait envisager un effort considérable immédiat suivi d'un ralentissement. Non seulement le premier stade n'est pas permis par la pénurie actuelle, mais un sain développement de l'activité du bâtiment demande un effort régulier. Il faut donc tendre le plus rapidement possible à un état d'équilibre.

3° Cet état d'équilibre peut être trouvé, selon M. Sauvy, par l'affectation de 10 à 12 % de la production nationale à la construction et à l'entretien des logements.

*
* *

### La réalisation financière

A. *Le mal.*

*a*) *Les faits.* — En période de liberté, et en France, l'ère de liberté pour le logement s'est terminée en 1914, il se produit un

équilibre entre l'exécution matérielle de la construction et son financement. Cela ne veut d'ailleurs pas dire forcément que cet équilibre spontané soit le meilleur : il peut être en effet déterminé par une demande trop peu active (cas des paysans) ou par des intérêt particuliers qui ne sont pas conformes à l'intérêt général.

Cet équilibre est déterminé par les propriétaires qui établissent intuitivement un bilan et font payer aux locataires l'entretien et le renouvellement de l'habitat auxquels s'ajoute un profit substantiel, véritable rente prise sur la collectivité.

En 1914, le loyer dans les familles modestes était d'environ 16 à 20 % du revenu. On peut admettre que sur cette proportion 10 à 12 % représentaient le coût de la construction, 2 à 3 les frais divers et que le reste constituait un profit.

Par le truchement du loyer s'établissait donc dans les revenus l'équilibre de 10 % correspondant à celui de la production en nature : *l'industrie du bâtiment, fournissant 10 à 12 % de la production nationale, était destinatrice de la même proportion des revenus distribués.*

En moyenne, en effet, le coût des constructions financées par l'épargne contrebalançait les revenus des loyers des anciennes constructions qui ne coûtaient rien l'année considérée.

Depuis la guerre de 1914-1918, le circuit des revenus a été obstrué. Petit à petit, l'industrie du bâtiment n'a plus été alimentée par cette voie, cependant que les autres modes d'irrigation se révélaient inefficaces.

D'une part, en effet, le prix des loyers étant fixe — ou presque — a diminué en valeur relative, non seulement à l'échelon individuel par rapport au revenu de chacun, mais évidemment aussi à l'échelle nationale par rapport au revenu national.

D'après la statistique générale, la proportion des dépenses d'un budget ouvrier affectée au loyer de 16 % en 1914 est tombée en pourcentage à 8,3 en 1918 et 4,5 en 1925. Relevée par la suite, elle était à 7,4 en 1935, 5,6 en 1938; relevée de nouveau en 1939, elle est tombée à 5,6 en 1941 et 4,8 en 1942. Elle ne doit pas dépasser actuellement 2 %.

C'est dire que les propriétaires ne recevaient plus de quoi alimenter l'entretien normal et l'amélioration des bâtiments. Un certain nombre d'entre eux, en outre, n'ont pu ou voulu abandonner la rente qu'ils prélevaient et ont sous-entretenu leurs bâtiments plus que l'insuffisance des loyers reçus ne l'exigeait.

A l'échelon national comme à l'échelon individuel, cela s'est traduit par une consommation du capital.

L'épargne, qui n'avait pas réagi rapidement, s'est rapidement méfiée d'un secteur si peu productif et l'activité du bâtiment

s'est à peu près arrêtée après 1930. Les entrepreneurs se sont alors reportés en partie sur les travaux publics et les fortifications qui sont devenues l'investissement de l'État. C'est ainsi que l'on a pu calculer que, en 1938, la constitution du capital privé (au sens matériel du mot) était de deux milliards de francs alors que l'investissement net de l'État était d'une quinzaine de milliards, dont plus de dix en armement et en fortification. Et les deux milliards d'équipement privé nouveau étaient la différence entre la création de cinq milliards de matériel mécanique neuf et la consommation par défaut d'entretien de trois milliards de l'ensemble des bâtiments français.

*b*) les *causes* de cette régression sont manifestes.

Dans la période actuelle, le truchement des propriétaires se révèle inadéquat pour transmettre à l'industrie du bâtiment la part de revenus qu'il lui revient. Ne pouvant en effet remettre quotidiennement en question ses prestations par des grèves, le propriétaire est dans notre système actuel mal placé pour gérer des intérêts par ailleurs difficiles à défendre.

Il est assez curieux de constater que les États-Unis souffrent — en plus bénin — du même mal. Les plafonds ont été levés en novembre 1946 pour tous les prix et salaires, mais non pour les loyers : la part de revenus consacrée au loyer est tombée ainsi en un an de 19 % à 14 %. Par ailleurs, dans son message au Congrès de janvier 1947, le président Truman constate que le prix de la construction a augmenté (le retard relatif du progrès technique en construction est encore plus sensible aux États-Unis) et s'inquiète du « ciseau ».

En France, une fiscalité maladroite a ajouté à la débâcle. L'impôt sur les portes et fenêtres représentait avant 1914 le mal que peut faire à l'économie et à l'hygiène une taxation maladroite. La contribution mobilière n'est guère plus heureuse.

Comme le fait remarquer M. Sauvy, ces diverses causes sont secondes et n'ont pu s'établir que parce qu'il y a un mal plus profond. Celui-ci est double : d'une part, l'absence du besoin de se bien loger ressenti par la plupart des Français, et surtout la chute de la natalité et le vieillissement démographique. Dans un pays en plein essor démographique, et qui se serait attaché à son habitat, cette législation inepte aurait rapidement été améliorée.

*c*) *Les conséquences* de cette décadence sont multiples.

Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur les conséquences sociales ni de déterminer les liens réciproques de causalité entre les trois grandes tares spécifiquement françaises : natalité, alcoolisme et dégradation de l'habitat.

Mais ce qu'il faut souligner, c'est que cette irrigation insuffisante de la construction par les revenus distribués a conduit à une suite d'équilibre de plus en plus éloigné d'une économie où le logement aurait une place normale.

Suivant l'optique matérielle de l'économie, on constate que le nombre des ouvriers du bâtiment, particulièrement les spécialistes, a diminué. Et cette baisse-ci s'est faite par non-recrutement, le départ normal des ouvriers coïncidant à peu près avec la chute de l'activité. Ainsi, notre corps de spécialistes du bâtiment est non seulement insuffisant, mais âgé, ce qui est bien plus grave (départs imminents, vieilles techniques, fatigue, etc.).

L'optique financière montre que les Français se sont habitués peu à peu à affecter au logement une part de plus en plus faible de leur revenu, et qu'il est difficile de revenir en arrière.

Ainsi l'économie s'est peu à peu accoutumée à son mal comme un cocaïnomane à sa drogue. Cela rend d'autant plus délicat le traitement à apporter.

B) *Le remède.*

De même que, matériellement, il n'y avait qu'un seul problème matériel de la construction, les artifices financiers qu'il nécessite tendent de nouveau vers un seul but : diriger vers l'industrie du bâtiment environ le 1/10 du revenu national.

On peut, pour mieux le comprendre, et même pour mieux le résoudre, cloisonner le problème en éléments partiels : reconstruction des dommages de guerre, remplacement des îlots insalubres, entretien de l'effectif des immeubles par des constructions nouvelles. Cependant, il ne faut pas oublier son unité.

Pour arriver à ce transfert, divers moyens sont possibles :

*a*) Le *truchement des propriétaires.* C'est la méthode la plus ancienne et qui est encore en vigueur pour une faible mesure. Il est de toute urgence, dans l'intérêt du bâtiment actuel, d'augmenter les loyers. Mais l'on ne pourra jamais, dans les positions psychologiques actuelles, rendre les constructions nouvelles rentables pour un particulier.

En cette matière, les chiffres cités aujourd'hui seront dépassés demain. On peut cependant insister sur deux aspects moins connus de la question. En premier lieu, la valeur capitalisée du capital immobilier a crû plus vite que celle de l'or [2], au cours officiel, pendant les périodes de dévaluation. L'Institut National a calculé que, sur une base 100 en 1914, la première avait atteint, en 1944,

2. Pour assurer la comparabilité à l'or qui ne rapporte rien, il faut ajouter à la valeur de l'immeuble la capitalisation des revenus.

2.656, contre 1.375 pour la seconde. La construction est donc un placement en période de dévaluation.

En sens inverse, par contre, l'attente d'un progrès technique important est plus paralysante dans le bâtiment que partout ailleurs, en raison de la longue durée nécessaire à l'amortissement; si tout était normal par ailleurs, les sociétés qui construisent dans la décade précédant un porgrès technique important dans le bâtiment feraient faillite.

C'est un danger peu à craindre en France, ces temps-ci, de telles entreprises. C'est pourquoi il est inutile de s'étendre sur les mesures de prêts hypothécaires étudiés à l'étranger.

*b*) *La construction par l'État*. M. Sauvy l'appelle une fausse solution. A la vérité, elle est possible dans une certaine mesure. Mais on confond à son sujet deux éléments différents.

S'agit-il du crédit de démarrage ? L'État banquier est tout à fait indiqué pour le faire à l'État entrepreneur. Mais comme le pouvoir d'investissement de l'État est limité, ce qu'il fait en ce domaine ne sera pas fait en d'autres. L'objection toutefois n'est pas entièrement valable. Ce qui est limité, c'est le pouvoir d'investissement de la nation tout entière, différencé entre la production et la consommation nationale. La prise en charge financière par l'État ne modifie pas sensiblement le problème, qui est de choisir pour l'amélioration du capital national entre logements d'habitation et équipement industriel et agricole.

Mais l'aspect de la mise de fonds n'est pas le seul : l'État propriétaire devra, tout comme le propriétaire privé, transférer le 1/10 du revenu national des particuliers à la construction. Comme il ne sera au commencement et pendant longtemps proprétaire que d'une minorité d'immeubles, il ne pourra pas faire ce transfert sur les prix des loyers. Mais il pourrait le faire par les impôts — ou les emprunts — ou les émissions de billets. Et l'on devra toujours admettre qu'il le fait par la moins orthodoxe de ces trois méthodes dans la mesure où il l'utilise, car s'il n'avait pas pris la construction à sa charge, c'est la part de revenus obtenus par la plus mauvaise méthode qu'il eût été dispensé de se procurer. En fait, il émettra des billets, ou, au mieux, empruntera. Le transfert des revenus sera bien effectué des particuliers à l'industrie du bâtiment, mais au prix d'un endettement de l'État et n'aura aucun rapport avec la jouissance de logement.

*c*) *La troisième solution*. Les deux premières méthodes transféraient la part nécessaire du revenu national à l'industrie de la construction en le prenant dans les revenus distribués à chaque citoyen soit sous forme de loyer, soit sous forme d'impôts, d'em-

prunts, ou encore en dévaluant le revenu distribué à chacun (ce qui est une manière de transférer une part des pouvoirs d'achat). On ne peut pas revenir entièrement au système du loyer libre, on ne peut supposer un budget entièrement couvert par l'impôt. La dévaluation n'est pas sans inconvénient et l'emprunt ne fait que reculer la difficulté.

Alors, l'idée est venue de prendre une partie des revenus avant leur distribution : les revenus d'un pays proviennent en effet du prix de revient des objets qu'il fabrique. Celui-ci n'étant pas à l'époque actuelle ennemi numéro 1, on lui fait supporter, en plus des salaires, bien des charges.

La méthode n'est pas mauvaise en elle-même. On en verra dans un article voisin une application intéressante. Mais les prélèvements sur les prix de revient sont en concurrence les uns avec les autres. En particulier avec les allocations familiales et les charges sociales. C'est peut-être la méthode d'avenir de transfert des revenus de l'État. Mais il vaut mieux lui donner son vrai nom : c'est l'impôt indirect (avec affectation). Et en d'autres temps, on découvrira les inconvénients bien connus des impôts indirects.

En outre, il ne faut pas donner à cette méthode un effet de multiplication qu'elle n'a pas : si on prélève 1% de tous les prix de revient — prix agricoles compris — on aura ainsi transféré 1 % du revenu national. Si l'on voulait transférer au bâtiment la part de revenu dont il doit être destinataire, le prélèvement devrait être de 10 % et ne négliger aucun prix.

*d) Combinaison des trois méthodes.* Comme toujours en matière d'impôt (car il s'agit bien, sauf pour le loyer, d'impôts déguisés), on divise la difficulté : chaque méthode devra fournir son appoint; une amélioration du régime des loyers assurera l'entretien des bâtiments existants. Une condition judicieuse d'impôts directs et indirects financera la construction neuve. Mais arrivera-t-on au volume nécessaire de 10 à 12 % du revenu national? C'est là une question à laquelle des chiffres et non des arguments devraient répondre.

## Conclusion

La vue d'ensemble du problème de la reconstruction donne au premier abord une impression fort pessimiste.

Dans l'immédiat, les difficultés matérielles ne permettent pas beaucoup de constructions nouvelles. Et « l'élasticité » du loge-

ment jouera contre lui : comme les très vieilles maisons peuvent « tenir », on ne mesurera pas la décrépitude de notre capital immobilier.

A plus longue échéance, l'antinomie demeure, d'une part, entre l'économie demi-dirigée, qui néglige les éléments naturellement mal protégés et ne pouvant faire grève, et, d'autre part, le coût du bâtiment qui, par nature, semble destiné à prendre un retard constant en matière de progrès technique.

La première impression est, hélas! confirmée tous les jours : notre pénurie de charbon n'est pas près de prendre fin; et alors l'absence de main-d'œuvre spécialisée apportera des entraves à la production.

Mais, pour l'avenir, on peut tout espérer. Nous sommes comme l'ingénieur prévoyant en 1900 que le progrès des chemins de fer et des automobiles ne permettrait jamais de dépasser la vitesse de 200 kilomètres à l'heure; il avait raison. Mais le progrès est venu d'un autre domaine de la technique : l'avion. Celui-ci est arrêté par la barrière de la vitesse du son : les fusées prennent alors la relève du progrès. De même, en France, le problème du bâtiment paraît insoluble d'après les procédés actuels de construction. Mais une technique entièrement nouvelle, dont la préfabrication n'est que le signe précurseur, viendra, et le « ciseau » pourra alors être fermé entre le prix de revient d'une maison et celui de son loyer.

J. Dumontier.

# LA RECONSTRUCTION IMMOBILIERE EST POSSIBLE

De tous les problèmes matériels que la vie de chaque jour, amère et incertaine, pose à notre pays, le plus actuel, le plus difficile peut-être, mais celui dont dépendent tous autres problèmes et, au-delà d'eux, le maintien et l'influence de la France, est le problème de la reconstruction de nos maisons, de nos communes, de nos villes sinistrées.

Quelques chiffres connus de tous, vite oubliés pourtant, ou parfois lus distraitement, même par ceux dont le métier et la responsabilité seraient d'apporter leur appui à l'effort nécessaire de reconstruction, marquent l'ampleur de l'énorme tâche que nous avons sans délai à entreprendre, et au plus tôt à mener à bien.

Car la vie des familles françaises, la santé des enfants, toutes les raisons des plus impérieuses aux plus humbles de vivre sont suspendues à notre décision, notre persévérance, à notre imagination aussi, à la foi que nous apporterons ou que nous refuserons à cette tâche.

## I. — Ampleur du problème matériel

*Destructions.*

1.200 communes sinistrées, 1.500.000 immeubles d'habitation, 120.000 immeubles industriels totalement ou partiellement détruits, le 1/6 environ du patrimoine immobilier de la France, tels sont les chiffres qui marquent la route à parcourir pour, sur ce point au moins, effacer les traces de la guerre.

*Retard au renouvellement.*

En trente ans, par ailleurs, alors que le nombre de logements construits, en acceptant une durée limite moyenne de cent ans pour

une maison, eût dû être de 120.000 × 30 = 3.600.000 logements, et fut seulement, sans y comprendre la reconstruction des régions dévastées de 1914 à 1918, de 500.000, le retard considérable dans le renouvellement des logements, accru d'année en année, peut être chiffré à près de 3.000.000, dont reste pourtant à déduire la part du 1/6 déjà comprise dans l'estimation des actuelles destructions de guerre. Aujourd'hui, ce retard de renouvellement des logements, porte lui aussi sur un chiffre écrasant de : 2.500.000.

Faut-il ajouter, après tant d'autres, à ce rapide exposé et pour compléter ce tableau, que Paris était en 1937 la capitale mondiale de la tuberculose, 15 décès sur 100, avec pour Londres 7,4 et pour Berlin 6,7 et la France elle-même, dans son ensemble, la terre d'élection de la tuberculose : 130 décès pour 100.000 habitants contre 75 en Angleterre et en Allemagne.

On a estimé qu'une politique de reconstruction qui se voudrait rapidement efficace devrait, durant les dix premières années, construire 325.000 logements chaque année; durant les dix suivantes, 250.000; plus tard, 150.000 chaque année.

Encore faut-il ajouter durant ce même délai la nécessité de faire face aux destructions extraordinairement nombreuses et importantes qui ont atteint le domaine public, avant tout : ports et ouvrages d'art.

Nous avons tenu à donner ces derniers chiffres, à titre simplement d'indication d'ensemble; rapprochés des quelque 35.000 logements qui se construisaient en France en 1938, ils rappellent l'échelle de l'effort qui serait nécessaire à une reconstruction étendue sur vingt années, l'échelle aussi du problème de main-d'œuvre qui, quelles que soient par ailleurs les améliorations apportées par des préfabrications partielles, serait tout entier à repenser dans un pays qui n'a plus d'ouvriers qualifiés, plus de maçons, plus même d'apprentis.

## II. — Ampleur financière du problème

Au reste, ces difficultés de main-d'œuvre seraient-elles résolues et celles, que nous n'évoquerons pas davantage, de matériaux, qu'un autre problème, autrement redoutable encore, reste posé : le problème du financement de la reconstruction.

Certes, jusqu'ici, durant les deux années écoulées, l'État a mis lui-même en chantier des constructions provisoires d'abord, qu'il ne pouvait être question d'ailleurs d'envisager financer d'autre manière et aussi quelques chantiers de construction définitive.

*Arrêt de la construction d'État.*

Mais le ministre, par des déclarations publiques à l'Assemblée, et par sa conférence de presse du 6 septembre 1946, a fait connaître que cette construction d'État, sauf pour ce qui concerne l'achèvement des travaux entrepris, ne sera pas poursuivie en 1947. Les quelques travaux entrepris ne seront pas suivis de nouveaux programmes, car ils constituent pour l'État une charge déjà très lourde. Et pourtant de quoi s'agit-il ? En vérité de peu.

*Charte des sinistrés.*

A dater de 1947, l'initiative privée reprend la charge de la reconstruction; elle sera, il est vrai, soutenue par l'assurance de l'appui financier de l'État, lorsqu'il s'agit de la reconstruction de biens sinistrés. — La charte des sinistrés, parue au *J. O.* du 29 octobre 1946, revenant aux règles qui avaient inspiré la législation de 1919, pose, en effet, le principe de la réparation intégrale de tous les dommages.

Le paiement des indemnités est subordonné toutefois à la reconstitution effective des biens détruits, des indemnités d'éviction fixées à 30 % de celles qui seraient accordées pour une reconstitution effective étant cependant assurées au sinistré qui ne peut reconstruire.

Dans quelles conditions ces indemnités seraient-elles mobilisables ? Le texte de loi annonce l'établissement d'un plan de cinq ans qui doit déterminer l'époque et les modalités de paiement de la fraction des indemnités mobilières dépassant 200.000 francs et de la part dépassant 2.000.000 des indemnités immobilières ou de reconstitution des établissements industriels et commerciaux.

Ceci pourrait permettre aux sinistrés d'espérer, jusqu'à concurrence de ces sommes, un règlement rapide des indemnités.

Mais l'ampleur du problème est telle que toute espérance d'obtenir un règlement rapide ne peut être que peu fondée : 4.900 milliards avait, voici quelques mois à plusieurs reprises, déclaré M. Billoux, pour l'ensemble de la Reconstruction et, en fait, sans doute aux conditions actuelles 6.000 milliards au moins.

La Reconstruction étendue sur une période de vingt années demanderait ainsi un investissement annuel de 300 milliards, somme que ne peuvent, et de très loin, assurer ni emprunts exté-

rieurs ni emprunts intérieurs[1]. Si toute hypothèse d'inflation reste écartée pour assurer ce financement, le problème reste posé en termes redoutables.

De fait, le ministre a pu déclarer à l'Assemblée, le 23 décembre 1946, qu'il se proposait d'ajourner *sine die* l'entrée en vigueur, qui avait été fixée au 1er janvier 1947, de la Charte des sinistrés. La Commission et l'Assemblée s'y sont opposées, et le budget voté comporte bien au titre de la réparation des dommages de guerre et des dépenses de reconstruction, des autorisations de paiement s'élevant à 32 milliards et en même temps, par ailleurs, l'ouverture de crédit pour les travaux de programme et d'équipement de 12 milliards 127 millions.

L'indemnité de reconstitution immobilière doit continuer à être payée soit par le Crédit national, en exécution de conventions passées avec l'État, soit par imputation aux comptes spéciaux du Trésor.

En un temps où les trauvaux de reconstruction n'ont pu être menés qu'à une cadence relativement faible, la cadence des paiements ne peut cependant suivre celle des travaux.

Il faut le dire avec simplicité, quelque amère que puisse être cette constatation, dans les termes où le problème est posé, le fardeau qu'il impose à l'État ne peut être assumé.

De toute manière donc, l'hésitation, l'incertitude du pays devant les délais de mobilisation des indemnités de sinistrés laissent largement en fait et, dès à présent, à l'initiative de tous, le souci et le devoir de la reconstruction.

L'initiative privée devra, guidée sans doute par la préoccupation de l'État de permettre non pas la reconstitution de biens individuels, mal accordés entre eux, mais la mise en place d'un équipement collectif efficace dans le cadre de la cité, assurer la remise en ordre et la reconstruction.

### *L'initiative privée est-elle à même de prendre en charge la reconstruction ?*

Or l'initiative privée elle-même est-elle prête à assumer une telle charge dans un pays où tant de propiétaires d'immeubles, accablés depuis des années par des charges croissantes d'entretien, mal compensées par des loyers maintenus à des niveaux très bas, ont

1. Un emprunt envisagé de 500 millions de dollars, soit 60 milliards de francs, paraissant difficile à obtenir aux États-Unis auprès de la Banque Internationale de Reconstruction et de toute manière ne pouvant être qu'isolé.

accoutumé de considérer d'abord comme une charge toute maison qu'ils n'habitaient point eux-mêmes ?

On a dit sous une forme à peine paradoxale que, pour beaucoup d'entre eux la guerre, en détruisant leur bien avait apporté un soulagement à un souci devenu de plus en plus lourd, et il faut bien ajouter, car il n'est sur ce point guère de doute : ces propriétaires, dans l'état actuel de la législation, n'auront certes point de hâte à reconstruire leurs biens détruits.

En fait, quelles que soient les modifications souhaitables, dont nous indiquerons plus loin quelques aspects, que les prochaines années apporteront à la législation, la rentabilité de la construction ne sera pas de longtemps rétablie.

*Cité ouvrière ou maison individuelle appartenant à chacun ?*

Et pourtant des deux autres solutions possibles : cité ouvrière ou maison appartenant à son locataire même, ce n'est point la cité ouvrière de création et de gestion patronale, non rentable, mais considérée comme une charge normale de l'entreprise, qui peut résoudre dans son ensemble le problème posé au pays, quelque nécessaire qu'elle soit dans nombre de cas.

La cité ouvrière, surtout lorsqu'elle est limitée à une usine ou à une profession, entretient parmi les siens cette atmosphère de dépendance, donc souvent de révolte envers ceux qui l'ont bâtie et la gèrent; elle prolonge le milieu du travail jusque dans le détail de la vie, et, sauf dans les cas où elle est assez éparpillée et peu nombreuse : industries établies isolément et loin du monde, barrages ou mines demi perdus dans la montagne, elle est toujours pour chacun, morale ou matérielle, une charge très lourde.

Aussi tout effort législatif nouveau devra-t-il s'efforcer d'organiser le désir d'abord, pour naturel qu'il soit, la possibilité ensuite, pour chacun, de devenir propriétaire.

Faute de pouvoir donner, même au plus modeste, cette possibilité, cet espoir de faire construire un jour sa propre maison, faut-il dire que, dans un monde ainsi fermé, notre civilisation toute fondée sur la personne humaine paraîtrait bien menacée ?

Car du jour où chacun des plus humbles et non pas seulement des ouvriers, mais même chacun de ceux qui, par leur travail, assurent mal dans les jours actuels la vie difficile des leurs, aura mesuré combien l'effort d'une vie entière reste éloigné de pouvoir assurer la construction d'une maison pour simple qu'elle soit, qui donc pourra le rattacher à notre monde, gardien de libertés qui pourront à beaucoup paraître dérisoires ? Si nous vou-

lons défendre vraiment ce monde où nous vivons, encore faut-il que la justice y soit assurée et non pas seulement la liberté.

Or, à la date où ces lignes sont écrites, une maison modeste mais conforme aux conditions d'habitabilité et de distribution des pièces étudiées et réalisées déjà dans des constructions modèles, ou simplement nouvelles, est d'un prix de revient qui atteint 1 million de francs.

Un prêt immobilier au taux modeste de 2 %, taux fixé déjà par la loi Ribot de 1908 pour les avances de l'État aux Sociétés de Crédit immobilier et remboursable sur vingt-cinq années imposerait à celui qui l'aurait contracté un remboursement moyen annuel voisin de 50.000 francs (exactement 51.220).

Encore convient-il d'ajouter à cette somme le montant du remboursement de la prime résultant de l'obligation de contracter assurance auprès de la Caisse nationale d'assurances [2].

Il suffit d'avoir prononcé ces chiffres pour en mesurer le poids.

Il n'est plus d'ouvrier, d'employé, d'ingénieur chargé de famille qui puisse le porter dans notre monde difficile, et la voie de la propriété la plus naturelle et la plus chère à chacun est désormais, si aucune législation, aucune expérience n'est tentée pour la rendre à nouveau accessible, fermée à la foule de ceux qui vivent d'un salaire.

## III. — Les expériences récentes et les créations de l'initiative privée

### *L'allocation logement.*

Certes, cette préoccupation, ce souci, depuis des années ont été partagés par ceux qui, en l'absence de toute législation, ont créé l'allocation logement, dont le principe est l'attribution au chef de famille d'un supplément d'allocations proportionnel non pas au salaire départemental, mais au loyer payé, et spécialisé au paiement de ce loyer.

Ainsi les loyers pourraient-ils être élevés et la construction mieux rénumérée. Complément nécessaire aux allocations familiales, l'allocation logement appliquée seule ne suffirait pas cependant, et ses créateurs l'ont eux-mêmes indiqué, à assurer la rentabilité de la construction.

L'allocation logement existe d'ailleurs en fait depuis quelques

2. Cette prime pour un emprunteur âgé de trente-cinq ans et un remboursement en vingt-cinq ans serait elle-même de l'ordre de 4.000 francs annuellement.

années. Appliquée par la Caisse de Compensation du Bâtiment et des Travaux Publics de Paris, Seine et Seine-et-Oise, elle l'est aussi avec des modalités légèrement différentes par le Consortium de l'Industrie Textile de Roubaix-Tourcoing depuis le 1er janvier 1944.

En un temps pourtant où les loyers ne représentent guère que 3 % en moyenne des ressources des familles, cette aide apportée pour le paiement des loyers actuels reste faible. Il faut dire cependant que l'allocation logement n'est payée à Roubaix-Tourcoing au salarié que s'il consacre au moins 5 % de son revenu à son loyer et que dans ces conditions, malgré la modicité de la cotisation des employeurs, l'allocation logement spécialisée à une partie seulement des familles peut atteindre des niveaux plus intéressants.

Pour la Caisse de Compensation du Bâtiment et des Travaux Publics, en raison de l'application de conditions minima, le coût n'est que de 0,2 à 0,3 % des salaires; à Roubaix-Tourcoing, il est de 0,6 % des salaires.

Il suffit de confronter ces faibles pourcentages avec les chiffres donnés plus haut pour l'amortissement sur vingt-cinq ans au taux de 2 % de la somme nécessaire à une construction, pour mesurer combien, de toute manière, l'aide de l'allocation logement ne peut être, à elle seule, suffisante à assurer l'essor de la reconstruction même si, devenue légale, elle était appliquée à tous les foyers, même si elle faisait peser sur les salaires une charge trois ou quatre fois plus lourde que celle bénévolement acceptée dans les deux cas que nous venons de citer.

On a pu estimer, en effet, que si toutes les familles françaises étaient convenablement logées et consacraient à leur logement 15 à 20 % de leurs ressources, le coût de l'allocation logement serait d'environ 6 % des salaires.

Mais nous sommes, certes, très loin d'une situation dans laquelle les familles modestes pourraient consacrer 15 à 20 % de leurs ressources à leur logement.

Une allocation logement instituée dans un temps où le pourcentage consacré par les familles à leur loyer resterait de l'ordre de 3 % serait à la vérité relativement peu efficace, autrement que comme un secours aux familles accablées par la vie difficile.

*Le Comité Interprofessionnel du logement de Roubaix-Tourcoing.*

Des initiatives privées pourtant sont allées beaucoup plus loin dans leur effort de rénovation du logement français. Dans l'or-

ganisation créée par le Consortium de l'Industrie Textile de Roubaix-Tourcoing, l'allocation logement devient le complément nécessaire à une organisation de Crédit mutuel immobilier et permet l'accession à la propriété du logement familial.

L'Union Mutuelle Immobilière de Crédit est construite en principe sur le modèle des *Building Societies* qui ont pris en Angleterre une si grande place. Le financement des frais d'édification des maisons est assuré par une cotisation des employeurs affiliés, cotisation qui a été fixée à 2 % des salaires, mais réduite à 1 % pendant la période de démarrage.

Le centre de Roubaix-Tourcoing emploie normalement 115.000 ouvriers dont le salaire normal pour le mois de septembre 1946 a été de 600 millions. Une cotisation de 2 % des salaires donnerait annuellement environ 140 millions qui pourraient permettre la construction de quelque 160 maisons.

Une faible rentabilité des maisons construites sera assurée par l'allocation logement, elle-même alimentée par une nouvelle cotisation bénévole des employeurs voisine de 1 % (nous l'avons indiqué plus haut 0,6 % en fait).

Et par ailleurs l'accession à la propriété sera possible pour les travailleurs grâce à des prêts consentis par une Caisse d'épargne immobilière prêtant au taux de 1,5 %, les employeurs assurant la trésorerie de l'entreprise par une avance sans intérêt du 1/5 du montant total des prêts à consentir.

Pour rapide que soit cet exposé de l'organisation du Comité interprofessionnel du logement de Roubaix-Tourcoing, il suffit à montrer cependant que les charges qui pèsent sur l'ensemble des employeurs adhérents sont lourdes — or elles sont bénévolement consenties.

Sans doute peuvent-elles l'être par l'Industrie textile de Roubaix-Tourcoing qui concentre entre un très petit nombre d'employeurs une main-d'œuvre très nombreuse, industrie favorisée par l'exportation quasi totale de sa production et disposant d'une certaine marge bénéficiaire. Mais une telle organisation, de telles cotisations bénévoles et de telles charges de trésorerie, en même que la gestion de cités ouvrières, car une part seulement des maisons deviendra propriété individuelle, ne sauraient être envisagées dans l'ensemble du pays.

Et pourtant c'est bien de l'ensemble de notre pays qu'il s'agit, car c'est dans le pays tout entier, et non pas seulement pour nos 1.300 communes sinistrées que nous avons le devoir d'organiser au plus tôt une reconstruction vivante.

Après ce long exposé préalable, qui nous a paru nécessaire

pour situer, dans toute son ampleur et sa difficulté, le problème qui nous est posé, l'objet du présent article est de définir les voies qui peuvent dès à présent, si nous le voulons bien, permettre d'assurer la construction, non pas de cités ouvrières, mais bien de maisons appartenant aux travailleurs et même aux plus modestes.

## IV. — Une expérience qui peut être faite et généralisée

Or, dans la ville où ces pages sont rédigées, ville française d'importance moyenne, aux industries de faible importance relative, la répartition de la main-d'œuvre est différenciée d'une manière tout autre qu'elle ne peut l'être à Roubaix-Tourcoing, la Caisse d'Allocations Familiales du département qui, depuis la loi du 6 août 1946, est devenue la caisse unique départementale comprend en effet 3.800 employeurs pour seulement 28.900 salariés représentant 8.400 foyers allocataires.

Ville par ailleurs atteinte par les destructions de la guerre, mais où des collectivités publiques ont déjà entrepris un effort relativement important de reconstruction.

Ville où la construction, entreprise par surcroît d'un chiffre de maisons individuelles voisin de 400, apporterait dans ces conditions une amélioration très sensible au problème familial du logement, ce chiffre de 400 n'étant d'ailleurs indiqué ici même que comme un repère pour marquer un premier programme possible.

*La cotisation patronale.*

Or, nous ne pourrions envisager d'obtenir de 3.800 employeurs une adhésion bénévole à un ensemble de charges et de soucis analogues à ceux de Roubaix-Tourcoing et dont le moindre ne sera pas la gestion des cités construites, mais il peut être demandé à ces employeurs qui supportent bien des charges sociales (42,54 % en octobre dernier par exemple pour les Travaux Publics et le Bâtiment dont 12 % d'allocations familiales), une simple taxe bénévole de 1 % sur les salaires. Cette taxe produirait annuellement, étant donnée la masse des salaires payés (150 millions mensuels environ), une somme voisine de 18 millions.

Cette somme serait répartie entre 400 ouvriers; chaque entreprise adhérente à l'organisation pouvant désigner proportionnellement à son effectif le nombre de bénéficiaires; les employeurs à petit effectif disposant cependant d'un nombre à déterminer après accord préalable.

Les ouvriers désignés le seraient soit en raison de leurs charges

de famille, soit en raison de leur jeune âge et de leurs charges de famille déjà marquées, soit en raison de toute autre classification à définir au sein même des Comités d'entreprises.

La répartition pourrait être faite aussi à l'échelle de la Caisse unique d'Allocations familiales, de manière à choisir par exemple soit tous les chefs de famille qui le désireraient ayant quatre enfants ou plus au-dessous d'un certain âge-limite du chef de famille, soit pour partie des familles chargées d'enfants et pour partie de jeunes ménages.

Le débat est ouvert de définir actuellement les catégories qu'il conviendra que l'ensemble de la collectivité de la ville soutienne.

De toute manière, l'accession à la propriété de sa propre maison ne serait pas pour le chef de famille une charge trop lourde, car chacun d'eux recevrait une somme voisine de 45.000 francs (18 millions répartis à 400), qui viendrait l'aider au remboursement d'un prêt immobilier qui lui aurait été consenti. Le remboursement annuel total, échelonné sur une période de vingt-cinq ans et compte tenu d'un intérêt de 2 %, étant de l'ordre de 55.000 francs, comme nous l'avons indiqué plus haut.

Ainsi aurait-on veillé à ne pas justifier cette constatation maintes fois répétée auparavant que le taux des naissances parmi les emprunteurs du Crédit immobilier est en général peu élevé, car une aide effective serait apportée aux familles chargées d'enfants.

Si la cotisation bénévole (ou légale) sur les salaires n'est plus de 1 %, mais de 2 ou 3 %, le nombre des maisons qui peuvent être construites est, bien entendu, deux fois, trois fois plus élevé.

La charge acceptée par les employeurs se limite d'ailleurs à la cotisation consentie. Car il n'est pas construit de cités ouvrières dont les employeurs auraient à assurer la gestion, mais seulement des maisons appartenant à chacun de ceux qui, l'ayant désiré, ont en même temps été désignés par la règle établie.

Une telle organisation de l'allocation logement réserve une cotisation consentie pour tous les salariés à une partie seulement d'entre eux, mais c'est là la condition nécessaire pour qu'elle soit vraiment efficace. Il faut que l'effort de tous les employeurs unis d'une ville soit tourné vers cette aide importante et collective pour reconstruire des maisons et construire des familles.

Cette limitation soulèvera cependant l'objection la plus grave qui puisse être faite à une telle organisation : elle crée des privilégiés pourvus à bon compte d'une maison qu'ils n'ont contribué à payer que pour une part relativement faible [3].

3. La part indiquée précédemment, à titre d'exemple, des 4/5 (45.000 pour 55.000) peut, bien entendu, être choisie plus faible et le nombre des maisons édifiées par voie de conséquence plus élevé.

Mais n'est-il pas temps enfin de prendre des mesures qui permettent à des familles chargées d'enfants de faire face aux frais de construction d'une maison, et de même que les allocations familiales viennent aider le chef de famille à assurer la subsistance des siens, de même une organisation collective, à l'échelle locale, doit aider les familles à assurer leur foyer.

*L'organisation du financement.*

Mais il nous reste maintenant à définir quel sera le banquier avançant le prêt immobilier, voisin de 1.000.000 pour chacun des bénéficiaires, qui leur permettra effectivement de construire.

Le remboursement étant assuré par l'accord juridiquement constitué des employeurs en prenant à leur charge collective une partie importante, le financement est possible.

Les organismes qui pourraient être chargés de diriger cette construction seraient les offices et sociétés d'Habitation à Bon Marché et surtout les sociétés de Crédit immobilier déjà à pied d'œuvre.

Des suggestions nombreuses ont déjà été faites pour améliorer les conditions de gestion et l'efficacité des sociétés de Crédit immobilier, celles-ci ne pouvant se développer[4] et assurer leur tâche que dans la mesure où elles obtiendront des crédits à long terme et à taux d'intérêt réduit de la part des Caisses d'Épargne ou de la Caisse des Dépôts et Consignations.

La loi Loucheur du 13 juillet 1928 avait déjà prévu une contribution de l'État au paiement des intérêts des emprunts contractés par les collectivités pour la construction d'habitations à bon marché dans une mesure telle que ces collectivités n'avaient pas à supporter une charge d'intérêt supérieure à 2 %.

D'ores et déjà, les sociétés de Crédit immobilier existantes disposent d'un pouvoir d'emprunt; elles pourraient obtenir effectivement des fonds de l'État au taux de 2 % dans le cadre de la loi de finances.

*Le financement par les Caisses d'Épargne.*

Mais la véritable solution de réunion des fonds nécessaires doit être cherchée sur le plan local, à l'intérieur de la ville, ou plutôt du département qui est une unité si forte dans le pays.

4. Un projet d'ordonnance relative aux Sociétés de Crédit Mutuel Immobilières a été préparé par le Centre d'Études de l'Habitation.

Or, aux termes de leur loi organique (article 1er de la loi du 20 juillet 1895), les Caisses d'Épargne ordinaires sont tenues de verser à la Caisse des Dépôts et Consignations toutes les sommes qu'elles reçoivent des déposants. Ces sommes sont placées par la Caisse des Dépôts en valeurs dont la liste est dressée par le ministère des Finances.

La Caisse des Dépôts verse actuellement aux Caisses d'Épargne un intérêt de 2,75 %, celles-ci versent à leurs déposants un intérêt de 2 à 2,25 %; les Caisses d'Épargne n'ont donc actuellement la libre disposition d'aucune part des sommes provenant des dépôts qu'elles reçoivent.

Au contraire, les Caisses d'Épargne d'Alsace-Lorraine bénéficient encore à titre transitoire jusqu'au 1er janvier 1950, et voudraient bénéficer ultérieurement, de la législation plus large du temps de l'annexion. Elles ont en effet le droit de placer 30 % de leurs dépôts en prêts aux collectivités publiques et 10 % en prêts hypothécaires.

Si chacune des Caisses d'Épargne françaises pouvait disposer, comme il paraît souhaitable, de cette part de 40 % de ses dépôts pour assurer le financement local de la reconstruction, si même par une organisation de compensation entre elles et les banques elles pouvaient assurer, tout comme le font les établissements de crédit, le service de dépôts en compte courant de manière à conserver les mêmes déposants qu'elles ont dans l'organisation actuelle, une part du problème difficile qui est posé au pays pourrait être résolue.

Pour la ville où ces lignes sont écrites, la Caisse d'Épargne d'arrondissement[5] dispose de dépôts d'un montant un peu supérieur à un milliard, dont 40 % pourraient éventuellement assurer la reconstruction du premier programme envisagé.

En un temps où la stabilité de la monnaie ne paraîtrait plus compromise, il deviendrait possible d'associer dans notre pays, sur le plan local, les déposants modestes des Caisses d'Épargne et surtout les paysans souvent plus aisés assurant le financement et ayant presque sous le regard l'utilisation et la garantie de l'argent prêté, à l'ensemble des employeurs assurant par leur cotisation collective, bénévole ou légale de 1, 2, 3 % peut-être, la sécurité du remboursement de prêts immobiliers consentis à des familles d'ouvriers ou d'employés devenant propriétaires de leurs maisons construites.

5. Il existe par ailleurs, outre la Caisse d'Épargne postale, quatre autres Caisses d'Épargne, à vrai dire moins importantes dans le département.

Et sans doute serait-il possible que des régions ayant peu souffert des destructions de la guerre prennent en parrainage des régions profondément détruites.

Certes, dans le cadre du présent article, bien des points qui nous ont paru de moindre importance ont été passés sous silence; l'ensemble du problème n'est point de taille à être tout entier exposé en quelques pages.

Mais pour difficile qu'il soit, il importe que, au plus tôt, un effort soit entrepris à la taille qui sera nécessaire; l'organisation qui vient d'être indiquée pourrait, à côté d'autres efforts individuels ou collectifs, apporter une aide efficace au problème matériel et moral de la reconstruction.

De 1920 à 1936, les *Building Societies* ont créé en Angleterre 2.250.000 maisons. Ces 2.250.000 familles, 8 à 9 millions de personnes sans doute, ont été durant ces années assurées de leur maison, de leur foyer, et par là, nous en sommes sûrs, davantage liées à leur pays et peut-être réconciliées avec lui.

On a pu prononcer cette phrase presque solennelle : « Les *Building Societies* ont accompli la révolution silencieuse anglaise. »

Il est possible, nous en sommes sûrs, de créer aussi à travers notre pays une grande rumeur fraternelle si nous pouvons donner enfin la promesse aux familles sinistrées entassées à six et huit enfants dans deux pièces sans fenêtres, aux familles abritées dans ces baraquements chauds en été, froids en hiver, où chacune n'est séparée de sa voisine, parfois sans moralité, que par cette mince cloison de planches à travers laquelle est livrée toute l'éducation des enfants et l'intimité du foyer, si nous pouvons donner la promesse aussi à ceux qui vivent de leur travail et de leur peine qu'ils vivront désormais dans un monde qui s'est organisé pour la justice.

4 janvier 1947.

René Parès.

## Bibliographie succincte de quelques récentes publications relatives aux problèmes du logement

### Ensemble du problème

Daniel Parker : *La Famille en face du problème du logement.* Confédération générale des Familles, 28, place Saint-Georges, Paris-9e.

Paul Voisin : *Une politique de l'Habitat.* Édité par Économie et Humanisme, 262, rue Saint-Honoré, Paris.

*Les Cahiers du Musée Social*, 5, rue Las-Cases, Paris. Deux fascicules consacrés en 1944 et 1945 aux *Problèmes du Logement familial.*

*L'Étude économique sur le logement* et surtout les *Documents sur le problème du logement à Paris*, publiés par l'I.N.S.E. (11, boulevard Haussmann).

Le chapitre *Logement*, dans les *Dernières chances de l'économie française* d'Alfred Sauvy, et, du même, un article dans le numéro 3 de 1946 de la revue *Population* (Presses Universitaires).

Un article de Jean Marchal dans le numéro de septembre 1946 de la revue *Productions françaises : La crise du logement.*

Pour l'étranger, la plaquette sur la *Politique du logement*, publiée par le *Bureau International du Travail* (Montréal, 1945).

Fascicules publiés par le Centre d'Études de l'Habitation, 8, rue Lamennais, Paris-8e, et rassemblés sous le titre : *Problèmes du Logement.*
Ensemble très intéressant.

### Problèmes de financement

Très intéressante étude.

M. H. Beau : *Le Financement de la Construction*, publié par le Comité d'Organisation du Bâtiment et des Travaux Publics, 28, boulevard Raspail, Paris-7e, dans le groupe de fascicules sur le *Problème du Logement.*

J.-F. Collin : *L'Épargne immobilière et sa fonction sociale.* Librairie générale de Droit et de Jurisprudence.

P. Rulf, Henri Viollet, Daniel Parker : *Le Problème du Taudis et les Allocations logement*, 28, place Saint-Georges, Paris-9e.

*Étude économique sur le problème du logement. Institut de conjoncture.* Service National des Statistiques, 172, rue de l'Université, Paris-7e.

### Problèmes d'urbanisme et de technique

Numéro spécial édité fin 1946 par le *Moniteur des Travaux Publics et du Bâtiment*, 23, rue de Châteaudun, Paris-9e, sur l'Industrialisation du Bâtiment et la Reconstruction.

Gaston Bardet : *Problèmes d'urbanisme*, Dunod, 92, rue Bonaparte, Paris-6e.

*Lettre de Belgique*

# UNE ANNEE DECEVANTE

Au cours de l'année 1945, le redressement matériel de la Belgique avait fait l'admiration et l'envie des étrangers de passage dans nos villes. Alors que, partout ailleurs, la population subissait un régime d'extrême pénurie, même dans les denrées de première nécessité, en Belgique les étalages débordants d'aliments, de légumes et de fruits aussi abondants que variés, et les vitrines brillamment éclairées révélaient des richesses insoupçonnées et inexplicables. Et comme il fallait absolument trouver une raison à cette situation privilégiée, des journalistes étrangers, à la recherche d'informations sensationnelles, prétendirent l'attribuer à je ne sais quel pacte secret par lequel la Belgique aurait affermé le port d'Anvers aux Anglo-Saxons.

L'explication était beaucoup plus simple. Les industries belges ont relativement peu souffert de la guerre. Les bombardements n'ont pas épargné les grands centres, les nœuds ferroviaires, les ponts, ni les usines utilisées par l'ennemi, mais, dans l'ensemble, l'outillage industriel est resté à peu près intact et a pu être remis en mouvement dès la libération. Le haut-commandement allié a demandé et obtenu une participation importante de nos industriels et de nos ouvriers aux suprêmes efforts qui devaient amener les alliés sur le Rhin, puis au cœur de l'Allemagne. Au début de 1945, près de 75 % des travailleurs belges étaient engagés au service des armées alliées. Toute l'industrie, et particulièrement les ports d'Anvers et d'Ostende, travaillaient pour la guerre. Grâce à cette contribution, la Belgique a été le seul pays européen dont le compte Prêt-Bail se soit soldé par un boni.

Il faut ajouter que les autorités belges qui eurent, sous l'occupation, la redoutable responsabilité de veiller à l'alimentation de leurs compatriotes parvinrent à assurer un ravitaillement certes très insuffisant, mais assez régulier, tandis que les Belges, passés

maîtres dans « l'art » de la fraude et le marché noir, surent soustraire d'importants stocks aux recherches et aux réquisitions allemandes.

Enfin, le Congo belge, demeuré libre, mit toutes ses ressources industrielles, et notamment le cuivre, le wolfram, l'huile de palme, le caoutchouc, le coton et le précieux uranium, à la disposition des Nations Unies. Dès qu'ils le purent, les coloniaux envoyèrent des colis à leurs familles demeurées au pays.

Dans ces conditions, nous étions bien placés pour prendre un bon départ. Seule la pénurie de charbon et de certaines autres matières premières (l'acier, les textiles, le cuir, le papier) devait empêcher ou freiner momentanément la reprise industrielle.

Mais, à la fin de 1945, la situation s'était sérieusement améliorée, et, au milieu de 1946, en dépit de la liquidation des services alliés, le chômage était tombé à 3 %, c'est-à-dire à un état voisin du plein emploi.

Pourquoi faut-il qu'à un an de distance nous ayons l'impression d'être demeurés « sur place », ce qui, dans un monde perpétuellement mouvant, dominé par quelques grands États en plein développement économique, constitue, en fait, un recul ?

Pour répondre aux besoins de l'industrie, la production journalière de charbon devrait dépasser 100.000 tonnes; elle est de l'ordre de 80.000 tonnes, elle augmente progressivement grâce à la main-d'œuvre étrangère. On se préoccupe de substituer aux prisonniers allemands qui nous quitteront bientôt des travailleurs plus stables et plus productifs; la désertion de la mine par les jeunes travailleurs est un phénomène qui se constate en Belgique, comme en France ou en Grande-Bretagne.

Si le chômage a pratiquement disparu, la production industrielle n'est encore qu'à 80 % de ce qu'elle était avant la guerre, en raison de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée et de l'usure de l'outillage.

M. Van Acker avait engagé trois batailles : celles du charbon, des prix et des exportations. La bataille du charbon n'est pas encore gagnée. La bataille des prix, engagée avec énergie et rudesse par M. Van Acker, a été partiellement compromise par ses successeurs obligés de jeter du lest. Quant aux exportations, elles sont rendues difficiles précisément par les prix élevés de nos produits sur les marchés étrangers.

Il n'y a pas, pour tout dire, pire politique que celle du dirigisme sans direction ou à directions multiples et divergentes. On peut être partisan d'un régime d'économie dirigée reconnaissant à l'État le droit d'élaborer une « planification de l'économie nationale » et d'en contrôler rigoureusement l'application. On

peut, au contraire, et nonobstant tous les démentis que l'expérience a infligés, prôner un retour à la pleine liberté économique, supprimer les réglementations, renoncer aux contrôles, abandonner les licences d'importation et d'exportation, laisser jouer librement la loi de l'offre et de la demande et de la libre concurrence. Ce sont les deux termes d'une alternative entre lesquels on est libre de choisir. Mais pratiquer autant de politiques d'économie dirigée qu'il y a de ministres intéressés à l'économie ou de fonctionnaires chargés d'appliquer les mesures de réglementation et de contrôle, prétendre faire en même temps de l'économie dirigée et de l'économie libre, c'est instaurer le chaos dans la machine de l'État et dans l'économie. Telle est bien la situation que nous connaissons depuis quelques mois. Le ministre des Affaires économiques, qui est un industriel libéral, ne veut pas entendre parler d'une « politique d'austérité » et déclare s'orienter vers un régime de liberté économique, dans le même temps où le premier ministre socialiste annonce un renforcement du contrôle et une surveillance plus stricte du mouvement des prix et des salaires.

Ces contradictions et cette incohérence s'expliquent par la composition de l'équipe gouvernementale.

Le gouvernement constitué par M. Camille Huysmans, en juillet 1946, se composait de représentants des trois partis de gauche : socialistes, libéraux et communistes, dont le seul lien, de l'aveu d'un journaliste socialiste, est l'anticléricalisme. Les libéraux, élus par des électeurs bourgeois et conservateurs, sont contraints de faire une politique qu'ils détestent et condamnent presque publiquement chaque matin. Les socialistes et les communistes se livrent au jeu facile, mais déplaisant et néfaste, de la surenchère, en ne ratant aucune occasion de se jouer un mauvais tour. Ce gouvernement dispose d'une majorité précaire : il suffit d'un absent, d'un malade ou d'un distrait pour qu'il soit mis en minorité au Sénat. Semblable à la mouette, l'image est de M. C. Huysmans, il ne se tient que sur une patte. Position inconfortable et pour lui et pour le pays. Depuis un an, on vit à la petite semaine, sans oser entreprendre une politique à longue échéance. Les libéraux ont réussi ce tour de force d'empêcher, jusqu'ici, toute réforme de structure, et pourtant ils ne constituent que le groupe le moins nombreux au Parlement!

*Socialistes et sociaux-chrétiens.*

La seule issue, c'est le rapprochement du parti socialiste et du parti social-chrétien, et la formation d'un gouvernement dont ces

deux partis détiendraient les leviers de commande, avec ou sans les libéraux et les communistes.

Aux élections législatives du 17 février 1946, le P.S.C. obtenait plus d'un million de voix (42,6 % du total des suffrages), tandis que les socialistes réunissaient 746.738 voix (soit 31,5 %). Les élections communales du 24 novembre 1946, auxquelles les femmes votaient, n'ont pas modifié sensiblement ce rapport des forces. Le raz de marée, espéré à droite, craint à gauche, ne s'est pas produit. Dans l'ensemble, le parti social-chrétien demeure le premier parti, le plus puissant en Flandre, en progrès en Wallonie, suivi de près par les socialistes. A côté de ces deux « grands », il y a les puissances mineures, le parti libéral qui s'amenuise de plus en plus et le parti communiste dont les progrès paraissent arrêtés, mais qui talonne le parti socialiste.

Qu'est-ce donc qui rend impossible cette *majorité travailliste* que les plus clairvoyants souhaitent et attendent ? La question royale, oui, qui demeure insoluble. Mais elle n'est pas, aussi étrange que cela puisse paraître, un obstacle infranchissable, ou plutôt elle n'est un obstacle infranchissable que parce que, à droite comme à gauche, des hommes ont intérêt à la laisser pendante ou à l'exagérer. Les conservateurs craignent un gouvernement travailliste autant que les communistes. Les conservateurs, entendez par là tous ceux qui s'accommodent du régime capitaliste et qu'épouvantent les réformes de structure, cherchent à empêcher ou à différer le plus longtemps possible l'avènement d'un gouvernement d'entente socialiste et social-chrétien sur le mode hollandais, tandis que les communistes s'acharnent contre un rapprochement qui, en rendant possibles les transformations sociales et économiques nécessaires, enlèverait aux communistes, ces perpétuels mécontents, une grande partie de leur raison d'être. Et de là, à droite, ces campagnes insidieuses contre ceux qui se préparent à sacrifier le roi pour s'emparer de quelques maroquins ministériels, et, à l'extrême-gauche, ces efforts pour constituer, à l'échelon communal, des majorités de gauche appelées à renforcer les liens si ténus et si artificiels qui rapprochent les bourgeois libéralisants et réactionnaires des socialistes progressistes.

Malheureusement, ni le parti socialiste, ni le parti social-chrétien n'ont réussi jusqu'à présent à se libérer de ces extrémistes. Le parti socialiste belge, qui a eu comme chef un Émile Vandervelde dont on connaissait la grande culture et le flair politique, est dirigé par quelques hommes étroitement sectaires et bornés. Pas plus que la S.F.I.O., il ne s'est renouvelé; il a, au lendemain de la libération, ressorti une déclaration de principes vieille de

cinquante ans. On le croirait presque exclusivement préoccupé de caser le plus grand nombre possible de copains dans les administrations publiques. On peut lui appliquer le jugement sévère que M. Claude Bourdet formulait au sujet du socialisme français dans *Octobre* :

Je puis bien considérer le parti socialiste actuel comme un organisme sclérosé, où les prolétaires ont été largement remplacés par les fonctionnaires, l'élan révolutionnaire par le sectarisme petit bourgeois, les actes rigoureux par les complaisances douteuses et les débauches verbales...

*Faiblesse du parti social-chrétien.*

Le parti social-chrétien a révélé, durant cette année, sa faiblesse interne : trop nouveau, il a sacrifié son rayonnement et ses possibilités d'action à ses soucis unitaires. Tout en s'affirmant non confessionnel, il n'a pas poussé jusqu'au bout sa « déconfessionnalisation », et il s'est placé, peut-être parce qu'il y était acculé par l'extrême-gauche (dont nous ne nions pas, loin de là, la grande responsabilité), sur le terrain de la défense confessionnelle.

Parti social, il n'a pas osé entamer le capitalisme et il n'a pas échappé, dans ses campagnes électorales, à la tentation de l'anticommunisme.

L'essor des partis sociaux d'inspiration chrétienne en Europe occidentale est assurément réconfortant. Mais n'y a-t-il pas une disgrâce commune à ces mouvements hollandais, français, belge, italien, autrichien et même allemand : un manque de force et d'efficacité à pousser la solution des problèmes de justice sociale, un manque d'imagination devant les problèmes nouveaux ? Les chrétiens ne peuvent demeurer insensibles au reproche qui leur est fait de ne pas vouloir toucher aux bastions du grand capital.

Le congrès du parti social-chrétien, fin décembre 1945, avait adopté un programme qui répond, dans ses grands traits, à l'attente des masses. Ce programme de Noël, le P.S.C. est dans l'impossibilité de le réaliser, parce qu'il est, depuis un an, « cloué » dans l'opposition. Certes, l'opposition est pour un grand parti, héritier d'un parti qui a, pendant cinquante ans, dirigé le pays ou participé au gouvernement, une position ingrate qu'il supporte malaisément. Mais il pouvait en tirer profit pour susciter un large mouvement d'opinion en faveur d'un programme positif et constructif, d'autant plus « attractif » que le gouvernement, tiraillé entre des tendances inconciliables et dépourvu d'une majorité sûre, devait renoncer à toute velléité de dominer les

événements. Malheureusement, il y a pour toute opposition une tentation dangereuse, celle de cristalliser les mécontentements et de se laisser entraîner par son aile la plus hostile au gouvernement, c'est-à-dire son aile droite.

Ce péril a fort bien été dénoncé par un hebdomadaire, *La Relève*, qui est l'organe d'une équipe jeune et clairvoyante :

> L'espoir suprême et la suprême pensée des conservateurs tardigrades est d'empêcher toute réforme de structure en paralysant l'action du gouvernement. De ce point de vue, ils n'ont rien à souhaiter que la persistance de l'état de choses actuel : le P.S.C. « cloué » dans l'opposition, subit trop facilement l'influence de son aile droite et est dans l'impossibilité de prouver son attachement au programme de Noël, tandis que les libéraux, qui, eux, sont au pouvoir, y ont pour mission essentielle de neutraliser les velléités de leurs associés...
>
> Seule une coalition socialiste-P.S.C. pourrait avoir une politique cohérente menée sur les bases d'un programme minimum commun. Le pays aurait tout à y gagner, car les deux partis associés dans l'action prouveraient que la démocratie parlementaire — à la condition de devenir sociale — est à même de concilier les libertés individuelles avec le progrès social et, en mettant hors d'état de nuire les puissances d'argent, de rendre enfin la Nation maîtresse de son destin.
>
> La situation actuelle n'est favorable qu'aux conservateurs et aux communistes; à ceux-ci parce qu'elle déconsidère le régime, à ceux-là parce qu'elle le frappe d'impuissance.

La citation est longue, et je m'en excuse, mais ces observations aideront à voir plus clair dans la politique belge.

Il est tragique de devoir constater, dans une série de questions que nous considérons comme autant d'indices ou de « tests », combien les milieux dits de droite réagissent autrement que les masses. L'anticommunisme n'a pas cessé de faire recette à droite et il y a toujours de nombreux gogos prêts à partir en guerre contre le péril rouge. En période électorale, tous les slogans sont permis. Mais n'est-il pas affligeant, pour ne pas dire scandaleux, de lire sur les placards et dans les feuilles électorales, ce slogan : « Contre le communisme, une seule barrière : le P.S.C. » ? Est-ce là la raison d'être d'un parti qui se targue de la double qualification de « social » et « chrétien » ?

Autre test : le colonialisme. Le problème est moins pressant et moins douloureux pour nous Belges que pour nos amis français ou hollandais. Les indigènes du Congo belge ne sont pas encore assez formés et civilisés pour exiger une participation à la direction de la colonie. Mais déjà se pose au Congo le problème des noirs « évolués », arrachés à leur milieu, à leurs règles coutumières, qui ne veulent plus être assimilés aux « sauvages » et qui

réclament une situation particulière. Des mouvements séditieux, auxquels les communistes ne sont pas demeurés étrangers, mais dont l'origine n'est pas communiste, ont éclaté dans ce prolétariat indigène que le capitalisme a suscité au Congo. Des problèmes sociaux identiques à ceux que nous avons été impuissants à résoudre en Europe sont posés en Afrique. Notre Congo restera-t-il la proie des grands trusts financiers ? Que font, que proposent les chrétiens en face de ces problèmes nouveaux ? Sont-ils avec ceux qui veulent sauver, à tout prix, même par la force, les « droits » des Blancs dans les colonies, ces droits que nous devrons, malgré tout, abandonner, ou sont-ils prêts à réaliser, à préparer une collaboration loyale, en attendant de laisser aux indigènes le soin de se diriger eux-mêmes ?

Un dernier indice : Franco. Les délégués belges ont pris, à la Conférence de l'O.N.U., une attitude très rigoureuse contre Franco, et c'est à la suite de leur intervention que la Conférence a invité les États à retirer leurs représentants auprès du général Franco. Cette attitude trop nette n'a pas eu l'heur de plaire à la presse de droite. Sans doute, on condamne, du bout des lèvres, le régime de Franco. Mais il y a tant de raisons, commerciales ou autres, pour laisser à d'autres l'initiative d'une rupture! La Belgique a tant d'intérêts à sauvegarder en Espagne! Pourquoi pratiquer une politique de dupes en nous privant de débouchés ou d'un marché intéressant, alors que certaines grandes puissances conservent d'importants gages en Espagne ? Sous des prétextes sordides, on voudrait ainsi éviter de renverser un régime pour lequel on a eu d'étranges complaisances, lorsque Mussolini et Hitler se livraient au « rodage » de leur machine de guerre aux dépens des Madrilènes, des Basques et des Catalans...

Je ne veux pas comparer le P.S.C. au M.R.P., et je ne prétends pas juger l'attitude de nos amis français aux prises avec des difficultés dont bien des aspects m'échappent. Mais il est certain que, tôt ou tard, en Belgique, comme en France, comme aux Pays-Bas et ailleurs, il sera nécessaire, pour sauvegarder la pureté de notre doctrine, de rompre avec les éléments de droite. Ce n'est plus une simple nécessité nationale. Nous voyons, à présent, l'impérialisme américain et le communisme russe chercher à se partager le monde. Nous ne pouvons nous satisfaire ni de l'une ni de l'autre des solutions qu'ils nous proposent. Arriverons-nous encore à temps, nous Occidentaux, pour proposer une autre solution, plus respectueuse des droits de la personnalité humaine, dans la ligne de nos traditions chrétiennes ?

Nous savons que des inquiétudes identiques travaillent les milieux socialistes. Nous devons faire un bout de chemin, de part

et d'autre, pour nous rencontrer et nous comprendre. Toute initiative dans ce sens ne peut être que salutaire. Notons, en particulier, le dialogue qui s'est ouvert entre *Les Cahiers Socialistes* et *La Revue Nouvelle*.

*Les Cahiers Socialistes* ne sont pas une publication officielle, ni officieuse du parti socialiste; ils sont rédigés par quelques intellectuels, indépendants du parti, qui s'efforcent de « repenser » leur socialisme et de le renouveler. *La Revue Nouvelle* est une publication catholique, dirigée par une équipe d'hommes jeunes, sympathiques, sans doute, au parti social-chrétien, comme les rédacteurs des *Cahiers* restent sympathiques au parti socialiste, même lorsqu'ils en avouent les faiblesses, mais indépendants du parti. Cette liberté d'allure, ce détachement à l'égard des cadres officiels, leur permettent, à l'une et à l'autre publication, d'aborder, en pleine franchise et loyauté, les obstacles qui s'opposent à un rapprochement durable et fécond.

*
* *

En résumé, l'année 1946 a été pour la Belgique une année décevante. Nous avons perdu une partie de l'avance dont nous bénéficiions au point de vue économique. Pour sauvegarder notre position sur les marchés internationaux, nous devons produire davantage, diminuer nos prix de revient qui sont trop élevés, et, à cette fin, réduire les charges fiscales qui sont trop lourdes. On n'a pas réussi à empêcher la hausse continue du prix de la vie, entraînant inévitablement des aménagements des salaires.

Contraint de vivre à la petite semaine, faute d'une majorité stable, le gouvernement n'a pu accomplir aucune réforme profonde. La crise politique, qui s'est ouverte au début de janvier 1946, lorsque M. Van Acker a fait procéder à la dissolution brusquée du Parlement, dans l'espoir d'obtenir une forte majorité de gauche, cette crise politique s'est prolongée tout au long de cette année, créant dans le pays et dans l'administration une atmosphère peu favorable au travail.

A la faveur de la question royale, on voit naître dans certaines régions du pays, particulièrement en Flandre, une mystique inquiétante qui pourrait nous mener à un nouveau rexisme. La concorde nationale exige une solution rapide de cette question et la liquidation des problèmes laissés par la guerre : l'épuration, la collaboration économique, la réparation des dommages de guerre, le statut des prisonniers et détenus politiques.

Dans l'ordre international, la Belgique a suivi, avec quelque

scepticisme, les efforts faits pour établir les bases d'une organisation internationale, et, avec inquiétude, les heurts des grandes puissances. Elle partage le sort des petites nations dont la voix est à peine entendue dans les conseils des quatre ou des cinq Grands. Sans doute, M. Spaak a-t-il remporté des succès personnels très flatteurs pour sa patrie, mais l'opinion publique belge ne se fait guère illusion sur les possibilités d'action de ses représentants. La Charte de l'Atlantique — c'est si loin déjà! — devait délivrer le monde de la servitude de la peur, mais l'Europe entière vit dans la crainte...

Je ne voudrais pas achever ce bilan sur cette note pessimiste. Il y a, dans nos populations si souvent meurtries par la guerre, une volonté de travail qui résiste à toutes les épreuves. Il faut voir nos villes sinistrées qui se reconstruisent par le seul effort des habitants, sans attendre l'intervention de l'État. L'étatisme n'a pas encore « sclérosé » nos compatriotes. D'ailleurs, à travers leur longue histoire, nos ancêtres ont toujours traité l'État en ennemi...

En revanche, dans le domaine des arts et des lettres, quelle admirable activité, que d'heureuses initiatives! La Belgique, ce carrefour de l'Europe, a été le rendez-vous des artistes, des musiciens, des auteurs dramatiques. On a applaudi, sur les scènes bruxelloises ou dans ce Palais des Beaux-Arts qui est un des plus beaux ensembles artistiques, les meilleurs écrivains, les premières troupes, les plus célèbres orchestres d'Occident : la comédie française, le théâtre de Shaw, les sonates de Beethoven, Giraudoux, Sartre, Mauriac, Duhamel, et, pour l'apothéose finale, Claudel au cours d'une soirée magnifique, devant quelques milliers d'auditeurs enthousiastes. L'exposition Vincent Van Gogh a attiré, à Liége, à Bruxelles, puis à Mons, une foule d'admirateurs. Tout cela dans le cadre des accords culturels avec la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, sans oublier les relations artistiques belgo-soviétiques.

Le rapprochement culturel que préconise l'U.N.E.S.C.O., la Belgique le réalise déjà, avec les moyens dont elle dispose, mais dans un esprit de très large ouverture.

Anvers, Liége, Louvain, Charleroi et d'autres villes rivalisent avec la capitale et accueillent aussi généreusement les conférenciers français, anglais ou néerlandais qui viennent nous apporter leurs témoignages. Des auditoires jeunes ont écouté, avec une attention passionnée, Marcel Barbu et le R. P. Chaillet, de *Témoignage Chrétien*, tandis que Joseph Wilbois parlait aux patrons catholiques de la grandeur et des servitudes du patronat. Enfin, on prépare pour l'été prochain une exposition d'art religieux au

Palais des Beaux-Arts et le festival international du cinéma à Bruxelles.

Tout cela témoigne d'une incontestable vitalité. Tout cela compense, largement, le bilan décevant de la politique.

Bruxelles, fin décembre 1946.

MARCEL LALOIRE.

## AUX ETATS-UNIS : REGROUPEMENT DES LIBERAUX

Le mouvement libéral a joué, depuis la fin du siècle dernier, un rôle important dans la vie politique et sociale des États-Unis; mais il est plus facile de constater son action et son influence que d'en donner une définition précise. Une certaine manière de réagir aux événements politiques, des positions de combat, le caractérisent mieux qu'une unité idéologique. Peut-être serait-il aujourd'hui plus difficile encore de définir cette unité de pensée, car le mouvement libéral vient de se scinder en deux; l'étude de ce nouveau regroupement des forces libérales américaines permettra de mieux comprendre le mode de pensée et d'action politique aux États-Unis.

Le 29 décembre, à New-York, Henry Wallace inaugurait la campagne d'une nouvelle organisation qui s'intitule *Progressive Citizens of America* (P.C.A.); le 4 janvier se rassemblaient à Washington cent cinquante libéraux, qui fondaient une organisation rivale, *Americans for Democratic Action* (A.D.A.). L'organisation d'Henry Wallace, qui fut ministre de l'Agriculture, vice-président puis ministre du Commerce, et qui dirige actuellement la revue *New Republic*, organe libéral célèbre, rassemble dix groupements de gauche, dont les plus importants sont le *National Citizens Political Action Committee* et le *Independent Citizens Committee of the Arts, Sciences and Professions*; leurs anciens présidents, Frank Kingdon et Jo Davidson, qui passent pour communisants, furent élus présidents de la nouvelle organisation, le P.C.A. Une fraction du mouvement ouvrier américain était représentée par Philip Murray, président du Congrès des Organisations Industrielles, C.I.O., l'homme qui s'efforce de maintenir l'unité de son mouvement en calmant la virulence de sa fraction anti-communiste, par A. F. Whitney, président de l'un des grands syndicats de cheminots, connu pour sa violence verbale à l'égard du président Truman lors de la grève de l'an dernier, et par Jack Kroll, de la Fédération du Vêtement pour Hommes, successeur

de Sidney Hillman au Comité d'Action Politique du C.I.O., le *Political Action Committee* (ne pas confondre le P.A.C. avec le P.C.A.). La conférence du P.C.A. prit nettement position contre la politique du gouvernement américain, celle de Bernard Baruch, en réclamant « l'interdiction de fabriquer la bombe atomique — et l'élimination des stocks existants de bombes atomiques ». On se souvient que c'est à la suite d'un conflit Byrnes-Wallace sur la politique à l'égard de la Russie en général et du contrôle de la bombe atomique en particulier qu'Henry Wallace dut quitter le gouvernement en septembre dernier. Ce dernier, à la séance inaugurale du P.C.A., prononça le discours principal dans lequel il déclara : « Ceux qui donnent à la haine de la Russie la première place dans leurs sentiments et leurs actions ne croient pas à la paix. Ceux qui veulent nous modeler sur la Russie ne croient pas à la liberté. » Ses allusions à l'allégeance à l'étranger de certains Américains n'empêchèrent pas Herman Shumlin, sympathisant communiste notoire, d'être élu secrétaire de la nouvelle organisation, et aucune mesure ne fut prise pour prévenir ou limiter la participation des communistes au P.C.A. Les orateurs traitèrent en termes vagues des réformes désirables dans la vie américaine au point de vue social, économique et politique, et cherchèrent à démontrer que le seul choix politique possible est celui d'un retour au républicanisme d'avant l'époque de Roosevelt — c'est-à-dire un individualisme indifférent aux conséquences qu'il entraîne pour une grande partie de la masse — ou d'un étatisme fortement centralisateur. Henry Wallace alla jusqu'à déclarer, sans donner de précision sur la tactique à suivre : « Nous devons faire continuellement comprendre au gouvernement que, en tant que progressistes, nous préférerions l'élection en 1948 d'un réactionnaire cent pour cent comme Taft à celle d'un libéral mou. »

L'organisation libérale rivale, *Americans for Democratic Action*, oppose aux déclarations quelque peu confuses du P.C.A. un court programme en six points qui comporte des positions sans équivoque : par exemple la « protection des libertés civiles contre la concentration de la richesse et un gouvernement abusivement centralisé », le soutien à donner « à tous les peuples démocrates et épris de liberté », l'adhésion à l'organisation des Nations Unies et par opposition à Henry Wallace le soutien du plan américain pour le contrôle international de l'énergie atomique. Au point de vue politique intérieure, vis-à-vis des communistes, l'A.D.A. déclare sans ambages : « Nous rejetons toute association avec les communistes ou les sympathisants du régime communiste... aussi complètement que nous rejetons toute association avec les fascistes ou leurs sympathisants. Les uns et les autres sont hostiles aux principes de liberté et de démocratie qui ont fait la grandeur de cette République. » Le A.D.A. réunit des libéraux authentiques et des *New Dealers* illustres comme le théologien protestant Reinhold Niebuhr, Mrs. Roosevelt, Chester Bowles; Wilson Wyatt, qui dirigea l'Office fédéral de la Construction, et Léon Henderson, ancien directeur du Contrôle des Prix, furent élus co-présidents; des représentants des groupes libéraux des principales villes des États-Unis, Baltimore, Détroit, New-York, Boston, Louisville, Cincinnati, Chicago, etc., assistaient au meeting de Washington ainsi qu'un groupe de *New Dealers* désignés en matière de plaisanterie comme « le gouvernement en exil », des représentants des Églises, des dirigeants d'organisations noires et d'organisations d'anciens combattants. Citons parmi les catholiques qui participèrent au meeting de Washington, le P. George Higgins, directeur adjoint de la

section sociale du N.C.W.C. (l'organisation officielle des catholiques américains) et auteur d'une thèse remarquable sur la conception « volontariste » du mouvement ouvrier américain; Martin C. Kyne, secrétaire de la Fédération des Employés de Magasins (C.I.O.), syndicat connu pour sa lutte en pleine guerre contre le patronat réactionnaire, et James Carey, secrétaire-trésorier, second personnage du C.I.O. *The Labor Leader*, journal syndical catholique, commente ainsi la participation des catholiques à la nouvelle organisation : « Nous sommes heureux de voir le P. Higgins et d'autres éléments catholiques progressistes se joindre à ce mouvement. Nous estimons que les catholiques doivent apprendre à travailler plus étroitement avec les libéraux non-catholiques qui sont anti-communistes. Si les éléments vraiment démocratiques ne se réunissent pas, il y a des chances pour qu'un jour ils soient détruits un par un. »

Le mouvement ouvrier américain apporte également son concours par la participation de représentants de ses deux grandes organisations : la Fédération Américaine du Travail (A.F.L.) et le Congrès des Organisations Industrielles (C.I.O.). On remarquait, à Washington, David Dubinsky, président de la célèbre Fédération du Vêtement pour Dames (A.F.L.), rival de Sidney Hillman, animateur du *Parti Libéral* de New-York; Walter Reuther, président de la Fédération de l'Automobile (C.I.O.), théoricien et praticien de la responsabilité économique des syndicats; Allan Haywood, directeur de l'organisation du C.I.O., homme de confiance de Philip Murray; John Green, président de la Fédération de la Construction Navale (C.I.O.), et Emil Rieve, président de la Fédération du Textile (C.I.O.), qui mènent l'un et l'autre dans le C.I.O. la lutte contre les communistes et les communisants; Harvey W. Brown, président de l'Association Internationale des Machinistes (A.F.L.), la plus ancienne organisation de métallurgistes des États-Unis; Boris Shiskin, directeur du bureau d'études de l'A.F.L., et James Killen, vice-président de la Fédération ouvrière de la pâte à papier. La participation de ces dirigeants des deux grandes organisations ouvrières américaines a été considérée comme l'indication d'un rapprochement possible entre la fraction progressive de l'A.F.L. et les éléments du C.I.O. hostiles aux communistes.

Si l'A.D.A. a pris à son point de départ une position très nette vis-à-vis des communistes, elle ne considère pas que ce soit là sa tâche essentielle, mais seulement une précaution et un éclaircissement préalables; son but principal reste de lutter contre les forces de réaction et de promouvoir les idéaux démocratiques. Ses deux présidents ont publié une déclaration dont voici un passage : « Nous ne prétendons pas renverser en un jour le courant politique actuel. Nous savons que la réaction tient le haut du pavé au Congrès. Nous savons que la lutte qui attend les libéraux est longue et ardue, mais elle n'a fait que commencer. Nous n'avons pas d'obédiences secrètes. Nous n'avons pas besoin d'employer des paroles à double sens. Cette organisation est une organisation américaine. Nous croyons que c'est un mouvement auquel s'affilieront des millions d'Américains. »

Le mouvement libéral de l'*Americans for Democratic Action* rassemble, nous venons de le voir, des adhérents qu'unit une foi démocratique commune bien qu'idéologiquement ils appartiennent à des écoles de pensée très différentes. A ses origines, le libéralisme américain fut une réaction contre un industrialisme qui détruisait les mœurs démocratiques de l'Amérique agraire tout en utilisant encore le mécanisme politique de la démocratie. La démocratie agraire, la démocratie de *la frontière* avaient formé des générations d'Américains à

un rude individualisme, à la foi en l'égalité des chances pour tous et en la pérennité de cette forme de démocratie. Lorsque la révolution industrielle et un capitalisme conquérant détruisirent cette vie principalement rurale, la foi romantique en la démocratie spontanée qu'elle avait engendrée lui survécut un certain temps. Puis la masse des Américains, des hommes du commun, s'aperçut que la concentration économique ruinait, en supprimant la libre concurrence, l'égalité des chances pour tous. Des journalistes et des romanciers exprimèrent cette découverte dans des articles à sensation et des livres à scandale sur les origines des grandes fortunes américaines. Un mouvement critique et réaliste, qui continua à s'approfondir et à pénétrer la masse des Américains alors que cessaient de paraître les articles à sensation, fut mené par des dirigeants politiques tels que Bob La Follette, Theodore Roosevelt et Woodrow Wilson, des économistes, des historiens et des éducateurs comme Thorstein Veblen, Charles A. Beard, John Dewey, des juristes comme Brandeis, Frank P. Walsh et Samuel Untermyer. Ces intellectuels démontrèrent l'étroite relation existant entre les affaires et la politique et fondèrent la doctrine du déterminisme économique qui se répandit largement aux États-Unis. Mais, jusqu'en 1917, une foi idéaliste en la justice sociale et la conviction que l'expansion industrielle pouvait et devait tourner au profit de cet idéal se superposèrent à la doctrine du déterminisme économique; une certaine finalité démocratique étant admise sans discussion, le seul problème semblait être de compléter la démocratie politique par une démocratie économique. La Grande Guerre suscita une réaction contre cet idéalisme démocratique et des attaques contre la démocratie furent menées sur plusieurs fronts : psychologique, biologique, philosophique et littéraire sous forme de critique de la culture — ou plutôt d'absence de culture de la classe moyenne américaine. Le libéralisme américain tendit alors à se confondre avec un scientisme : la méthode scientifique, c'est-à-dire rationalisme et soumission aux faits, devint le prototype de toute méthode et de toute vérité. Ainsi l'exprime, dans *La profession de foi d'un libéral*, Morris Cohen, philosophe américain mort tout récemment :

> Comme la science, le libéralisme insiste pour que nous soumettions à un examen critique le contenu de toutes nos croyances, de toutes nos doctrines et de toutes nos hypothèses de départ et pour que nous les soumettions à un processus constant de vérification, afin qu'elles deviennent progressivement mieux fondées, du point de vue de l'expérience comme de celui de la raison.

Ce scientisme s'accompagne chez les libéraux américains d'une foi intransigeante en la dignité de l'homme et les droits inaliénables de l'individu. L'individu se définissant par sa capacité à progresser rationnellement grâce à l'exercice de sa raison et au respect de l'expérience, la liberté intellectuelle devient le rempart de l'individu et le fondement de toutes les libertés. John Dewey, philosophe américain, théoricien de l'éducation nouvelle, foncièrement areligieux, exprime ainsi cette foi en la dignité de l'individu, ressort de la démocratie :

> La démocratie est un mode de vie dirigé par une foi agissante dans les possibilités de la nature humaine... non seulement par la foi dans la nature humaine en général mais par la foi dans la capacité des êtres humains à juger et agir intelligemment si on les place dans les conditions requises... la foi en la démocratie fait un avec la foi en l'expérience et l'éducation... la démocratie est un idéal moral et dans la mesure où elle devient un fait elle devient un fait moral...

Le respect de l'individu et la défense de sa liberté intellectuelle sont les assises du libéralisme américain, d'où, chez les libéraux de l'A. D. A., le refus de toutes les formes de dictature totalitaire. Rappelons que déjà les procès de Moscou avaient provoqué chez un grand nombre de libéraux une réaction violente et un revirement de leur attitude vis-à-vis de la Russie car ils ne pouvaient admettre l'axiome cher aux dictatures « la fin justifie les moyens » ni que l'individu, traité comme un instrument, fût bafoué et sacrifié à l'État.

Parce que le libéral américain, logique avec lui-même, reste fidèle aux principes traditionnels du respect de la vérité, du respect de l'individu et de la pureté des moyens, il est aisé de comprendre que des catholiques militants ou des protestants comme le théologien Niebuhr ou Mrs. Roosevelt ne trouvent aucune difficulté à s'unir pour une action politique à des libéraux du type antireligieux qui combattent « les superstitions de l'obscurantisme » comme les disciples de Dewey. Malgré ces convictions philosophiques opposées, tous sont des libéraux à cause de leur foi agissante en la démocratie définie par le respect de l'individu et la conviction que seule « plus de démocratie peut guérir les maux de la démocratie ». A une session organisée par le *New-York Herald Tribune* sur « le fonctionnement de la démocratie », Mgr Sheil, évêque auxiliaire de Chicago, déclarait récemment :

> ... Le remède pour cette société malade... c'est la démocratie et plus de démocratie. Nous sommes fermement convaincus que la démocratie est la forme de gouvernement qui remplit le mieux les désirs de l'homme en ce monde... elle regarde sa dignité comme sacrée et inviolable et s'efforce de toute manière de protéger cette liberté et cette justice sans lesquelles l'homme ne peut pas vivre humainement. C'est pourquoi nous respectons et aimons la démocratie qui, seule, *en fait*, regarde l'homme comme le facteur central de la société humaine.

Il illustrait cette définition de la démocratie par l'exemple d'un quartier déshérité de Chicago dont les habitants s'étaient abandonnés à leur misère dans l'isolement et le désespoir jusqu'au jour où ils décidèrent de travailler, par l'intermédiaire de différentes organisations, à résoudre ensemble leurs problèmes en formant un conseil de quartier et en s'unissant tous dans ce but, quelles que fussent leurs origines ou leurs croyances. Il ne faut pas oublier, lorsqu'on parle du libéralisme américain, son aspect pratique, actif, politique. Le libéralisme américain est une certaine philosophie, dont John Dewey est un représentant éminent; mais c'est aussi et plus encore une certaine attitude, attitude de défense de la dignité et des libertés de l'homme au fur et à mesure que les événements politiques les mettent en question, attitude identique chez un incroyant comme Dewey, un théologien protestant comme Niebuhr ou un prélat catholique comme Mgr Sheil.

Parce que cette attitude est une attitude positive et active vis-à-vis de la démocratie, l'anti-communisme n'en est qu'un aspect, aspect qu'il faut bien se garder de confondre avec l'anti-communisme courant dans les milieux réactionnaires. La meilleure illustration en est une improvisation très remarquée, de David Lilienthal, ancien directeur de la Commission de la Vallée du Tennessee, nommé par le Président Truman au poste de président de la nouvelle Commission de l'énergie atomique. Cette nomination doit être ratifiée par une commission composée de membres du Sénat et de la Chambre des

Représentants. En réponse à un sénateur qui veut obstinément le faire passer pour un sympathisant communiste, M. Lilienthal déclarait :

Par tradition, la démocratie a toujours été une doctrine d'affirmation plutôt qu'une simple négation. J'ai foi en la proposition fondamentale du respect de l'individu et je pense qu'elle est la base de la Constitution des États-Unis, aussi bien que de la religion. Je crois fermement que tous les gouvernements et toutes les institutions publiques devraient avoir pour tâche de proclamer, de protéger, de défendre le respect et la dignité de l'homme; j'ai la conviction la plus ferme que c'est là la signification profonde de la Constitution et de la Déclaration des Droits, comme de la religion. Par conséquent, toute forme de gouvernement, ou toute institution qui attache plus d'importance à ses buts qu'à l'homme, qui place l'État ou toute autre institution au-dessus de l'homme, pour qui l'homme est un moyen plutôt qu'une fin, qui fait de son pouvoir arbitraire sur les hommes une doctrine essentielle de gouvernement, est contraire à la conception que je viens de vous exposer, et j'y suis donc fermement opposé. Dire que l'on est anti-communiste est très facile. Mais il est également important d'avoir foi en ce que nous présente une autre solution, efficace et satisfaisante. Cette autre solution, c'est la démocratie. Si le monde a placé son espoir en elle, c'est parce qu'elle est constructive, et qu'elle ne se contente pas de s'opposer à quelque chose d'autre, et rien de plus.

Georgette Bérault.

# LIVRES

Albert Delorme : *Capitalisme et catholicisme*[1].

Pour Marx, le capitalisme est un régime économique et social, caractérisé par la séparation des producteurs et des instruments de production et la course au profit approprié privativement par les détenteurs des moyens de production qui ne sont pas les producteurs eux-mêmes. La doctrine marxiste du capital est inséparable de celle de l'antagonisme des classes et de l'origine du projet dans la plus-value industrielle. Le capitalisme ainsi compris se détruit lui-même, non seulement en raison des antagonismes sociaux qu'il engendre, mais surtout à cause de l'antagonisme entre les possibilités de l'appareil de production et les limites de la consommation solvable.

Pour le R. P. Delorme, le capitalisme, avant d'être une institution, est une erreur de l'esprit humain, une erreur intellectuelle engendrée sans doute par l'appétit de cupidité. Le capitalisme repose sur la croyance à la fécondité intrinsèque, au rapport automatique de l'argent. Il est à peine nécessaire de montrer l'absurdité logique d'une pareille croyance, qui assimile les vertus du numéraire à celles d'un être vivant. Mais il se pourrait que les monstruosités du système économique auto-destructeur aient leur source dans cette absurdité logique. Le besoin de faire produire l'argent, conformément à l'illusion capitaliste, est l'aiguillon de l'exploitation de l'homme par l'homme. Périodiquement, cependant, le système doit faire faillite, parce qu'il fait croître l'endettement au-delà de toute limite. Le régime capitaliste apparaît historiquement à partir du moment où le prêt à intérêt est libéré des entraves qui lui avaient été imposées pour des motifs de foi autant que de raison. Conformément à l'interdiction faite par la loi mosaïque aux Juifs de se prêter à intérêt entre eux, interdiction généralisée par le christianisme à l'ensemble de l'humanité, l'Église catholique a fait obstacle au développement du capitalisme. C'est l'esprit de la Réforme (de la Réforme calviniste et non pas luthérienne, puisque Luther restait sur ce point fidèle à l'orthodoxie traditionnelle) qui a fait admettre la légitimité inconditionnelle du prêt à intérêt. Le plaidoyer de Calvin en faveur du prêt à intérêt prépare celui de Turgot et des physiocrates de l'Encyclopédie, ancêtres du libéralisme économique. Le R. P. Delorme retrouve par ce biais la thèse bien connue de Weber sur les affinités du protestantisme et du capitalisme. Mais il y aurait aussi une opposition naturelle entre le catholicisme et le capitalisme. Pour se désolidariser d'un régime économique que des excès condamnent à l'auto-destruction, l'Église catholique n'a pas besoin de faire appel à une autre doctrine qu'à la sienne propre : la doctrine de la Bible, des Pères et de saint Thomas. Avant d'être condamné par la marche de l'histoire, comme le sou-

1. Tunis, Éd. S.A P.I.; Paris, 29, boulevard Latour-Maubourg.

tient Marx, le capitalisme était condamné par la foi aussi bien que par la raison humaine. Moïse et Aristote ont été parmi les tout premiers adversaires du capitalisme.

Cette construction aux lignes simples et très nettes demanderait à être confrontée de très près avec celle du « capital » qui demeure la partie la plus valable de l'œuvre de Marx, puisqu'elle est indépendante au fonds des postulats philosophiques de la doctrine. Le R. P. Delorme estime que Marx n'avait pas examiné d'assez près les problèmes du crédit qui avaient retenu l'attention d'un esprit comme Proudhon. Proudhon, parmi les réformateurs sociaux du XIX^e^ siècle, est le seul qui se soit prononcé contre le prêt à intérêt, mais son esprit brouillon ne lui avait pas permis de développer son argumentation avec toute la rigueur logique nécessaire, de telle sorte que dans sa polémique contre Bastiat, il ne paraît pas toujours avoir le dessus. Le R. P. Delorme estime qu'avant de considérer le cycle A-M. A' dont il trouve l'explication dans la plus-value, Marx aurait dû examiner la forme réduite mais primordiale A-A' qui est l'essence du capitalisme.

La critique du capitalisme effectuée à partir de la condamnation philosophique et théologique du prêt à intérêt paraîtra sans doute réactionnaire à la plupart des marxistes qui n'hésiteront pas à prendre contre le R. P. Delorme la défense du capitalisme lui-même. On pourrait faire valoir que le banquier moderne ne se confond nullement avec l'usurier antique ou médiéval. L'usurier avait intérêt à la ruine de son client pour saisir le gage, tandis que le banquier est au contraire soucieux de la bonne marche des affaires, qui lui permettra de prélever sa part sur les profits. Il reste que les exigences des créanciers subsistent même lorsque le client est ruiné, qu'ils n'acceptent pas de participer aux pertes aussi bien qu'aux profits. L'exigence des intérêts n'est pas de même nature que le contrat d'association reconnu comme légitime par saint Thomas. Les dépenses improductives des États consenties pour la guerre ou pour d'autres fins continuent à donner matière à intérêt et la faillite reste l'unique recours du débiteur insolvable.

Pour les marxistes, c'est la fécondité du capital industriel qui explique et même qui justifie le prêt à intérêt. L'intérêt n'est qu'un prélèvement opéré sur la plus-value. Marx reconnaît cependant que le capital usuraire et commercial a précédé historiquement le capital industriel et il admet que l'usure a joué un rôle essentiel dans l'accumulation primitive. La véritable question serait celle de savoir si l'endettement est la source des crises périodiques qui constituent le phénomène le plus caractéristique du capitalisme moderne, mais aussi celui qui jusqu'ici n'a donné lieu à aucune explication définitive marxiste ou libérale. Si l'on tire les conséquences logiques de la théorie du R. P. Delorme, il ne faut pas dire que les crises s'expliquent par la disproportion entre la capacité de la production et les ressources de la consommation, comme le font ordinairement les marxistes, lorsqu'ils présentent leur doctrine comme article de propagande (les controverses des marxistes entre eux, lorsqu'ils abordent le problème sous l'angle scientifique, montrent que la question est beaucoup plus compliquée). Dans la doctrine du R. P. Delorme, les

crises devraient s'expliquer par une croissance de l'endettement plus rapide que celle de la production et qui finirait par tuer les possibilités de la consommation solvable. Dans le tome II du *Capital*, Marx avait déjà déclaré, pour répondre à l'argument classique contre la possibilité logique de la surproduction, que c'est dans la forme du crédit où les marchandises ne s'échangent pas directement contre les marchandises que se trouvent données les conditions générales des crises, mais il a laissé à ses successeurs le soin d'aller plus avant dans la théorie. Le R. P. Delorme pourrait considérer qu'il y a là un argument strictement marxiste en faveur de sa thèse.

Pour mettre fin au capitalisme, le R. P. Delorme, sans recourir à la chimère proudhonienne du crédit gratuit institué dans l'immédiat, envisage une extinction progressive des dettes privées et publiques, selon un mécanisme inverse de celui de la production des intérêts. Il n'est pas douteux qu'une telle mesure, qui ferait disparaître les revenus fixes du capital en conservant les revenus variables, donnerait plus de jeu à la machine économique et une plus grande facilité d'adaptation. On peut se demander, cependant, si tous les problèmes posés par cette structure complexe qu'on appelle le capitalisme se trouveraient résolus par là. Même en admettant la généralisation de la participation ouvrière aux bénéfices, la condition prolétarienne subsisterait en tant que telle et avec elle une partie des questions posées par la critique socialiste de l'économie et de la société.

Quoi qu'il en soit, *Capitalisme et Catholicisme* est une importante contribution à une discussion féconde entre marxistes et chrétiens. Cette discussion trop souvent engagée sur le terrain métaphysique gagnera toujours à être replacée sur le terrain concret de l'économie sociale.

A. Patri.

Jacques Madaule : *Les chrétiens dans la cité*. Éditions du Sagittaire.

« Je suis de ceux qui pensent que nous ne devons pas nous retirer de la politique, ce qui serait une manière d'être absent au monde. » Sous la plume de Jacques Madaule, cette déclaration de principe éclaire merveilleusement tout le propos de l'ouvrage. Le chrétien est aussi citoyen d'un État; pas plus qu'un autre, mais non pas moins, il a une intelligence personnelle des affaires publiques. Il lui est permis — et même demandé — de juger, d'éclairer, d'agir sur le plan politique.

S'il est un problème grave qui, à l'heure actuelle, se pose aux catholiques c'est bien celui des rapports entre communistes et chrétiens. Après Stanislas Fumet (qui l'a fait en termes lucides et presque définitifs), Jacques Madaule apporte au débat la lumière d'une conscience ardente. C'est un fait, écrit-il, que les marxistes jouissent de la confiance d'une grande partie de la classe ouvrière. La main tendue ne serait-elle pas une magnifique occasion pour les catholiques de reprendre un contact que nous avons perdu, et de dissoudre un certain nombre de préjugés ? A supposer que les communistes ne soient pas sincères, que risque-t-on ? Les chrétiens seraient-ils si peu sûrs de leur foi qu'ils n'osent l'exposer au contact des incroyants — même du type marxiste ?

La réponse se devine. Reste à trouver le vrai champ d'action d'un chrétien. Il peut être double. « D'une part, le catholique doit se tourner vers ses frères dans la foi, non pas tellement pour les gagner aux convictions qu'il a lui-même choisies, que pour leur faire comprendre le sens de son option, et n'être point par eux mal jugé. D'autre part, il doit se tourner vers les autres, ceux du dehors, ceux qui ne se réclament pas de l'Évangile. C'est ici, surtout,

qu'il agit en qualité de témoin. Et peu importe si on ne le comprend pas toujours — pourvu qu'il comprenne les autres... »

Ce langage est clair. Puissent ceux qui militent, chrétiens, dans les rangs d'un parti quelconque, méditer cet ouvrage.

MAURICE CHAVARDÈS.

PETER DE POLNAY : *La mort et demain*. Éd. de Minuit, 1946.

Un Hongrois conte son odyssée de Montmartre à l'Angleterre, en passant par les prisons de Vichy et les camps espagnols. Récit riche en détails, lecture facile, quoiqu'il ne soit pas agréable de se souvenir de l'attitude de trop de Français au cours des années 1940 et 1941.

Comte DE GÜELL : *Journal d'un expatrié catalan* (1936-1945). Éd. du Rocher, Monaco, 1946. 100 fr.

Le comte de Güell, à la fois grand seigneur et démocrate convaincu, vit en exil depuis dix ans. Son journal reflète la tragédie qu'ont vécue l'Espagne, puis la France, depuis 1936. Il reflète aussi l'incompréhension, l'incompétence politique et trop souvent le manque de cœur que l'auteur a observés chez les partisans de l'« Ordre », tant espagnols que français. Ses réflexions, qui parfois ne manquent pas d'humour, apportent peu de révélations sur le régime franquiste ou sur le gouvernement de Vichy; mais elles témoignent de la noblesse et de la liberté d'un « Grand d'Espagne », qui a su choisir les *vraies richesses*. C'est ce qui est précieux dans ce petit livre.

**Lu avec intérêt :**

JEAN VISSOUZE : *Ecir*. Grasset, éd., 1946. 150 fr.

Un roman balzacien au cœur de la vieille Auvergne. Le manque de vigueur dessert quelque peu de très réelles qualités.

P. C.

**Histoire.**

ADRIEN DANSETTE : *Histoire de la libération de Paris*. Fayard, éd.

Récit clair, précis, bien ordonné et très bien documenté.

FIRMIN ROZ et GABRIEL JARAY : *Tableau des États-Unis de la crise de 1933 à la victoire de 1945*. Spid, éd.

Œuvre de spécialistes. Très détaillée.

GABRIEL JARAY : *Tableau du Japon et de la guerre du Pacifique de 1931 à 1945*. Spid, éd.

Ce qu'il faut savoir et peut-être oublier.

R. WEILL : *La Phénicie et l'Asie occidentale*. Collection « Armand Colin », n° 221.

G. CONTENAU : *Les civilisations anciennes du Proche-Orient*. Collection « Que sais-je ? », n° 185.

Remercions les assyriologues français qui, ces dernières années, n'ont pas craint de s'adresser aux étudiants et à ceux qui toute leur vie savent garder « la curiosité de savoir et le pouvoir de s'émerveiller ».

P. C.

# *EN LISANT LES REVUES*

## A TRAVERS PEUPLES ET NATIONS

Peut-être notre première tâche est-elle d'être attentifs à ces incessants changements qui ne cessent dans les peuples et nations. A parcourir les revues françaises de ces derniers mois, on s'apercevra que ce souci est loin de leur être étranger.

*Allemagne.*

C'est sur l'Allemagne peut-être qu'il nous est le plus difficile d'être informés. Qu'en est-il à travers les différentes zones d'occupation de ce foisonnement dont les finalités se laissent difficilement deviner ? *Esprit*, de décembre, essaie de nous en donner quelque aperçu. La première difficulté est sans aucun doute d'être juste vis-à-vis de ce peuple qui nous a tant fait souffrir et pas nous seulement : *Le Journal d'un retour — Bavière 1946*, écrit par un émigré antinazi Jean Hubert, retourné récemment dans sa patrie, nous alerte à ce sujet. Jean Hubert nous rapporte la conversation d'un écrivain allemand qui, après avoir évoqué le professeur Kurt Huber, suivi de près sur l'échafaud par ses étudiants Hens et Sofie Scholl, et Theodor Haecker, mort peu de temps avant l'arrivée des alliés, conclut :

> Je ne suis pas un de ceux, me dit-il, qui veulent laver le peuple allemand de sa responsabilité historique. Mais je tiens tout de même à affirmer que tout ce qui s'est passé ces dernières douze années en Allemagne ne peut être réfuté par un jugement sommaire si nous ne voulons appliquer la méthode des chemises brunes, ou de ces précurseurs que Jacob Burckhardt appelait jadis « les terribles simplificateurs ».

Pour nous ancrer dans ce refus de tout confondre, nous lirons, toujours dans *Esprit*, l'admirable méditation sur le suicide, de P. L. Landsberg, qui fut notre ami et écrivit souvent dans *La Vie Intellectuelle* et dans *La Vie Spirituelle*. Landsberg est mort en déportation à Orianenburg, et, bien qu'il fût, au jour de sa déportation, toujours en possession du poison dont il ne voulait pas se séparer, il n'en fit pas usage, et accepta les souffrances atroces de chaque jour. Il nous en livre en ces pages posthumes la raison :

> Figurez-vous un homme qui subit très fortement la tentation du suicide. Figurez-vous qu'il perd sa famille, qu'il désespère de la société dans laquelle il doit vivre, que des souffrances cruelles s'accumulent pour le priver d'espoirs. Son présent est terrible, son avenir sombre et menacé. Si vous lui dites qu'il faut vivre pour suivre le commandement, pour ne pas pécher contre l'amour de soi-même, pour accomplir son devoir envers la société et la famille, enfin même pour ne pas décider, par sa volonté propre, une question que Dieu doit décider, je vous demande : est-ce que cela peut convaincre notre homme dans sa souffrance et dans sa misère ?

... Les arguments traditionnels seront très probablement impuissants. Aussi, ce qu'il faut, ce ne sont pas tellement des arguments abstraits, c'est un exemple. Et là, je crois que l'exemple le plus magnifique et le plus valable existe en vérité. C'est l'exemple du Christ. Ici il ne faut pas s'adresser à la lettre de l'Ancien, mais à l'esprit du Nouveau Testament. Pour comprendre pourquoi le christianisme s'oppose au suicide, il faut se rappeler le caractère fondamental de la vie chrétienne qui est, sous toutes ses formes, un effort vers l'imitation de Jésus-Christ. Cet effort implique une conversion radicale de l'attitude humaine naturelle, en tout premier lieu, à l'égard de la souffrance.

... Ma pensée est donc que, loin d'appartenir à une soi-disant loi naturelle, loin d'être une règle de je ne sais quel bon sens, la défense absolue du suicide se justifie et même se comprend uniquement quand on se rapporte au scandale et au paradoxe de la croix. Il est vrai que nous appartenons à Dieu, comme le Christ appartenait à Dieu. Il est vrai que nous devons lui subordonner notre volonté, comme le Christ le faisait. Il est vrai que nous devons laisser à lui la décision sur notre vie et notre mort. Nous avons bien le droit, si nous désirons mourir, de prier Dieu de nous laisser mourir. Mais toujours en ajoutant : Que ta volonté soit faite et non la mienne. Mais ce Dieu n'est pas notre maître comme le maître d'un esclave : il est notre père. C'est le Dieu chrétien qui nous aime infiniment et avec une sagesse infinie. Quand il nous fait souffrir, c'est pour notre salut, c'est pour nous purifier. Nous devons nous rappeler l'esprit dans lequel Jésus a subi la mort la plus horrible. Non, le refus du suicide n'a rien de naturel dans certaines circonstances. Préférer le martyre au suicide, c'est un paradoxe propre au chrétien. C'était précisément ce fait qui, dans l'attitude des martyrs, devait choquer le plus profondément les philosophes païens. Les martyrs étaient des gens qui refusaient le suicide, non pas par un lâche attachement à la vie, mais parce qu'ils trouvaient une béatitude étrange dans le fait de suivre l'exemple du Christ et de souffrir pour lui et comme lui.

... Ils ne démontrent pas telle ou telle vérité théorique, mais ils démontrent par leur exemple qu'il est possible de vivre et de mourir dans l'esprit chrétien. Non pas le fait qu'ils sont morts, mais leur manière de mourir est la chose importante. Ils sont témoins, très précisément, du fait que la grâce peut rendre possible à l'homme de suivre le Christ dans son attitude envers la souffrance et la mort, qui n'est rien moins que naturelle. Leur béatitude dans la souffrance et, d'une certaine manière, par la souffrance, dépasse l'héroïsme un peu froid des anciens. L'immense majorité de l'humanité est moralement au-dessous des stoïques. Le chrétien martyr est au-dessus. La vertu stoïque est peut-être la plus haute moralité de l'homme en dehors de la vie et de la grâce chrétiennes. Le héros, maître de sa mort, est au-dessus de la masse des lâches et des esclaves. « Ce noble désespoir si digne des Romains », disait Corneille. Le saint est une sorte de super-héros spécifiquement chrétien. L'argument se réalise essentiellement dans son existence. Il montre qu'il est possible à l'homme de vivre la souffrance en découvrant un sens transcendant dans ses profondeurs mêmes.

... Il ne nous reste que l'exemple du Christ et de ceux parmi les hommes qui ont pu suivre cet exemple, en prouvant qu'il ne fallait pas un Dieu pour le faire, mais uniquement la grâce divine, qui nous est promise également. A l'homme qui souffre et qui subit la tentation du suicide, nous pouvons dire uniquement : rappelle-toi ce qu'ont souffert le Christ et les martyrs. Tu dois porter ta croix, comme eux. Tu ne cesseras pas de souffrir, mais la croix de la souffrance elle-même te deviendra douce par une force inconnue qui vient du centre de l'amour divin. Tu ne dois pas te tuer, parce que tu ne dois pas *jeter la croix*. Tu en as besoin. Demande aussi à ta conscience si tu es vraiment innocent. Tu trouveras que, si tu es peut-être innocent d'une chose que le monde te reproche, tu es coupable de mille autres manières. Tu es un pécheur. Si le Christ, qui était innocent, a souffert pour les autres, et, comme le dit Pascal, a versé pour toi aussi une goutte de son sang, toi, pécheur, auras-tu le droit de refuser la souffrance ? C'est peut-être une sorte de punition. Mais la punition divine a ceci de spécifique et d'incompatible, qu'elle n'a absolument rien d'une vengeance et qu'elle est purification par son essence même. Qui se révolte contre elle se révolte, en vérité, contre le sens même de sa propre vie. Il n'y a aucun doute qu'il n'y a pas de justice ici-bas. Des êtres monstrueux y réussissent à merveille et personne ne souffre plus que les saints. Nous touchons un mystère de l'iniquité qui est précisé-

ment lié à cet autre mystère que le sens de la vie se réalise pour le chrétien dans la souffrance et par la souffrance. L'homme, disions-nous, est un être qui peut se tuer et qui ne doit pas le faire. Cette affirmation prend maintenant un sens plus précis. La tentation existe et le refus aussi. Quand ce dernier est authentiquement chrétien, il manifeste un acte d'amour de Dieu et de la souffrance, non pas en tant que souffrance, c'est impossible, — l'algophilie est pathologique, le Christ lui-même a hésité devant l'ultime souffrance et prié Dieu de la lui épargner, — mais de la souffrance en tant qu'elle contient un remède voulu par Dieu.

Et cela nous suffit pour retrouver au-delà des frontières, et en dépit des luttes meurtrières, une fraternité que rien ne pourra effacer.

Mais revenons au journal de Jean Hubert qui, par de petites touches, nous révélera les difficultés de ce pays des occupants d'hier, aujourd'hui occupés.

Le même espoir demeure, sans cesse attesté, que l'épreuve n'aura qu'un temps, que la guerre, entre les alliés d'hier cette fois, sera l'occasion de la libération.

... Mais je l'ai toujours dit, n'est-ce pas, Hertha, l'Américain et le Russe, ils ne s'entendent pas, cela fera une nouvelle guerre; et ensuite on aura de nouveau besoin de nous. Vous n'avez qu'à étudier l'histoire des guerres, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. C'est inévitable. Et la bombe atomique, c'est encore une invention allemande que l'Américain nous a volée.

L'armée occupante, naturellement, ne peut pas être aimée, même par ceux qui l'ont saluée avec joie au jour de son arrivée :

— Et cette action bavaroise ? Qu'est-ce qu'elle a fait de bon ?

— Vous ne savez donc pas ? Nos hommes ont chassé le Gauleiter de Munich, — juste avant l'entrée des Américains, un des nôtres, le capitaine Gernegross, a occupé la radio, nous avons fleuri les rues et accueilli les Américains comme des libérateurs. Je le regretterai d'ailleurs jusqu'à ma tombe.

... Nous les détestons maintenant autant que les nazis et les Prussiens. Dire que moi, un vieux soldat de l'autre guerre, les ai reçus les fleurs dans la main. Ma femme avait prié, la nuit, pour leur victoire. Et voyez où nous en sommes. De la pagaille partout. Je n'ai plus le droit de porter mes décorations, et, si je meurs, il faut qu'ils m'enterrent sans mon sabre. Ils me l'ont pris.

Revendications attendues contre la dénazification, qui aboutit parfois à des situations quelque peu amusantes :

La célèbre *Passion* d'Oberammergau ne peut avoir lieu cette année. Aloys Lang, le Christ, la Vierge Marie, saint Joseph et saint Jean étaient membres du parti. Le seul qui n'y était pas est Judas Iscariote, un nommé Zwenkel, tenancier d'un bistrot.

mais surtout qui s'affirme comme une opération manquée :

— Tu connais l'affaire des étudiants autour de Hans et Sofie Scholl, elle est connue dans le monde entier. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que les dénonciateurs de ce groupe, Schmidt et Hauff, courent toujours en liberté. Il n'y a pas de texte légal pour les prendre, dit-on, puisqu'ils ont dénoncé au service de l'État. On a bien aboli un tas de lois nazies, mais sans en promulguer d'autres. Je pourrais te citer beaucoup d'exemples de ce genre. Tiens, tu te rappelles de ce Dr Wüster dont les journaux ont parlé à Paris à propos de Rosenberg qui a pillé les musées français et les collections privées pour Göring et Hitler ? Wüster était le rabatteur de Rosenberg. Arrêté ? Point du tout. Il fait la bombe dans sa propriété au Cheimgau, roule en voiture, traite

les plus grandes affaires et, ce qui est le comble, s'est infiltré comme conseiller au Collectingpoint, où on rassemble les œuvres d'art pillées par les nazis... Regarde ce grand homme élégant, là, devant nous! C'est le Dr Würzbach, le dernier président de la Deutche Nietzsche-Gesellschaft. Il a épuré tous les manuscrits de Nietzsche qui ne plaisaient pas aux pangermanistes, il a fait dans toutes les universités des conférences sur « Nietzsche, annonciateur de Adolph Hitler », a empoisonné la jeunesse comme pas un. Et maintenant, il se promène là tranquillement au soleil comme si rien n'avait été. C'est beau!

dénazification, que le parti communiste n'aide pas toujours à réussir :

... Cela me révolte même que les gros nazis ne soient pas plus punis qu'ils ne le sont. Mais pourquoi est-ce moi qui dois trinquer ? Il paraît qu'en zone russe on est plus indulgent pour les petits membres du parti ? Le fils du forgeron, qui est notre chef communiste ici, me l'a dit avant-hier : « Entre au parti et je t'arrangerai ton affaire. » Seulement, le fils du forgeron était lui-même dans la S.A. « Pour la décomposer, dit-il maintenant. C'est peut-être vrai, mais je ne veux plus rien savoir de toute cette politique... »

et menée par des organismes qui n'ont d'autre souci que de récolter quelque argent :

— Rien à faire aujourd'hui. Il faut être introduit. Si tu sais t'y prendre, tu peux te procurer ici facilement le Konzentrationslagerschein, certificat dûment estampillé faisant valoir tes services dans la lutte contre Hitler et notifiant que tu as été incarcéré au camp de concentration. Ce papier se vend au prix courant de 100 marks. Une bagatelle!

Retenons aussi cette précieuse indication sur l'attitude vis-à-vis du fédéralisme :

Car, il faut que vous le sachiez, la grosse majorité de la population bavaroise de tous les partis, sauf bien entendu les communistes, est fortement opposée à un Reich centralisé et ne veut rien savoir de Berlin. Nous avons soupé des Prussiens, et j'espère pour toujours. Comme nous ne pouvons obtenir notre autonomie, nous espérons aboutir à un fédéralisme assez poussé dans le cadre duquel notre pays garde autant d'indépendance politique qu'il est économiquement possible.

Mais, n'y aurait-il pas, objecte Jean Hubert, le désir d'échapper au règlement de compte, ou à la réalisation de vastes réformes sociales ?

— Il y a peut-être du vrai là-dedans; la crainte des menaces qui pourraient nous venir de l'est, d'une Prusse soviétisée, est très profonde, et non seulement parmi les classes possédantes, mais n'oubliez pas une chose essentielle : après un cataclysme sans pareil comme celui que nous venons de vivre, les peuples s'attachent davantage au souvenir d'un passé meilleur. Après tout, nous avons une longue histoire derrière nous qui ne commence pas seulement avec l'unification du Reich. Notre président Högner a très bien exprimé ce sentiment profond dans un de ses premiers discours. N'a-t-il pas dit que bien longtemps déjà avant que le mot Allemagne fût connu, il y avait la Bavière ?

Nous ne croyons pas d'ailleurs que la zone d'occupation française échapperait à semblables critiques. Pour nous convaincre du contraire, il suffira de lire, toujours dans le même cahier; *L'Allemagne de nos mérites*, par Joseph Rovan. Pourtant, la France a en Allemagne une chance à courir :

La chance de la France. Car la France a sa chance : Occasion de rétablir sur

une importante partie de l'Allemagne, la plus ouverte, la plus proche, un rayonnement traditionnel depuis de nombreux siècles; occasion de rétablir l'esprit d'entente internationale par la construction en commun d'une société nouvelle qui devra affronter les mêmes difficultés et les mêmes ennemis; occasion de retrouver, par le moyen d'une politique à la fois rigoureuse et habile, une partie de nos positions perdues dans le monde; occasion enfin d'étendre cette influence bien au-delà de notre zone d'occupation. Les Allemands admirent la force et s'en méfient. Ils redoutent davantage à la longue, pour leur vie nationale, la présence des Anglo-Saxons et des Russes que la nôtre. Beaucoup parmi les plus ouverts craignent l'emprise du capitalisme anglo-saxon, sans avoir pu résister totalement aux slogans de la propagande antisoviétique des nazis. La France seule a intérêt à ne pas élargir le fossé qui — en Allemagne, à travers l'Allemagne, à travers chaque Allemand — tend à séparer l'Est de l'Ouest. La France, nation de l'Ouest, sait que la construction du socialisme est chimère et mensonge si elle est tentée contre les nations soviétiques et les pays qu'elles viennent de libérer. Ce savoir, ces convictions, ces forces de compromis et de conciliation, l'occupation française en Allemagne nous donne l'occasion de les transmettre à nos voisins. Nombreux sont nos représentants en Allemagne qui l'ont compris. Ils sont en train d'apprendre leur métier d'occupant. Mais d'autres, à Baden comme à Paris, se refusent encore à cet apprentissage. L'Allemagne que nous préparent nos mérites n'est pas encore une terre d'intelligence et de travail pacifique.

Et une politique intelligente serait comprise par une partie importante de la population, d'abord par la jeunesse. Témoin cette lettre envoyée à *Esprit* (décembre) par un jeune Allemand :

La jeunesse allemande a rarement connu un temps comme celui-ci, où tous s'ouvrent à des pensées réellement nouvelles, en sacrifiant les traditions les mieux établies. Or nous voyons ce temps s'écouler, inutilisé, depuis plus d'un an et demi. On s'éparpille en entreprises qui ne peuvent mener à rien, puisque la jeunesse les affronte sans les comprendre. En fin de compte, c'est partout le régime des « vieux ». D'où la réserve si souvent constatée de la jeunesse allemande. Il ne serait besoin que d'un geste venu du cœur de la part de la jeunesse d'au-delà des frontières et seule la différence des langues nous sépare, dans l'œuvre commune. En ce moment, les nombreux contacts personnels entre Français et Allemands sur le terrain spirituel, à eux seuls ne servent à rien; dans notre détresse, ce dont nous avons besoin, c'est qu'on vienne réellement à notre rencontre. Nous craindrions, si une telle action tarde à venir, que nous, jeunes, portions alors l'Europe au tombeau et que l'écrivain français J. Vercors avec sa phrase : « Nous avons perdu la foi en l'humanité », n'ait prononcé son discours funèbre.

Je devrais terminer ici. Peut-être l'édification d'un état indépendant au Palatinat, comme il vient d'être ordonné par le général Kœnig, est-elle une étape possible vers de plus grands desseins. Ce peut bien être le bon chemin pour nous aussi, pourvu qu'il apporte une solution à la demande que je vous faisais plus haut.

*Russie.*

C'est *La Revue Internationale* (décembre 1946) qui nous présente ici, dans *Problèmes économiques de l'U.R.S.S.*, quelques renseignements intéressants.

D'abord cette conclusion de l'article de A.-H. Adrian sur le *Commerce de l'U.R.S.S.* avec les États voisins : Finlande, Hongrie, Bulgarie, Roumanie, Pologne et Tchécoslovaquie :

Si l'on cherche à dégager des chiffres qui précèdent une conclusion générale, on est frappé par les efforts faits par l'U.R.S.S. pour prendre la première place dans les relations économiques extérieures des pays slaves de l'Europe orientale qui sont ses voisins; ce développement suit deux voies :

— par la conclusion de traités de commerce bilatéraux qui accordent à

l'U.R.S.S. des matières premières dont elle a besoin (charbon polonais) ou des produits finis (outillage tchécolosvaque);

— par l'investissement de capitaux qui permettent à l'U.R.S.S. d'établir un certain contrôle sur des produits de première nécessité (pétrole roumain, trafic danubien).

Les dirigeants de l'U.R.S.S., on le sait, se sont refusés à signer les accords de Bretton-Woods; ils estiment que le monde de demain ne peut pas vivre dans une anarchie économique semblable à celle d'avant-guerre qui s'oppose à une normalisation des phénomènes commerciaux ou financiers sur la base internationale. L'U.R.S.S. dispose d'une organisation étatique du commerce extérieur, destinée justement à normaliser les rapports commerciaux entre elle et les autres pays; elle n'éprouve donc nul besoin d'utiliser les services d'une organisation dont le besoin se fait sentir précisément en raison du caractère capitaliste des opérations commerciales et du cours artificiel des monnaies.

Et aussi avec la Suède :

C'est qu'une aide financière permettrait à l'U.R.S.S. d'accélérer sa reconstruction et de développer son industrie de temps de paix, tout en élargissant ses relations avec l'extérieur. Elle vient précisément d'obtenir un crédit de la Suède. L'accord soviéto-suédois, signé il y a quelques semaines, et qui est le plus important accord économique et financier que la Suède ait jamais conclu, prévoit l'ouverture par les Suédois à l'U.R.S.S. d'un crédit d'un milliard de couronnes, soit plus de trente milliards de francs, pour des achats de marchandises à effectuer au cours des cinq années à venir.

... Les Américains ont réagi violemment, voyant dans cet accord une nouvelle entorse au principe de Bretton-Woods (à tort, d'ailleurs, comme nous l'avons dit plus haut) et pensant que le système économique de la Suède allait désormais être axé sur les seuls échanges avec la Russie.

De cet effort économique il ne faut pas séparer la politique des nouvelles frontières menée avec tenacité par la Russie, car c'est à tort, pense Étienne Mantoux, dans *Europe*, de février 1947, *La Paix Calomniée*, qu'

il est de bon ton, depuis le début de la guerre actuelle, de proclamer que les questions économiques, si ridiculement négligées ou si mal résolues en 1919, devront prendre le pas sur toutes, lorsque, après la guerre, on entreprendra la reconstruction; que les questions politiques, telles que les modifications de frontières, sont de peu d'importance ou, tout au plus, secondaires — bref, que si nous nous occupons des affaires économiques, les affaires politiques s'arrangeront d'elles-mêmes.

La Russie n'a pas manifesté pareil dédain :

Ce n'est donc pas peut-être le fait du hasard que la Russie soit le seul pays qui ait eu dès le début un programme territorial bien défini, le premier qui ait posé la question des frontières — en même temps qu'elle ne paraît pas éprouver plus d'hésitation quant à la paix qu'elle fera avec l'Allemagne qu'elle n'en a montré dans la conduite de la guerre. En fait, c'est seulement quand apparurent les desseins territoriaux de la Russie que ces questions, jusqu'alors négligées en Angleterre et en Amérique par une opinion publique indifférente ou timorée, commencèrent à y être envisagées sérieusement. N'est-il pas remarquable qu'un État qui se fonde si largement sur la philosophie économique de l'histoire et qui exerce une autorité si entière sur la vie économique de ses peuples, soit aussi le premier, parmi les Nations Unies, qui ait exigé le remaniement de ses frontières pour des raisons politiques et stratégiques ?

Mais revenons à *La Revue Internationale*, car on ne peut quitter la Russie sans signaler l'intéressante suite donnée par Charles Bettel-

heim aux études parues précédemment à propos de l'article de A. Léontiev sur *L'Enseignement de l'économie politique en U.R.S.S.* celui-ci aurait-il fait fausse route en suivant l'enseignement dialectique du *Capital*, qui semble exclure dans une société parfaitement socialiste toute intervention de la valeur, alors que la valeur a de nouveau apparu dans l'économie soviétique ? Charles Bettelheim en donne la raison suivante :

Cela signifie que, dans le cadre d'une telle organisation de la production, la détermination des besoins sociaux a lieu, en partie, par des décisions individuelles privées : décisions des consommateurs qui, par leurs actes, « ratifient » ou non telle ou telle partie du plan de production d'objets de consommation et décisions des travailleurs quant aux branches de l'économie dans lesquelles ils s'engagent. C'est parce que les appréciations individuelles continuent (en tant que telles) à jouer un rôle, et qu'elles doivent jouer un rôle sur la base de l'organisation donnée de la production, que la forme valeur subsiste, car le marché conserve une certaine place, ce qui implique la transformation des biens en marchandises. Si les appréciations individuelles n'avaient plus aucun rôle à jouer, soit parce qu'on pourrait se permettre de ne pas en tenir compte (distribution autoritaire), soit parce que l'abondance des produits serait telle que tous les besoins individuels pourraient sans peine être satisfaits (distribution gratuite), la valeur, la monnaie et les prix disparaîtraient, et l'on n'aurait plus qu'une comptabilité en coûts, c'est-à-dire en heures de travail. Mais, du moment qu'une place est faite aux appréciations des consommateurs et à la liberté de mouvement des travailleurs, la forme valeur et la forme monnaie subsistent, et aussi les prix qui peuvent devenir à leur tour un instrument d'action économique.

La discussion qui fait suite n'est pas non plus sans intérêt. Ainsi ces remarques de Noël Pouderoux :

Je voudrais simplement poser deux questions. L'une est un problème de discussion doctrinale en matière de marxisme, à savoir : est-il si important de s'en tenir à l'orthodoxie dans l'étude du régime actuel ? Je ne le crois pas. Deuxièmement, j'aimerais savoir quelles explications politiques on pourrait donner aux phénomènes économiques actuels que l'on peut connaître de l'évolution intérieure de l'U.R.S.S.; j'aimerais savoir, au lieu de rester sur le plan d'une discussion économique, quelles seront les incidences politiques ou perspectives que l'évolution économique peut laisser prévoir.

Et de Pierre Naville :

... Première question qui se pose pour nous : contre qui ces articles étaient-ils dirigés ? Léontiev ne nous le dit pas, il ne cite personne, il affirme seulement en général que les manuels soviétiques d'économie politique étaient mal faits. Mais depuis quand ? Qui sont les rédacteurs de ces manuels ?... Mais la remarque finale de Léontiev sur ce point est intéressante, car ceux qui avaient tendance à idéaliser le système du communisme primitif, ce sont précisément les économistes qu'il attaque par ailleurs; c'est toute une école qui faisait des rapprochements romantiques entre le socialisme de l'U.R.S.S., où il n'y a plus de classes ni d'exploitation, et le communisme primitif; Léontiev, sans doute, veut atteindre ceux qui voyaient le développement de l'U.R.S.S. comme un simple retour à l'âge d'or.

Les détails trop techniques donnés dans ces pages nous empêchent de multiplier les citations, mais nous signalons ces numéros de *La Revue Internationale* à ceux qu'un tel problème intéresse.

*États-Unis.*

*Espoirs travaillistes aux États-Unis,* par Harry W. Laidler, dans *Revue Socialiste,* de décembre 1946.

La nécessité d'un parti nouveau, soucieux des intérêts des travailleurs, d'un parti travailliste se fait de plus en plus sentir aux États-Unis.

Et, jusqu'à tout récemment, un grand nombre de travailleurs soutenaient avec ardeur le parti démocrate parce qu'il avait défendu le New Deal, parce que des milliers de travailleurs avaient foi en Franklin D. Roosevelt, et à cause de la législation que les chefs du parti avaient fait voter en 1930. La situation a maintenant changé. Le président Roosevelt n'est plus. Même avant sa mort, il avait déclaré que l'ère du New Deal était passée. Le président Truman n'est pas le chef qu'était son prédécesseur.

Les travailleurs tournent leurs regards vers l'étranger :

Ils observent le succès du parti travailliste en Grande-Bretagne et la façon méthodique dont il réalise son programme intérieur. Ils observent les belles administrations socialistes travaillistes et démocratiques dans les pays scandinaves, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Saskatchewan, etc., et ils se demandent pourquoi les gens du peuple d'Abe Lincoln ne peuvent construire aux États-Unis un parti des gens simples, voué à la production pour le service de tous.

Ce désir n'est pas partagé uniquement par les travailleurs manuels :

Un grand nombre d'étudiants qui s'en retournent à l'Université s'intéressent vivement à un regroupement politique intelligent, et, dans les églises et autres institutions, on exige, avec plus de force, que les principes éthiques soient transportés dans la vie politique et économique. En outre, on se rend de plus en plus compte que, pour éviter une autre guerre, il faut à la fois que l'Amérique mette sa maison en ordre et élimine les causes politiques et sociales du fascisme; que l'on s'efforce d'obtenir une disposition publique, et non pas privée, des sources d'énergie atomique; qu'on limite la souveraineté nationale et que l'on applique les principes du socialisme démocratique à la vie internationale.

Or, précisément, un pas a été fait dans cette voie par la création

d'un comité national de propagande, en vue de l'organisation d'un nouveau parti. L'assemblée avait été convoquée par A. Philip Randolph, président de l'Association fraternelle des porteurs des wagons-lits; par John Dewey, professeur, et par d'autres; parmi les membres, se trouvaient des représentants officiels et officieux d'une douzaine de syndicats locaux, régionaux et nationaux de l'A.F.L. et du C.I.O., d'organisations de coopérateurs, d'éducateurs populaires, d'anciens combattants, d'employés des services sociaux, d'étudiants et des partis libéral et socialiste, de la Fédération des amis de la République populaire du Michigan, de la Fédération démocratique sociale et d'autres mouvements politiques minoritaires.

Et ce Comité déclare, entre autres choses, en son premier manifeste :

Il faut empêcher que les citadelles de la puissance — les trusts géants et les autres industries — ne soient détenues par quelques-uns pour le bénéfice des propriétaires non-travailleurs; il faut qu'elles soient la propriété d'un grand nombre pour l'avantage de la communauté entière... Il faut que le parti soit opposé à toutes les formes totalitaires de vie. Il faut qu'il travaille pour l'organisation d'une institution mondiale des peuples libres.

Tous les mouvements syndicalistes et travaillistes, aux États-Unis, sont à suivre de très près. Encore une fois, pourquoi une organisation efficace des travailleurs réclamerait-elle la naissance d'une « conscience de classe » ? Je sais bien que l'on en appellera à la dialectique historique. Mais c'est cet appel qui est contestable, car nous voyons trop bien de quel côté serait *pour tous* l'oppression.

*Brésil.*

Mais ne nous laissons pas absorber par les peuples qui tiennent aujourd'hui le devant de la scène. Pour avoir fait de même, telles remarquables histoires de la civilisation, écrites il n'y a pas si longtemps, nous font sourire par le peu d'attention qu'elles portaient alors à ce qui se faisait en Russie ou aux États-Unis. Aussi concluons ces morceaux choisis de revues en rappelant à nos lecteurs que l'Amérique latine existe et qu'au Brésil, par exemple, on a travaillé ces dernières années avec énergie.

Dans le *Mercure de France* (février 1947) (enfin reparu, avec, conformément à sa tradition, une « mercuriale » signée des noms les plus connus : Louis-Martin Chauffier, Francis Ambrière, André Chamson, René Dumesnil, Claude Aveline, etc.), on lira l'article d'Antoine Bon, *Le Brésil* :

Supposons, par exemple, que nous prenions l'avion à l'aéroport de Rio de Janeiro, qui est le plus moderne du monde puisqu'il jouit de ce privilège unique d'être placé au cœur même de la ville. L'appareil s'élève : on découvre l'ensemble de la ville dans le cadre de cette fameuse baie dont la réputation n'est pas surfaite; on distingue les avenues monumentales, leur activité trépidante : en un mot une grande ville moderne au travail... L'avion va vite; une heure suffit pour qu'on voie apparaître les pittoresques villes du sud de l'État de Minas Geraes : assoupies aujourd'hui, elles gardent le souvenir de l'époque de leur splendeur; leurs monuments, le long de rues trop tranquilles où l'auto semble un anachronisme, évoquent le XVIII[e] siècle et l'âge de la fièvre de l'or. Deux heures de plus de vol permettraient d'atteindre le cœur des forêts où sont disséminées les dernières tribus d'Indiens sauvages qui se sont refusés jusqu'ici à tout contact avec les civilisés... Les différentes étapes de tout un cycle de civilisation humaine se trouvent ainsi conservées côte à côte : l'histoire semble non plus se dérouler dans le temps, mais se décomposer en tableaux juxtaposés sous nos yeux.

Tenons-nous-en à l'histoire la plus moderne à propos des nouveaux quartiers de Rio de Janeiro :

Mais ce n'est pas seulement du point de vue esthétique que cette œuvre mérite d'être jugée, c'est aussi comme manifestation de l'essor de tout un pays. Qu'on songe aux difficultés sans nombre que rencontrait la construction en temps de guerre, à la pénurie de ciment, de fer et d'acier, de verre, dans un pays qui ne produisait presque rien de tout cela en 1939; et cependant les chantiers ne se sont pas arrêtés ni raréfiés. Sans même aller plus loin, sans chercher à parcourir les quais des ports, à visiter les mines ou les usines pour y saisir d'autres aspects de l'activité brésilienne, on recueille à Rio l'impression d'un peuple en plein essor, car un peuple qui construit est un peuple qui travaille, qui a conscience de ses forces et confiance dans son avenir.

Et c'est parce que, tandis que les nations jeunes s'édifient, les vieilles mettent toute leur énergie à s'entre-détruire, que l'Europe, en dépit de sa prétention, n'est plus présente au monde.

# CULTURE


MAXIME CHASTAING. *Le soldat et la peur.*

La résistance nous a donné de nombreux thèmes à réflexion. Mais les combats de 1940 ne furent pas non plus sans enseignement pour un philosophe, à condition qu'il fût doué de courage, car le courage doit être grand pour analyser la peur.

MARCEL FOURNIER. *Danso dous Avaneus.*

*Danse des Vanneaux*, poème en langue d'oc.

MICHEL CARROUGES. *Pour un planisphère de l'imagination.*

Projet de manifeste.

CHRONIQUES

*Théâtre*, par HENRI GOUHIER.

*Musique*, par ÉMILE DAMAIS.

*Peinture*, par GEORGES BORGEAUD.

LIVRES

*A travers les Revues littéraires.*

# LE SOLDAT ET LA PEUR

Fusées et projecteurs ennemis au nord. Un feu d'artifice sur le Rhin. Démon lointain. Comment ses flammes nous atteindraient-elles ? La nuit nous enveloppe et nous façonne; nous sommes faits avec de la nuit. J'essaie de me représenter dans la lumière du jour les soldats qui travaillent. J'essaie encore. Je ne peux les imaginer, je ne peux les voir; on ne peut pas *voir* des soldats qui travaillent (ils creusent des emplacements et dégagent des champs de tir, à deux cents mètres des Allemands). Moi-même, je me sens invisible. A coups de pensée, je commence de peindre un tableau où je couperais des herbes dégouttantes de soleil. Je m'arrête. A midi, le chasseur ne fait pas lever des chauves-souris; sur une terre dorée les chouettes ne piètent pas à la place des perdrix! Nous sommes (mes onze hommes et moi) des oiseaux nocturnes. Nous n'appartenons plus à un monde où résonne à sa naissance le chant du coq; nous ne sommes plus de ce monde. Sur une autre planète (à trois ou quatre kilomètres en aval), un faisceau lumineux entre dans la berge française. Mon regard suit tranquillement son lent mouvement. C'est une bête dangereuse. Je le sais. Je sais que la clarté appelle les balles ennemies. Je le sais comme je sais que la lune n'est pas habitée. Blessures et morts possibles ne sont pas celles de *mes* hommes. Pourquoi les craindre ? Pourquoi même y penser (comme, agenouillé devant le créneau d'observation, je coupe de hautes herbes au sécateur) ? Elles sont celles d'autres hommes. Oui, d'*autres* hommes. Je le sais encore. Je ne puis que le *savoir*. On apercevra une liste de noms dans un communiqué ou dans une note de service, on la lira peut-être. Des taches bizarres. Ces soldats qui seront des mots et des héros n'ont pas de lien avec les miens, n'ont pas de lien avec moi. Pardonnez-moi : je

ne parviens pas à les faire vivre. Punissez-moi. Je ne suis plus humain : je ne suis plus qu'un savant qui observe des lumières lointaines.

Une fusée jaillit de la muraille d'arbres en face de moi, le monde du physicien explose, je suis jeté violemment contre le sol. Un moment. Je m'entends parler : j'y suis, j'y reste. Tais-toi! Les mots résonnent autour de moi. On a dû m'entendre parler. Ne bouge pas, ne bouge pas! Ne ferme même pas les paupières; ne respire pas. *On te regarde.* J'étouffe, je me sens regardé. Oui, un regard touche ma nuque, la caresse, il s'arrête, il repart, il frôle mon cou, suit ma colonne vertébrale, glisse lentement le long des jambes... Je lâche mon souffle, vite, je respire vite, une fois, deux fois, je happe l'air, j'enferme en ma poitrine, en ma bouche, le plus d'air possible. La bête rampe toujours sur moi. Je frissonne. Là que le serpent m'a touché, ma peau s'éveille. Elle est froide; je me sens dans une enveloppe froide. J'ai conscience de la surface de mon corps. Elle se détache, elle tombe; je la vois. Je contemple, dans une clarté lunaire, un soldat étendu. Sa main droite fermée à quelques centimètres de l'eau qui ronfle, ses bras en croix. Qui est-ce? Moi. Ce que le guetteur ennemi voit de moi. La face écrasée contre la terre près du fleuve, les pieds accrochés au sommet du talus. La tête en bas. Oui, la tête en bas! Comique. Je mâche le mot. Comique de situation. Une vague de honte me recouvre. Quel supplice me punirait plus que ma pitrerie? Devant le peloton d'exécution, un condamné ne marche pas sur les mains; les hommes n'ont pas institué de droit au ridicule. Ils doivent rire, ceux qui dirigent vers moi le canon de leur arme. Leur rire m'entoure; la ligne de mire atteint mes jambes, mon dos, ma nuque. Elle se fixe sur ma nuque. J'attends. Qu'attendent-ils? Hâtez-vous. Je n'ai ni arme ni armure; vous me voyez : je suis nu. Tirez! Vous m'avez *découvert.* Tirez donc! Faut-il que je vous injurie pour que vous agitiez vos crécelles? *Taquetaquetaque...* J'imagine : le concert commence, et puis je sens un petit choc à la base du crâne, et puis un autre, et puis je sens que je suis traversé, et les balles se plantent dans la terre humide... Imbécile! tu seras tué avant d'entendre les coups de départ! Je calcule, je me surprends à calculer. Le son parcourt trois cents mètres à la seconde, le projectile six à sept cents. La

mort va deux fois plus vite que le bruit. Soyons précis. Deux cents mètres d'eau me séparent des Allemands; lors donc que je *pourrai* percevoir le signe annonciateur de ma blessure, je ne percevrai plus rien depuis un tiers de seconde. Mais les mathématiques sont folles! La première balle peut me manquer. Je pourrais par conséquent l'entendre. J'écoute. Je veux entendre cette balle qui ne m'atteindra pas. J'ai l'impression que, si je l'entends, je suis sauvé. J'écoute. Silence...

Gambsheim, janvier 1940.

L'eau ronronne. Où? Je la sais devant moi; cependant je la sens derrière. Je fais demi-tour : elle coule encore *derrière*. Je pivote : elle m'entoure. La forêt est inondée. Tu rêves : le Rhin n'a pas débordé, tu n'as pas cessé de marcher sur une terre sèche. Réveille-toi! Je me secoue comme si je sortais d'un bain glacé, j'entends la peur qui me guettait se sauver dans la nuit. Calmement, j'interroge celle-ci. Où placer le fleuve? Je me souviens du temps que, les yeux fermés, j'essayais, en wagon, d'ajuster successivement au bruit des roues deux hypothèses contraires sur le sens de la marche (comme on dit) du train. Soudain, la voix du flot paraît rentrer dans un grand trou d'obscurité; je ne puis la déloger, je ne puis même plus la faire bouger. Je suis au bord de l'eau. Mais je ne la vois pas. Comment la voir (à 1 heure du matin, dans le brouillard)? Tu ne vois pas à cinq mètres. Regarde cet arbre. Tu le distingues encore. Qu'aperçois-tu derrière? Rien. J'avance; trois pas (je les compte); l'arbre me bouscule et m'arrose bruyamment. Je vacille. A trois pas, un nouvel arbre, semblable à l'ancien. Je me suis déplacé et cependant je suis resté au même endroit. Je n'ai pas *pu* bouger. Immobilisé dans un cocon. Isolé. Jamais la nuit ne me sépara ainsi de mes soldats. Ils dorment au chaud dans leur cabane, près de la digue, et la sentinelle ne s'écarte point trop d'eux afin de ne perdre ni calories ni courage. Ils sont loin. Comme ils sont loin! Ma ronde m'a jeté dans une île déserte. A voix haute et douce, je répète machinalement : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul...*

Où situer le poste d'observation? Jadis les soldats bavardaient (quand ils avaient ordre de ne pas tirer et quand les

Fridolins ne tiraient pas); maintenant ils se taisent. Ils obéissent. Temps difficiles pour leur chef égaré! Je suis probablement plus près des Boches que d'eux. Charmante pensée. Je la caresse, comme pour me prouver que je ne la crains pas. Heureusement, *il y a* le Rhin. Le Rhin? Et la brume, et l'obscurité. Qui pourrait empêcher la traversée? Tes guetteurs, toi? tes deux mitrailleuses qui exigent la hausse *huit cents* pour tirer à deux cents mètres? On l'a déjà franchi, le fleuve, au nord, au sud, et sans se servir du brouillard; on est capable de le franchir ici. Tu sais que ta section défend un terrain privilégié pour débarquer; l'ennemi sait que le courant de l'Ill facilite le passage. Ne cherche pas à te tromper! peut-être en ce moment les Allemands se préparent à attaquer.

Entends-tu une vague qui a claqué sur la berge? Une vague qui claque encore. Tu as entendu. Une vague? Oui. Qu'est-ce qui l'a causée, cette vague? Un fleuve, ça ne jette pas normalement de petites vagues sur ses rives, comme une mer endormie sur le rivage. Il a fallu qu'un corps soit plongé dans l'eau. Il y a un corps sur l'eau. J'écoute. Une nouvelle vague. Elle a éclaté près de moi? A ma gauche? Non, on croirait qu'elle a éclaté derrière moi. Je tends encore l'oreille. Pourquoi? Le son est passé, tu ne l'entendras jamais plus. Je tente de dilater le temps. J'attends. *Ils* ont débarqué. J'attends d'autres sons. Écoute! Des bruits s'éveillent. Écoute. Je ne rêve pas : des bruits courent dans la forêt. Ils me coupent la retraite, ils glissent vers moi; ils se groupent autour de moi. Je suis prisonnier des bruits. Ils s'arrêtent, ils ne peuvent franchir les murailles de brume : tout est calme encore, là que balaie mon regard. Je suis prisonnier de bruits dans un fort de silence. Un répit soudain. La forêt se tait. J'ausculte son mutisme. Préparation d'assaut. Mais où? A l'Ouest? Certainement, à l'Ouest. J'hésite à faire demi-tour, je ne *veux pas*; je ne veux pas céder à la peur. Une mince chaîne m'attache encore à la terre ferme. Ne te retourne pas! Elle va casser. Ne te retourne pas! Je tire sur mes muscles, je me hale, je m'immobilise en tremblant; mon regard se cramponne à un buisson. Mais *on* a remué, j'entends qu'*on* remue derrière moi, près de moi, contre mon dos. Ah! je ne peux plus résister. L'amarre craque, le buisson est emporté, je perds pied : je me retourne. Je me

noie : le bruit a tourné en même temps que moi. J'essaie de monter à la surface, de faire face. Les sons déferlent de tous côtés. Ils sont sur moi, je me débats, ils me suffoquent, ils m'écrasent. *Je ne vois plus rien...* De grandes taches de nuit descendent, montent, montent, se balancent et se sauvent, et des plats et des vases d'or, et des anses mauves. Mes yeux s'ouvrent; je suis toujours aveugle. Je suis aveuglé par des vagues de lumière. Oui, des vagues de lumière se précipitent sur moi! Je tourne la tête, elles me poursuivent; elles battent contre mes paupières lorsque je baisse celles-ci. Impossible d'échapper à la clarté : elle est partout, elle est *tout*. Je suis en son pouvoir. Le projecteur joue avec l'acrobate et promène où il veut, dans le ciel du cirque, cette torche vivante. Pieds et poings liés, ficelé comme une chair morte, on m'a fixé au bûcher; on danse autour de moi, on me perce la poitrine, on me dévisage, on me brûle de regards. Je ne suis plus qu'une pauvre chose qui flambe où converge une conscience immense.

Pourquoi ne pas lutter? Je suis attaché. Tu peux te détacher, te défendre. Me défendre contre quoi? Contre les mitraillettes ennemies? Ce ne sont pas les armes qui tuent. Mes soldats me découvriront peut-être demain dans ce bois, étendu, sans plaie au visage, sans une goutte de sang sur le corps. On meurt aussi facilement d'un sourire que d'une balle. Je ne suis pas fou! Non. Tu as été radiographié, n'est-ce pas? Alors, souviens-toi. Dans l'obscurité, tu cherchais à imaginer ce que percevait, dans la lumière, le médecin. Tu avais peur de celui-ci parce que tu avais peur de ce que tu étais pour lui. Tu redoutais, tu attendais son jugement. Et lorsque celui-ci tomba, que fis-tu? Rien. On ne peut rien faire contre une tache sur un poumon; on ne lui échappe pas. On n'échappe pas à soi. Comprends-tu maintenant? Je suis une vie tachée. Dans ces rayons qui me brûlent, je ne vois plus rien autour de moi; mais je me vois; je me vois, sans protection, sans protecteur; je me vois comme on me voit; je me vois condamné à mort. Je ne peux pas ne pas me voir. Je ne peux plus voir que moi et ma condamnation. *Ich bin des todes.* La mort est en moi; la mort est *moi*. Elle va parler. Quand? Quand je glisserai mes mains dans mes poches? Je ne sais. Quand un mot naîtra sur mes lèvres? Quand l'artillerie grondera? Je ne sais quel geste mon fos-

soyeur attend. Mais je sais qu'il attend. Tout *peut* être signal. Je n'ose plus respirer, je me sens paralysé. J'ai peur. J'ai peur de moi; j'ai peur même de ma paralysie. J'ai peur de tout ce que je suis coupable de faire.

Tu t'empêtres comme un criminel. Je me sens coupable. Coupable de quoi? Tu l'ignores. Devant *qui*? Tu te tais. Regarde. Je ne peux pas. Regarde. Si des ennemis te guettent, ce sont des hommes, ce ne sont que des hommes, des hommes comme toi, pas plus dangereux que toi. Regarde donc. Ma chair se vide de son vertige (comme, après que vous ayez tourné plusieurs fois sur vous-même, l'équilibre vous reconquiert de haut en bas et chasse finalement l'étourdissement par les pieds), mes yeux ouverts semblent s'ouvrir : la nuit m'envahit. Je regarde; ah! je jouis de mon regard. Des écharpes de vapeur s'enroulent autour des arbres, elles m'enlacent les jambes, je respire goulûment leur odeur aigrelette; j'essuie sur mon front la buée qui me mord; j'essaie, pendant quelques pas, mes jambes neuves. J'ai retrouvé la paix. Pourquoi l'avais-je perdue? Je suis chez moi. Où étais-je? Où est mon étrange antagoniste? Derrière ce chêne, il n'y a qu'un buisson. Mais à côté? A côté, oui, à côté, il y a *quelqu'un*. Qui? Peut-être un de mes soldats. La sentinelle qui me prend pour un Fridolin? Elle bouge le bras, je distingue son fusil. Elle n'osera jamais tirer. Oh! elle n'est pas à craindre. Je la vois; *elle*, je la vois bien. J'avance vers elle; je ne la quitte pas des yeux. Où est-elle? La nuit l'a escamotée. J'avance encore; je m'arrête devant un fourré. Personne. J'inspecte mon domaine; je ne découvre que des arbres qui fondent dans le brouillard. *Que* des arbres. Est-ce sûr? *Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme...* Je presse ce vers comme s'il contenait un suc magique. Un mystère vit, à ma portée. Je le sens. Que dois-je faire? Qu'attend-on de moi? Il est caché dans ces arbres. Dans *ces* arbres. Oui. Mais comment le découvrir? Que vais-je découvrir? Je marche au ralenti, j'imite le chien qui prépare son arrêt. Les arbres ont des bras, une tête, ils se déplacent dans la nuit. Ils *ressemblent* à des hommes. Oh! tu les entends, il y a des mots dans le bruit de leurs feuilles. Ils se plaignent. Ils se plaignent de *paraître*. Que disent-ils? Ils me demandent d'*être* des hommes. Userai-je du pouvoir qu'ils me confèrent? Ils me tentent... Je leur résiste. Ils se pen-

chent vers moi, ils gémissent... Soudain, je comprends que, si j'ose les métamorphoser, je saurai le secret de ma panique passée. Mais peut-être celle-ci me reprendra-t-elle ? J'hésite, au bord de mon souvenir; je suis attiré, j'imagine ma chute, je la sens qui m'attire; je ne cède pas encore. Enfant, tu ne craignais pas de jouer à te faire peur! Je m'élance... Je m'aperçois debout; je me souviens d'un cousin qui, plongeant dans une rivière boueuse et qu'il croyait profonde, se retrouva debout, l'eau à mi-cuisse. Mes jambes ne flottent pas; rien ne tangue dans mon crâne; je suis lucide. Et cependant ce petit arbre n'est plus un arbre : c'est un soldat agenouillé qui, dans la nuit, *ressemble* à un arbre. Il me vise, précautionneusement; je constate qu'il me vise. Je souris. Il me vise, *réellement*. Sans doute. Mais je le surveille, je suis prêt à bondir, à me jeter contre le sol. Il est sans pouvoir sur moi : je suis maître de mon corps, je dispose de mon esprit; je me sens merveilleusement libre. Il n'est pas seul. Derrière une touffe d'arbrisseaux, un homme; dans les hautes herbes, deux autres. La forêt se peuple. Ma capture exigerait-elle l'effectif d'une section ? Je souris à nouveau. Tant d'adversaires rendent honneur à mon grade. Ils se groupent autour de moi, ils progressent vers moi. A hauteur de ma tête, je devine des yeux. Je suis environné d'yeux. Je devrais avoir peur. Non, ces yeux ne contiennent rien de ce qui m'épouvante. Comment introduire dans leurs taches minuscules cette conscience immense où — ah! je m'en souviens — je brûlais ? En pulvérisant celle-ci ? Je ne peux pas. Et si je pouvais, pourquoi ne logerais-je pas plutôt des atomes d'âme dans les lambeaux effilochés du brouillard ou dans les miettes sombres du feuillage que dans des éclaboussures de lumière ? Ces yeux qui piquettent l'obscurité, ce ne sont pas des yeux qui *voient*. C'est moi qui les vois. Je n'ai pas peur, précisément parce que je les vois. Tranquille, j'avance, dans la forêt, parmi mes ennemis trop visibles...

Kilstett, mars 1940.

*
* *

... Des Allemands franchissent la route. Qu'attendent mes hommes pour tirer ? Pas un coup de feu, sur la falaise, au-

dessus de moi. Les deux groupes de voltigeurs auraient-ils fui ? Il faut que je sache... Je jaillis du fossé, je m'accroche aux buissons, je glisse sur la pente, je tombe, je me relève, j'entre dans la faille du rocher, je me jette à terre. Je suis à l'abri : j'entends maintenant les cinq balles qui m'entourèrent au moment que j'entrai dans la muraille — cinq, je suis sûr du compte —, je les entends encore. Problème de centimètres... Un obus arrête ma pensée. Il a éventré la route à la place même où je me cachais...

J'avance à quatre pattes dans le chemin coincé entre deux parois crayeuses. Brusquement, le chemin tourne. Deux soldats! Dans un trou, deux autres.

— Qu'est-ce que vous faites *ici* ?

Pas de réponse. Je reconnais le caporal-chef qui commandait le troisième groupe. Près de lui, dans l'herbe, deux fusils mitrailleurs. Deux fusils mitrailleurs *inutilisés*. Ah! la gorge me brûle.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Les hommes se taisent toujours; leurs yeux me montrent le ciel. Oui, je sais, *il y a* des balles. A cause des balles, ils se terrent; ils se terrent avec les armes qui doivent protéger leurs frères.

— Mon lieutenant, on n'a plus que huit chargeurs.

Je n'ai pas la force de répliquer. Je regarde celui qui a parlé.

— Où sont les autres ?

Haussement d'épaules.

— Ton chef, tes camarades ?

— Partis.

Le mot s'écrase sur moi... Je n'ai pas bougé. Je sens ma tête comme une coque vide.

— Alors, il n'y a personne là-haut, personne ?

Silence. Pourquoi ai-je posé cette question ? J'ai l'impression de me hisser lentement hors d'un évanouissement. Que lit-on sur mon visage? Il y a frayeur dans les yeux des soldats. Je revois les yeux du pourvoyeur que j'ai menacé naguère de mon revolver afin d'être obéi. Des yeux d'aveugle. Ce n'est pas l'expression de mes traits qui terrifie, ce n'est pas mon arme. La peur vise au-delà de moi. Involontairement, je tourne un instant la tête. Un verdict, quelque

part, vient d'être prononcé. Je suis devant des condamnés à mort que la sentence pétrifie.

Un sursaut de défense :

— On ne peut pas rester sur la crête! Les Boches, au nord, nous canardent.

Mon esprit pense sans moi : je vais vérifier. Gravement, je regarde les quatre hommes; je pèse sur mes mots :

— Si je ne suis pas revenu dans un quart d'heure, vous irez mettre les deux fusils mitrailleurs en batterie, face au nord, sur le chemin derrière la crête.

Un temps.

— Ce que j'essaie de faire, *vous essaierez* de le faire.

Quelques mouvements. Il semble que les visages aient dit oui.

— Toi, tu préviendras mon adjoint.

Je me suspends à deux branches. Un coup de reins. J'ai quitté le chemin creux. J'avance à travers les blés, doucement je les écarte; leur paroi ne m'illusionne pas : elle ne protège pas contre les balles. Je m'immobilise derrière les dernières tiges. J'observe. Rien, sur ce plateau qui descend, ne trahit la guerre. Immobilité absolue au sud, au sud-ouest. Pas un coup de feu au carrefour que défend la section voisine. *Pas un coup de feu...* Je comprends maintenant pourquoi les Allemands franchissent si facilement la route. Que reste-t-il de ce beau plan en rouge et bleu où mitrailleuses et fusils couvraient les flancs de mes sections? Je comprends... Je suis seul. Salauds! Je sais que ma décision est prise : je vais tenter le repli. Malgré les ordres! Je ricane. *Les autres* se sont souciés des ordres, n'est-ce pas? Et ils m'ont averti, et ils m'ont indiqué leur itinéraire, et ils m'ont fixé le mien! Mon ironie craque. Je pleure de rage. Ceux qui ont déserté me reprocheront sans doute un jour de ne pas avoir pris la responsabilité de battre en retraite. Osez dire : d'avoir obéi. Mon Dieu, peut-être n'est-il pas trop tard pour désobéir! Je cours vers mes hommes. Je me jette dans le trou de falaise où les quatre soldats m'attendent.

— Point à atteindre : les deux arbres dont vous apercevez la cime.

Le caporal-chef ne bouge pas. Il écoute les obus et les balles. Je le secoue :

— Il n'y a pas danger!

J'ai envie de cirer : j'en viens. Sans ces froussards, je décrocherais déjà un des groupes! Il me faut les fusils-mitrailleurs. J'en prends un.

— Prends l'autre!

Je hurle.

— Suivez-moi. A dix mètres les uns des autres.

Le champ de blé. Je délaisse le passage que j'ai tracé (il est peut-être repéré); l'arme dans le creux des bras, à quatre pattes, j'essaie d'en tracer un nouveau. Le chemin, je le traverse, collé au sol, aussi vite que possible, comme un gibier pourchassé. Au pied des arbres, j'attends, la tête dans l'herbe, le nez écrasé contre le sol, hors d'haleine... J'ai mis vingt minutes, plus de vingt minutes, pour parcourir cent mètres. J'attends... Un homme. Deux. Le caporal-chef enfin, toujours habité par la terreur. Un de ces militaires bien notés à la caserne et qu'on décorera à la fin de la guerre.

Impossible de rester près des deux arbres : nous servons de cible.

— Jusqu'à la haie.

Je progresse sur la contre-pente. A la sortie d'un nouveau champ de blé, allongé dans un sillon, l'agent de transmissions que je n'ai pas vu depuis hier me regarde passer. La haie sert d'abri à trois fuyards. Je donne des ordres. Fusils et fusils-mitrailleurs battront ce plateau où je crains de voir apparaître les Allemands. Huit chargeurs, ça suffira peut-être pour protéger ceux qui se replieront. Je regarde ma montre.

— Si dans quarante minutes je ne suis pas ici, vous essayerez d'atteindre le P. C. du bataillon.

Je souris. De pauvres petites bêtes de boucherie.

— Pas difficile maintenant! Vous êtes à l'abri.

Je m'éloigne. Un cri :

— Mon lieutenant!

— Qu'y a-t-il?

— Par où reviendrez-vous?

Je montre la brèche dans le champ de blé. Je sais que je ne reviendrai pas.

Je sais aussi que les hommes le savent. Sans bouger, ils me regardent. Ah! vous, vous croyez au théâtre! Quel démon m'incite à répondre à l'image que se font de moi ces spectateurs figés? Je ne joue pas mon propre rôle (je ne quête

pas des applaudissements). Et, pourtant, je ne peux résister à la tentation de soigner ma sortie. Je ne peux... Je m'entends dire sur le ton détaché d'un héros de tragédie :

— Si je reviens...

Le rideau tombe. Cabotin! Ah! j'ai honte... On croirait que je me prépare une renommée posthume.

Je rampe. J'ai dépassé le champ de blé. Tout à coup, je m'immobilise; je suis immobilisé. Paralysé. Je sens ce que je n'ai pas encore senti aujourd'hui, la peur; elle me soude au sol. J'ai peur. Sur ce pré qui monte jusqu'à la crête, pas un autre être vivant. Non, personne à gauche, personne à droite, pour m'aider, pour me porter secours. Même un ennemi me sauverait par sa présence! Je suis seul. Quel fou s'aventurerait ici? Le vacarme des tirs à quoi je m'étais habitué et que je n'entendais plus a fait irruption dans mon univers. Le sabbat commence. Des obus, régulièrement, halètent dans l'air, d'autres gargouillent, d'autres ne cessent de siffler — d'étranges obus, ceux peut-être des canons de vingt — et des balles, des balles... On voudrait se boucher les oreilles, fermer les yeux. Des traits lumineux coupent la crête, l'argile se pulvérise devant moi, je colle ma joue au sol. *Plofeplofeplof!* Les points d'impact se rapprochent, semblent s'éloigner. *On* joue avec moi. Une volée de graviers. Je me presse contre la terre, mon corps profite de chaque trou, s'enfonce, se *terre*. Oh! comment ai-je pu passer ici naguère sans avoir peur? Je me sentais libre, je me croyais invincible. Je me rappelle avoir sottement pensé ce matin que j'échappais aux lois du choc et de la chute des corps. Ah! il s'agit bien des lois maintenant! de mobiles qui évitent ou rencontrent d'autres mobiles, de trajectoires, de science! Je suis exposé, est-ce que tu comprends? *exposé!* On me vise, on me surveille, on me tuera quand on voudra. Je sens sur mon corps tous les points par où la mort peut entrer. Orgueil puni, orgueil puni, orgueil puni... Je me flagelle à coups de mots. Brusquement, un obus déchire cette feuille de soie où j'ai l'impression d'être collé. Je n'en puis plus! Ah! échapper à cet enfer, dormir, dormir... Et cependant je tends encore ma volonté afin de ne pas bouger. Pourquoi? tes hommes t'attendent. Non, les Allemands empêchent tout repli, ils battent la crête, les sections ne peuvent pas franchir celle-ci : mes hommes ne m'attendent pas. Je

ne me déplacerai pas. Pourquoi voudrais-tu que je me déplace ? Tu sais que la mission du bataillon est absurde. Un bataillon qui couvre la retraite d'un corps d'armée, un bataillon isolé dans la montagne, entouré d'ennemis, un pauvre bataillon perdu, à quoi est-ce que ça sert ? A mourir. Qui, la guerre finie, te remerciera d'être mort ? Tu seras un héros malchanceux ou imbécile, un héros oublié. Ce fils unique que tes parents n'auront plus, ce fiancé que celle que tu aimes pleurera. Depuis trois jours, on parle d'armistice; peut-être la guerre est finie... Reste ici. Il y a déjà assez de cadavres sur la colline. Il y a assez de chefs — et ce capitaine qui boit au village avec des femmes du cognac dans une cave, et cet autre qui se cache sous des couvertures au fond d'un abri bétonné, et ce colonel qui s'enfuit dans sa voiture... — qui font tout pour ne pas devenir des cadavres, je les imite. Je n'ai pas de remords.

— Mon lieutenant!

Le cri me réveille. Je rampe. Où est ma peur ? Je me hâte pour balancer les secondes d'immobilité. A la lisière du champ de blé, je me heurte au sergent Boucher.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le commandant l'a envoyé vers moi. Une vie chaude naît dans ma poitrine. On se moquait hier encore de Boucher. Un gosse qui jouait au gendarme et au voleur, à un kilomètre des lignes. Le seul homme qui ait aujourd'hui osé me rejoindre. A genoux, il regarde tranquillement la crête.

— Couche-toi. Il y a des Boches là-haut.

Il sourit. Un sourire surpris d'enfant.

— Ennemi au nord. Ennemi au sud. J'ai prévenu, plusieurs fois, la compagnie.

— La compagnie n'a pas prévenu le bataillon.

Le visage du gamin devient grave; je ne l'ai jamais connu grave. Un moment. Je ramasse un bout de carton, un morceau jaune où on lit le mot kodak; à plat ventre, appuyé sur le coude gauche, j'écris (où sont les beaux comptes rendus de Saint-Maixent ?) : *Encerclés. Essaie de rallier éléments en désordre pour repli vers section ouest...* Impossible d'écrire davantage. Au reste, pourquoi écrire ? Longuement, tristement, je regarde l'homme enfant. Lui aussi, il sait maintenant que la retraite est impossible.

— Va-t'en, petit, et garde-toi à droite.

Ma main se crispe sur la sienne.

— Merci...

Merci, mon Dieu, de l'avoir envoyé vers moi. J'étais seul; je ne le suis plus.

Je hais ma peur passée, je hais ma laideur, j'ai à me faire pardonner. J'écoute la musique des balles en souriant : elles ne peuvent plus m'atteindre. J'ai confiance. Je me lève, je suis debout sur ce sol où je n'osais ramper, je me tiens debout, je me sens invulnérable. Un refrain sautille sur mes lèvres : ils ne m'auront pas. La tête levée, le torse droit — on ne se protège pas en enfonçant la tête dans les épaules, en se cassant en deux. Je respire. Je retiens ma respiration. Je m'élance, je traverse le champ, je traverse le chemin, je tombe dans un trou pour fusil-mitrailleur. Je tombe sur un tas d'hommes. Ils sont quatre dans cet emplacement pour deux, couchés les uns sur les autres; ils ont dû lutter pour s'abriter. (Heureux celui que protègent trois épaisseurs de chair.) Comme ils se seraient sauvés, s'ils avaient eu le courage de franchir la crête! J'éprouve une certaine volupté à sentir leurs corps sous mes semelles.

— Où est mon adjoint?

Je cours déjà hors de la fosse. Je cours sur la pente. Les mitrailleurs m'apparaissent, à leur place, prêts à se servir encore de leurs armes mortes. Je me jette dans la tranchée. Je suis chez moi...

Urmatt, juin 1940.

MAXIME CHASTAING.

# DANSO DOUS AVANEUS

*Negre, blanc, volo avanèu,*
*Virouno alo, pâlo nèu,*
*Plumo souplo, nolo courbo*
*Sur l'aigo e lou prat de tourbo.*
*Revoulun dòu couble fou,*
*Dumet blanc, dumet de dòu,*
*Clardo negro e negrour claro*
*Danso, amourouso tanlaro*
*De l'auselo e de l'ausèu.*
*Negre, blanc, volo avanèu!*

*Felho folo e dareirolo*
*Enlerto te, viro e volo,*
*Lucho legiero e lusour*
*Claro, qu'en negro clarour*

---

## DANSE DES VANNEAUX

Noir, blanc, vole vanneau,
Tournoie, aile, pâle neige,
Plume souple, molle courbe
Sur l'eau et le pré de tourbe.
Tourbillon du couple fou,
Duvet blanc, duvet de deuil,
Clarté noire et noirceur claire,
Danse, amoureuse frénésie,
De l'oiselle et de l'oiseau.
Noir, blanc, vole vanneau !

Feuille folle et automnale
Exalte-toi, tourne et vole,
Lutte légère et lueur
Claire, qui en noire lumière

*Sur lou ciau, sourno, se mudo.*
*Nejo te dins l'erbo nudo,*
*Rebat d'ivori nacrat,*
*Eiliausi de puretat*
*Rescoundut per l'alo folo*
*Que se pausâ deicounsolo.*

*Tout s'ei perdut sur lou prat.*
*Torno moutâ lan nùirat,*
*Glissamen de danso roudo;*
*Clounco, nado, en la prigoundo*
*Aigo magico dòu sei.*
*Breso, rebat grèu, desei,*
*Quèu moufle mirai de servo.*
*L'oundejant cercle cousservo*
*N'eiluciado d'eichanti*
*Negre e blanc dins soun sati.*

*Amourouso perseguido!*
*Dins lur amo alangourido*
*Riclo un printems arderous*
*A l'ouro dòus leberous*

---

Sur le ciel, sombre, se change.
Noie-toi dans l'herbe nue
Reflet d'ivoire nacré,
Éclair de pureté
Caché par l'aile folle
Que se poser attriste.

Tout s'est perdu sur le pré.
Remonte élan enivré,
Glissement de farandole;
Plonge, nage, en la profonde
Eau magique du soir.
Brise, reflet lourd, désir,
Ce souple miroir de mare.
L'ondoyant cercle conserve
Une vision de feu follet
Noir et blanc dans son satin.

Amoureuse poursuite!
Dans leur âme alanguie
Brûle un ardent printemps
A l'heure des loups garous

*E de la rato penado.*
*Puren per ciau lur gemado*
*Coumo lous grèus durmilhous,*
*Douas notas, dous cris roulhous.*
*O la tristo e rancenouso*
*Chanson de lur amo urouso.*

*O paubre cor regretous.*
*Veiqui veni lous lunous,*
*Veiqui s'avalî la danso*
*Que sennavo la fisanço*
*Uno grando aigo engloutis*
*Tout dins soun reiaume gris.*
*An ses coulour galapiano?*
*Vanèus, l'amour souberaino*
*N'ei noumas n'orro negrour.*
*Torno, torno ma clarour!*

Münster, 1943.

MARCÈU FOURNIÉ.

---

Et de la chauve-souris.
Ils pleurent par le ciel leur gémissement
Comme les grillons endormis,
Deux notes, deux cris rouillés.
O la triste et rauque
Chanson de leur âme heureuse.

O pauvre cœur qui regrette
Voici venir les étoiles,
Voici s'effacer la danse
Qui semait la foi.
Une grande eau engloutit
Tout dans son royaume gris.
Où es-tu couleur vagabonde ?
Vanneaux, l'amour souveraine
N'est plus qu'horrible noirceur.
Reviens, reviens ma clarté !

MARCEL FOURNIER.

# POUR UN PLANISPHERE DE L'IMAGINATION

La connaissance de l'univers physique, depuis les atomes et la terre jusqu'aux étoiles, fait chaque jour, à notre époque, des progrès fantastiques. Cependant, la connaissance de l'univers spirituel et mental est demeurée loin en arrière.

Pourtant, les faits quotidiens de notre vie mentale sont sans cesse à notre portée comme ceux du globe terrestre. Quant aux gouffres et aux immensités de l'univers spirituel, situés au-delà de notre horizon ordinaire, que de mystiques, de prophètes, de poètes, d'inspirés de toute sorte y ont effectué les plus prodigieuses explorations! Et combien de philosophes, de sociologues, de psychologues, de critiques de toute école, ont usé de toutes les armes de l'intuition et de la dialectique pour répandre toujours plus loin, dans ce domaine comme dans les autres, la lumière qui jaillit de la conscience humaine.

Il n'en est pas moins évident que la connaissance des mondes mentaux en est encore à un stade préscientifique, comparable à celui des sciences physiques d'autrefois, tributaires de doctrines *a priori* et de rêveries plus ou moins délirantes. Bien entendu, les sciences physiques modernes n'ont point éliminé toute trace de ce genre, mais du moins elles tendent sans cesse à le faire et à construire leur pyramide mathématique sur le seul tuf de l'objectivité.

N'est-il pas possible d'orienter l'étude des mondes mentaux vers un idéal semblable et d'en espérer un progrès analogue ?

Il faut alors noter ici que le progrès des sciences physi-

ques a pour base la reconnaissance précise de la composition et de la structure de la réalité.

A la dialectique rationnelle et aux intuitions fantaisistes, toutes deux détachées de l'observation expérimentale, elles ont substitué de patientes, innombrables, minutieuses et méthodiques analyses de la réalité. Les philosophes et les poètes de la nature ont été remplacés par des navigateurs, explorateurs, naturalistes, physiciens... Ils se sont répandus partout sur la surface du globe pour en étudier la configuration et en inventorier les richesses. D'autres, dans les laboratoires ont analysé la structure des molécules et des atomes. Enfin dans leurs observatoires, les astronomes ont établi minutieusement la carte du ciel, condition de leurs prodigieuses découvertes sur les dimensions, les orbites et la nature des astres.

Toute science est donc conditionnée dans son développement par ces deux facteurs : un inventaire aussi complet que possible des objets qu'elle étudie et ensuite la connaissance de la structure d'ensemble que composent ces objets.

Dès lors n'est-il pas évident que le premier fondement d'une connaissance scientifique des mondes mentaux doit être l'établissement d'un véritable *planisphère de l'imagination* ?

Il s'en faut de beaucoup que l'esprit et les mondes mentaux se réduisent à l'imagination, mais c'est elle qui les rend visibles à notre esprit. Visibles par reflet, baignés d'une lumière souvent douteuse et trompeuse comme celle de la lune, mais visibles tout de même. L'image est la première donnée, la plus tangible, la plus identifiable du monde spirituel. Elle en est l'écorce terrestre. C'est seulement à travers les mers et les continents de l'imagination que nous pouvons appréhender les autres réalités du monde mental.

On ne manquera pas d'objecter que le pouvoir dispersif de l'imagination est absolu : ses créations ne refléteraient que les purs caprices de la fantaisie, sans qu'il soit possible d'y retrouver un ordre quelconque, comment dès lors prétendre dresser quelque chose qui ressemble à une carte, même par métaphore ? Pour beaucoup de gens, l'imagina-

tion n'est qu'un écran intérieur où se projettent les images les plus inconstantes et aussi les plus inconsistantes, ses œuvres ne seraient que pur arbitraire et irréalité gratuite. Comment prétendre alors y retrouver des formes particulières et une configuration générale qui soient susceptibles d'une véritable connaissance ? Pour d'autres, au contraire, ils mettent si haut le pouvoir de l'imagination qu'ils y voient une puissance illimitée de créations de mondes poétiques et mystérieux, capables de rivaliser avec la réalité du monde extérieur; et pour ceux-là, l'idée d'une exploration méthodique des mondes imaginaires paraît tantôt dérisoire, tantôt sacrilège et en tout cas absurde.

Cependant ces objections ne tiennent pas.

Notons d'abord, en effet, que la question de juger du degré de réalité des mondes imaginaires ne se pose pas dès le début de cette entreprise. Il s'agit seulement d'en décrire la configuration générale. Pour les sciences physiques, l'objectivité matérielle est seule à compter, et par rapport à elles, le mot de « subjectivité » est évidemment synonyme d'illusion. Au contraire, pour les sciences mentales, toute image qui apparaît dans le champ de la conscience ou de l'inconscient est un fait objectif. Toute réserve étant faite sur la question de savoir ensuite quelle est la valeur de cette objectivité par rapport aux autres.

Quant au problème de savoir si l'homme jouit d'une telle liberté intérieure qu'il puisse créer des mondes imaginaires à sa guise et en nombre illimité, il est aussi évident qu'on peut le résoudre favorablement.

En effet, l'homme n'est pas libre d'une liberté absolue. Sa liberté est celle d'un esprit lié à un corps et à un cosmos dont il n'est qu'un fragment. Son imagination est sans cesse tributaire des éléments et des formes qu'elle doit puiser dans le monde extérieur. Et même l'emploi qu'il en fait est canalisé par les lois de la nature humaine : physiologique et psychique. Ces lois sont les mêmes pour tous les hommes. Il suit de là qu'en vertu de l'unité de l'espèce humaine et des lois de l'imagination, *il y a un seul univers de l'imagination comme il y a un seul univers physique*. Et, comme cet univers physique, l'univers de l'imagination est à la fois fini et infini, il est en expansion constante, mais il n'en a pas moins une structure d'ensemble.

C'est ce côté naturel des mondes imaginaires qu'une science de l'imaginaire mettra directement en relief, mais il n'est pas moins précieux, bien au contraire, de penser qu'indirectement elle mettra en évidence au-dessus de toutes les discussions théoriques, le fait de la liberté suprême de l'esprit.

En d'autres termes, pour constituer ce planisphère, il ne s'agit pas de tenter encore une entreprise de synthèse générale *a priori* des formes de la pensée humaine, comme on en a trop fait, il ne s'agit pas non plus de faire quelques études dispersées sur les créations de tel et tel artiste. L'objet de notre entreprise est de mettre sur pied une *mythologie comparée généralisée*. Ici, toutefois, le mot de mythologie pourrait tromper le lecteur, car cette étude ne se bornerait nullement aux mythes de l'antiquité, elle analyserait tout autant les mythes modernes. En outre, il faudrait dépouiller le mot mythe de tout lien nécessaire avec l'idée de fable fallacieuse et comprendre que le mythe est toujours le corps imaginé — mais non purement imaginaire —, c'est-à-dire la façon dont nous nous rendons visibles des réalités qui ne le sont pas directement et qui sont cachées tantôt dans les profondeurs de la subjectivité, tantôt dans celles du monde objectif.

Mais il faut aller plus loin. Nous disions tout à l'heure que les créations de l'imagination ne se font point *ex nihilo* et qu'il y a un seul univers de l'imagination. C'est qu'en effet ces « créations » sont seulement les divers fragments de la révélation (au sens photographique du terme) des puissances virtuelles de l'esprit et des forces de la nature congénitalement inaccessibles à nos sens. De même que les savants ne travaillent pas dans des domaines absolument séparés par des cloisons étanches et que leurs travaux se recoupent les uns les autres, de façon à reconstituer morceau par morceau l'ensemble des contenus et des structures de la matière, de même des créateurs de mythe ne sont que de grands explorateurs des mondes mentaux ou plus exactement de l'univers mental unique qui les englobe tous. A nous de comparer leurs journaux de voyage, de relever les points où leurs routes se croisent, les distances sur lesquelles elles divergent et enfin d'en déduire s'il se peut la configuration

générale des zones qu'ils ont traversées. Peut-être sera-t-il possible ainsi quelque jour de sortir de la confusion de pensée qui règne au sujet des grandes expériences poétiques et mystiques et de les situer exactement dans l'univers mental grâce à une nouvelle forme *d'analysis situs*.

Immense est le domaine qu'il conviendra ainsi de parcourir, car il englobera aussi bien les formes mythologiques qui remplissent les conceptions politiques, philosophiques, scientifiques modernes que les formes mythiques de la poésie et de la religion dans tout l'univers et à tous les âges.

Mais ce travail ne peut se borner à la juxtaposition des données ainsi recueillies, comme s'il était simplement question de faire un dictionnaire ou même un ouvrage de compilation. Il faut que les structures d'ensemble et les courants de force soient mis nettement en évidence.

Métaphoriquement, il faudra instaurer pour l'étude des gisements et des courants d'images, de leurs explosions brusques et de tous les phénomènes dont elles sont le théâtre, *une géologie, une météorologie, une mécanique céleste du monde mental.*

L'on pourra faire appel, pour cette tâche, à toutes les indications que donnent les « créateurs » de mythe eux-mêmes, inspirés antiques, primitifs, et poètes modernes et non moins à tous leurs exégètes sacrés ou profanes, aux psychanalystes comme aux marxistes, aux sociologues comme aux critiques. L'on voit bien, devant pareille énumération, l'ironique étonnement de certains esprits. Quel éclectisme acéphale! Ou même quelle cacophonie! Comment, vous prétendez avoir recours à Origène et à Marx, à Durkheim et à Claudel, à Bloy et à Freud! Pourtant, pareille critique est le fait de ces esprit un peu trop doctrinaires, voire sectaires, qui oublient la complexité immense de la vie et qui croient pouvoir en rendre compte exclusivement par les travaux d'une seule école. Chaque doctrine ne tient qu'une part plus ou moins vaste de la réalité. Mais alors, s'exclamera-t-on, tout est vrai et faux, nous sommes précipités dans un abîme de contradictions? Nullement, il n'y a qu'une seule vérité, de même qu'il y a une seule réalité, si complexes soient-elles. Pour nous, chrétiens, la révélation nous apporte les vérités inébranlables et axiales de l'existence. Mais jamais

la théologie n'a eu la prétention de rendre compte de tout le contenu de l'esprit humain, et c'est là qu'interviennent valablement même les doctrines les plus incompatibles avec le christianisme : comme témoignage même de la révolte luciférienne ou comme expressions exagérées, mais vraies dans leurs racines, de certains éléments de la vie. Ainsi, même la poésie prométhéenne de l'athéisme moderne, du type nietzschéen et surréaliste, témoigne encore à sa façon de la vérité des mystères de la religion. Ou encore, par exemple, s'il s'agit de Marx et de Freud, on oppose vainement leurs théories pour savoir laquelle est vraie, ou même si elles sont toutes les deux fausses, car en fait qui donc peut nier l'importance du joug exercé par les nécessités de la vie matérielle ou par les passions sexuelles sur la vie humaine?

La véritable difficulté est de savoir comment ces diverses portions de la réalité et de la vérité peuvent composer une synthèse générale, comment il convient de les hiérarchiser. C'est là que le critique doit particulièrement faire preuve d'un sens exact des réalités naturelles et surnaturelles.

C'est ici que la foi, cette vertu théologale, sera de tout secours car, sans elle, nulle étoile polaire ne peut permettre à l'homme de s'orienter avec sûreté dans les immensités de l'univers spirituel. Elle seule peut fonder cette *pneumatologie de l'imagination* qui se révèle ici comme notre tâche capitale.

Ainsi seulement pourrons-nous reconstituer l'image exacte de l'arbre généalogique des mythes ou si l'on veut le zodiaque des constellations spirituelles qui gouvernent la vie humaine.

Il y a là une tâche écrasante, mais passionnante. Par elle, en effet, il sera possible de situer d'une façon précise les diverses formes d'esprit, de poésie, de culture. L'on pourra aussi jeter une lumière assez crue sur l'arsenal des poètes et de tous les créateurs de mythes; et peut-être résultera-t-il par là, de cette mise en évidence des mythes, un dépérissement de quelques-uns et le développement imprévu de certains autres. Il pourra en résulter de fort curieuses expériences psychologiques.

Surtout il sera possible d'éclairer d'une lumière convergente et globale tous ces mondes mythiques que tant de

savants, de penseurs politiques et de poètes ou d'artistes tentent d'opposer au cosmos de la Création, comme si c'étaient des mondes totalement aberrants et irréductibles à la *Weltanschauung* générale de la religion.

Il sera possible d'éclairer aussi et de situer dans cette même orbe de la Création, les mondes mystiques qu'explorent tous les voyants et les méditants qui ne connaissent pas encore la pure essence de la Révélation.

Nous nous sommes bornés ici à une brève esquisse, mais nous voudrions surtout attirer l'attention en terminant sur le fait qu'une telle tâche ne peut être le fait d'un seul homme, d'une part, à cause de son immensité, d'autre part, du fait qu'une telle recherche devrait être collective, comme celle de la « science », afin d'avoir le maximum de contrôle; il faut que le chercheur se garde de demeurer dans la sphère de la subjectivité individuelle et atteigne celle de la subjectivité universelle et de l'objectivité.

Aussi demandons-nous instamment à tous ceux qui comprendraient la beauté et la fécondité d'une pareille tâche de se joindre à nous dès maintenant.

Michel Carrouges.

# THEATRE

Deux faits à signaler depuis la chronique précédente : la réussite de Mlle Marguerite Jamois comme metteur en scène et la présentation au Théâtre Antoine des spectacles montés par M. Aimé Clariond.

On sait depuis longtemps quelle admirable comédienne est l'interprète de *Martine* et de *Madame Bovary*, capable d'exceller dans les *Caprices de Marianne* comme dans *Crime et châtiment*. Sa mise en scène d'*Hedda Gabler* n'avait pas attiré l'attention. Celle d'*Electra* est digne de ce Théâtre Montparnasse où nous attendent de si chers souvenirs.

Il faut remercier M. Paul Blanchart d'avoir adapté *Electra ou Le deuil sied à Electre*, d'Eugène O'Neill (1931). Homme de goût, connaissant « la chose théâtrale » dans son histoire comme dans sa nature, il nous révèle une œuvre d'une authentique grandeur. Peu importe ici que le destin des Atrides ne soit plus un secret pour personne et ne réserve aucune surprise au dénouement. Peu importe que certains effets soient un peu gros, que le dramaturge américain se laisse aller parfois à des effets de muscles. Il y a là un souffle et, par ce souffle, l'œuvre existe sur la scène et dans la salle, l'œuvre existe dans le cœur des interprètes et dans la mémoire du spectateur.

Ce n'est pas le souffle de la tragédie antique. Il ne s'agit, d'ailleurs, ni d'une traduction adaptée ni même d'un effort pour ré-incarner l'esprit de la trilogie dans un autre corps. Personne ne s'appelle Agamemnon, Egisthe, Oreste, Clytemnestre, Electre. Et la fatalité n'est pas ici la puissance transcendante qui conduit l'histoire des Atrides.

Le drame se déroule à la fin de la guerre Nord contre Sud. Eugène O'Neill a ramassé en lui les trois épisodes dont les Grecs faisaient trois tragédies : le retour et la mort d'Agamemnon, le retour d'Oreste et la mort des coupables, la folie et le châtiment du parricide. Le rôle d'Electre est en quelque sorte un principe d'unité et de continuité : prévoyant les catastrophes et leur survivant, elle inscrit l'avenir dans le présent et empêche le passé de passer. Jamais peut-être Mlle Marguerite Jamois ne fut plus belle que dans cette fille en robe de quakeresse, « aux yeux pleins de silence », « qui n'a jamais ri, même enfant ». Et, en face d'elle, Mme Valentine Tessier, Clytemnestre aux claires toilettes, trouve enfin un personnage qui met en valeur son talent en tirant le *maximum* de ses moyens. Oui, vraiment, le deuil sied à cette Electre, comme à cette Clytemnestre la passion de vivre jusque dans la mort.

Le drame se joue dans une maison américaine. Si des colonnes et un fronton grecs encadrent la porte, c'est qu'une heureuse coïncidence fait ici se rejoindre les exigences de la couleur locale et celles de la couleur symbolique — imposant décor de M. Étienne Hervier. Sous la nouvelle histoire de cette famille fatale, il y a sans aucun doute un puritanisme qui opprime les cœurs trop sensibles; les vieilles familles de ce jeune pays trouvent leur fierté dans des traditions où la vertu est plus *virtus* que *caritas*. « Pourquoi les morts ne peuvent-ils pas mourir ? » Voilà la tragédie de Clytemnestre que contemplent les portraits de famille dans le salon de son mari.

Mais la tyrannie des morts, le conflit de la nature et du moralisme

tiennent plus peut-être à la trame qu'au drame. La mort joue un rôle plus profond que les morts, cette mort qui est inscrite dans chaque vie. Agamemnon et Oreste sont des hommes dont la guerre a transformé l'âme, justement parce que la guerre signifie la présence constante de la mort. « La présence continuelle de la mort m'a fait penser à la vie d'une certaine façon; avant, c'était la vie qui me faisait penser à la mort. » Et encore : « Au bout de chaque victoire il y a une défaite qui est la mort et la mort est peut-être la victoire qui est au bout de chaque défaite. » C'est dans la direction marquée par des textes de ce genre qu'il conviendra, quand la pièce sera publiée, de chercher le secret de cette grandeur qui saisit le spectateur avant même qu'il soit capable d'en analyser les raisons. Et tout le rôle d'Electre apparaît alors comme celui du mort vivant, de l'être en qui la mort se confond avec la vie.

La fatalité, c'est peut-être cette condamnation à mort qui est prononcée avec chaque naissance; chaque vie s'accommode de sa mort comme elle peut, le plus souvent en essayant de n'y point penser. Electre est celle qui ne cesse jamais d'annoncer la mort dans une humanité qui voudrait bien être comme l'univers et ne pas savoir que la mort est en elle. Aussi est-elle comme hors du temps, étant toujours par sa lucidité au bout de chaque existence. Jamais personnage n'a mieux exprimé ce que l'auteur refuse : O'Neill unit au plus profond mépris de la société une foi en la vie qui le conduit jusqu'à Dieu. Dans son article d'*After the genteel tradition, American writers since 1910* (New-York, 1937), M. Lionel Trilling le rapproche même de Pascal.

En 1953, au sommet d'un gratte-ciel de deux cents mètres qui domine Paris, dans le bureau du propriétaire et directeur d'une énorme usine d'automobiles. Trente mille ouvriers exigent une augmentation de salaires, non parce qu'ils ont faim, mais parce que l'appétit vient en mangeant. Le patron, un *self made man*, cherche vainement une troisième voie entre une grève qui mettrait l'entreprise par terre et l'impératif du personnel qui dépasse mathématiquement ses possibilités actuelles. Vieillard fatigué, il attend cette troisième voie de l'union de ses deux fils, l'homme d'argent et le poète, comme elle aurait jailli jadis, quand il était jeune, de son imagination qui alliait le sens des affaires à l'idéalisme. Pratiquement, si l'on peut dire, le poète a trouvé la solution : l'artiste qui n'entend pas « vivre de sa plume » a besoin d'un second métier qui le nourrisse; l'homme-machine des usines modernes a besoin d'un second métier qui embellisse sa vie; il sera *aussi* un artiste, céramiste, par exemple. Mais le poète ne veut pas que cette seconde activité soit industrialisée comme l'autre; il rêve d'un atelier de compagnons travaillant librement, pour l'amour de l'art, sans le secours des capitalistes. Les ouvriers se chargent vite de dégonfler sa chimère. Il ne reste alors, pour sauver l'usine, que le projet du fils raisonnable : devenir marchand de bombardiers.

L'opposition des deux jeunes gens est celle des élites qui mènent le monde. Les idéalistes se retirent dans leurs rêves, et leur pureté devient un alibi de leur lâcheté. Les hommes d'argent sont emportés par la logique impitoyable de leurs intérêts à faire la guerre pour la préparer. La machine à tué l'humanité. Le désespoir terrasse le vieil industriel, désespoir devant un monde déchu, désespoir devant sa propre réussite qui fait de lui un artisan de cette déchéance.

Les défauts de *La termitière* sont éclatants. Il y a toujours quelque

chose de simpliste lorsque les données d'une situation dramatique contiennent des éléments d'ordre scientifique ou technique. Un grand savant qui nous parle de ses inventions, un capitaine d'industrie qui nous expose ses problèmes, c'est le plus souvent l'occasion de scènes parfaitement fausses. Au théâtre, les affaires ne sont jamais vraiment les affaires. Ici, en particulier, tous les personnages sont des définitions : le poète, l'homme d'affaires, l'ouvrier ancien style, l'ouvrier nouveau style, le forgeron devenu roi de l'automobile, la secrétaire au grand cœur... D'autre part, comme l'*homo faber* ne peut se montrer sur la scène dans ses activités professionnelles, il devient très vite *homo loquax* : et quand l'auteur est éloquent, et quand cette éloquence ne prend pas la peine de s'habiller...

*La termitière* a donc tout ce qu'il faut pour être une pièce manquée. Mais l'auteur est un homme de théâtre. Il s'appelle Bernard-Charles Miel. C'est un nom à retenir. Son dialogue force l'attention, sans imposer ni les personnages trop sommaires ni les idées trop simplistes. Je ne sais quelle violence sympathique emporte les quatre actes, fait passer les discours, avec la collaboration efficace de M. Aimé Clariond. Psychologie élémentaire, soit ! mais vitalité intense.

D'autre part, voici enfin un homme qui manifeste l'intelligence dramatique de notre époque. Y a-t-il influence de la philosophie de M. Gabriel Marcel ou rencontre ? Quelques images aux couleurs violentes illustrent ici des thèmes fondamentaux du « mystère ontologique » selon *Être et avoir*. Ces « intoxiqués de spécialisation », ces hommes réduits à l'état d'automates, ces âmes hypnotisées par les procédés publicitaires — les « techniques d'avilissement » dont parle Gabriel Marcel — cette impression de desséchement dans un univers d'acier, n'est-ce pas le « monde cassé » qu'explore le philosophe ? M. Bernard-Charles Miel a trouvé sa voie dans les scènes satiriques. Que son dialogue sur la publicité devienne son modèle ! Là, sa générosité est disciplinée par la *vis comica* ; l'observation refoule l'idéologie ; l'éloquence se dégonfle et la bonne caricature donne immédiatement au public le sentiment de la vérité.

En quittant la Comédie-Française après le spectacle donné pour fêter la naissance de Marivaux, j'ignorais la démission de l'Administrateur et me disposais à commencer en ces termes :

Voici terminé le premier hiver de la nouvelle Comédie-Française. *Le Mariage de Figaro*, *Bérénice* et *Arlequin poli par l'amour*, *On ne badine pas avec l'amour* et *On ne saurait penser à tout*, *La surprise de l'amour* et *L'île des esclaves*, aucune de ces soirées ne laisse cette impression de quasi-perfection que l'on éprouve à *L'École des femmes* de Jouvet, que l'on a éprouvée dans cette même salle de la rue Richelieu quand Madeleine Renaud et Pierre Bertin jouaient Marivaux et Musset. Mais il faut regarder l'ensemble. Quel effort dans une maison qui donne chaque semaine une affiche si variée ! Quelle collection d'images souvent exquises ! Quel goût dans le choix des costumes — sauf pour *On ne badine pas avec l'amour* où les accords colorés n'étaient pas toujours heureux. Et surtout, quel zèle, quel souci du travail bien fait ! Quelle jeunesse, aussi...

Bien sûr, il y eut des engagements qui ne s'imposaient pas et la participation de l'ancien Odéon aurait pu être réduite. Bien sûr, chacun n'a pas encore trouvé son emploi. Il n'est pas absolument sûr que la beauté et les dons de Mlle Thérèse Morney la destinent aux jeunes filles de Musset ; mais on ne peut honnêtement pas se prononcer après un seul essai et dans le rôle très particulier de Camille

d'*On ne badine pas avec l'amour*. Ce qui est sûr, c'est que cette artiste devait entrer dans la maison. Mlle Marie Sabouret a été une excellente comtesse dans *La surprise de l'amour* — la première version, celle de 1722, beaucoup plus près de la comédie italienne et jouée, d'ailleurs, par la troupe du Théâtre italien. Et les « Arlequin » de M. Jacques Charon, et les « Colombine » de Mlle Hélène Bellanger... Bref, donnons généreusement deux ans à la nouvelle Comédie pour opérer des allégements et une mise en place qui se feront peu à peu; au cours du travail quotidien : tout promet une belle époque.

Le lendemain de sa démission, M. André Obey disait à *Combat* (8 février) : « On a voulu nous juger sur les résultats de quatre ou cinq mois, quand il eût fallu le recul de quatre ou cinq ans. » Le souci de la symétrie a rendu la phrase de l'ancien administrateur inquiétante. En ce milieu du vingtième siècle, cinq ans, c'est peut-être la fin du monde. Disons : deux ans... Ces « quatre ou cinq mois » permettent ce chiffre optimiste.

Plusieurs reprises doivent être signalées. Celle du *Dibbouk* au Théâtre La Bruyère par la jeune troupe de M. André Marcovici. L'œuvre d'An-Ski est un chef-d'œuvre du théâtre yddisch : c'est aussi une des grandes œuvres dramatiques du théâtre tout court. On ne saurait trop dire les mérites d'une compagnie qui ne recule pas devant les difficultés d'un pareil spectacle et qui nous permet de revoir l'admirable créateur du rôle du Reb Ezryel, M. Luca Pridoux.

M. André Frère s'installe au Théâtre des Noctambules avec ses comédies à une voix. Il ne faut pas seulement louer le comédien qui sait, seul, occuper la scène pendant une soirée et qui trouve le moyen de rendre présent tout un monde autour de lui : cet art de donner un corps et une âme à des absents, c'est très fort. Il faut aussi louer l'auteur de ces comédies : son texte existe, il est d'un esprit fin, cultivé, voire érudit.

La Comédie-Française reprend, salle du Luxembourg, *Asmodée* de M. François Mauriac (cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 décembre 1937). Le drame entrelace deux « relations » : M. Couture et Mme de Berthas, Mme de Berthas et sa fille Emmanuelle. La relation « M. Couture et Mme de Berthas » apparaît la première; elle se déroule, seule, jusqu'à la fin de la première partie; ensuite, elle enveloppe, pour ainsi dire, la relation « mère et fille »; enfin, elle survit, fortifiée au dénouement. Si l'on ajoute qu'à la création le personnage énigmatique de M. Couture occupait le centre de l'œuvre, nous étions portés à subordonner le drame qui oppose la mère à la fille au drame qui unit la mère au précepteur. M. Louis Seigner, aujourd'hui, simplifie la personnalité de M. Couture; la direction Tartufe est à peine indiquée; « le charme » de « sorcier » disparaît totalement; il ne reste plus que la passion ardente, dévorante, pathologique. A la faveur de cette réduction de la personnalité à un seul de ses personnages, on aperçoit mieux que l'intérêt de l'auteur s'est porté autant sur la relation de Mme de Berthas à sa fille que sur sa relation à M. Couture, que le personnage central est cette femme en plein été (ne parlons pas d'automne : si nos calculs sont exacts, elle a trente-huit ans à peine et le précepteur ne devrait pas avoir dépassé la trentaine), que le drame des autres est commandé par le sien. Et c'est là vraiment la partie forte de la pièce, mise en pleine valeur par Mme Germaine Rouer et Mlle Mony Dalmès.

HENRI GOUHIER.

## MUSIQUE

### L'œuvre d'orgue de J.-S. Bach. Concerts et récitals

La collection « Dieu et l'Art », complémentaire des cahiers de *L'Art Sacré*, s'ouvre par un ouvrage du R. P. François Florand sur l'œuvre d'orgue de J.-S. Bach.

Quel plaisir, quelle délectation de se laisser entraîner par l'auteur en un jardin où l'on découvre à chaque pas quelque nouvel horizon aperçu, pressenti ou inconnu ! Avec un guide aussi sûr, on peut avec confiance s'aventurer dans les domaines si mystérieux des rapports entre la musique, l'humanisme, la vie intérieure, la vie mystique, domaines qui s'éclairent par des réflexions pertinentes, profondes et surtout fort substantielles.

Car ces dix commentaires prononcés au cours des récitals Marcel Dupré à Saint-Philippe-du-Roule s'accompagnant d'un avant-propos très documenté sur la personne même de Bach et suivis d'une étude sur Bach et les symboles ainsi que d'un essai sur l'expression musicale et le sentiment religieux, sont riches d'enseignements et dépassent singulièrement leur point de départ, mais avec une rigueur et une vigueur qui placent leur auteur non seulement comme un analyste remarquable, mais aussi comme un esprit de synthèse d'une grande portée.

Quand j'aurai cité les sous-titres des chapitres, on verra aussitôt sous quels aspects ces commentaires sont traités (Bach, musicien lyrique; fugue et prière; esthétique de l'orgue; significations et « recréations »; un art « engagé »; musique et prière « pures »; Bach le « gothique »; le virtuose; le mystique; le maître de l'expression) et qu'ils ne se bornent pas à une analyse de la lettre musicale, mais cherchent la signification essentielle et les résonances profondes de cette œuvre. Devant un enseignement aussi riche, aussi documenté, aussi pénétrant, il est malaisé de donner un compte rendu qui n'en sera inéluctablement qu'un pâle reflet. Quelques phrases citées au hasard des pages diront mieux et plus.

Bach est un artiste qui cherche à livrer sa pensée dans un langage mystérieux qui a une syntaxe et pas de dictionnaire...

La pénétration d'un choral de Bach exige une complicité intelligente, un dédain du décor, une connivence spirituelle, etc...

La fugue progresse vers le sommet de la courbe, grâce à l'écriture même du contrepoint... où la pensée même est incorporée... sans effet de surprise, ni de commotion nerveuse...

Les questions de structure interne les préoccupaient moins (les musiciens classiques) que nous, parce qu'ils les connaissaient mieux...

Bach *devait* écrire des préludes et des fugues comme Racine et Corneille ont *dû* écrire des tragédies en cinq actes.

Sur Bach, lyrique et *orateur* :

Cette façon de chanter, de déclamer est tout uniment une façon de *vivre*.

Et cette musique est une musique *charnelle*, soucieuse de communier avec son public malgré la volonté de rester une œuvre digne et dégagée du réel, toute palpitante d'émotion partagée.

Et aussi une œuvre *magistrale* à la façon d'un prédicateur qui ne rejette ni appréciations, ni démentis de son auditoire, mais qui, s'il veut être compris, doit cependant se courber vers eux, en comprendre la faim et la soif s'il les veut apaiser. Hautains et « adaptés », ces deux ministères sont également incapables de se tenir à un art totalement *gratuit*.

Et ces réflexions si justes sur le problème des *équivalences expressives*, sur la valeur expressive du silence chez Bach, sur la forme musicale dite « fantaisie », en quoi, pour ma part, je vois une extension du motet instrumental des « renaissants ». La symbolique de Bach est ramenée à sa véritable valeur d'intériorité — et non, comme le voulait Schweitzer, à une imitation, une description un peu puérile — « un quoi ? » Florand voit une œuvre à double relation, une œuvre-signe. Et ici le théologien et esthéticien disent Bergson, Maritain en déduit un enseignement pour la pensée contemporaine. Sur

L'angoisse symboliste succédant à la sécurité classique, à la candeur romantique, dont l'exagération définira le surréalisme, coïncidant avec la crise moderne lorsque se se comprend elle-même que si on la considère sous cet aspect d'une catastrophe de la confiance. Le lyrisme tente un effort de spiritualisation de la chair.

Il n'y a qu'un moyen de faire une œuvre laide, c'est en se proposant d'en faire une belle, de la manquer etc.

Et plus loin, que de vues si justes et vigoureuses sur la musique religieuse : nécessité d'une expression, proche de la musique atonale, discrimination entre la musique de ligne et la musique d'accents.

Il n'y a pas de valeur possible dans l'ordre religieux en dehors d'une volonté première d'expression. Il ne faut jamais dormir.

Et la conclusion terminale :

Le choix est à faire entre deux réalités parfaitement discernables : la ferveur et la paresse.

Affirmation qui est le désir formel de tous les musiciens sincèrement religieux et sincèrement « musiciens ».

On voit assez par ces quelques citations que ce livre, qui de plus est illustré par quatre portraits de J.-S. Bach et par les mesures de début de toutes les œuvres dont il est parlé, est un remarquable enseignement non seulement sur le sujet, mais est aussi un manuel d'esthétique. J'en recommande la lecture à tous ceux qui, par état ou par goût, s'intéressent à la musique.

Et que l'auteur me permette un vœu : nous attendons de lui l'étude complémentaire sur les grandes œuvres lyriques de Bach, Cantates et Passions, qu'il doit maintenant après celle-ci nous donner.

***

La place me manque pour rendre compte des derniers concerts intéressants donnés ces derniers temps. Je ne voudrais pourtant pas

oublier de signaler à l'attention quelques premières auditions glanées au hasard des programmes. A la Société Nationale de musique de chambre : une intéressante sonate à deux pianos de Henri Martelli, d'une adresse d'écriture, d'une liberté dans le jeu très sympathique; des mélodies très sensibles de Daniel Lesur sur des poèmes de Cl. Roy; une sonate pour piano, substantielle, véhémente, de Jolivet; des chœurs de Florent Schmitt « à contre-voix » périlleux par instants, mais si vivants et d'une réalisation achevée dignes en tous points de l'auteur de la *Tragédie de Salomé* et de tant d'autres choses. A l'orchestre, en radio ou en concerts publics des associations : une symphonie avec violon concertant, pathétique et humaine de Émile Goué; un « ricercare » de D. Lesur, concentré et intérieur; une suite évocatrice et variée de Y. Baudrier, le musicien dans la cité; un concerto de violon franchement sonore de Cl. Arrieu et un scherzo romantique de Léon Manière.

Une jeune cantatrice qui vient d'obtenir le grand prix du disque, Madeleine Martinetti, s'est fait entendre salle Gaveau en un récital organisé par la firme Pathé-Marconi. Sa voix chaude et émouvante de contralto, conduite avec une très grande musicalité, son tempérament dramatique lui valurent de son nombreux auditoire, où on reconnaissait un grand nombre de personnalités du monde musical, un très grand succès.

Son programme varié et éclectique réunissait des pièces anciennes peu chantées d'ordinaire, des premières auditions de Lazarus, Honegger, des pages désinvoltes de Delannoy et des negro-spirituals dont le beau « *Deep river* » *Nobody Knows* et l'émouvant *Where you there when they crucified my Lord*. Les plus beaux moments de cette soirée furent, à mon goût, la dramatique scène d'*Orfeo*, de Monteverdi, rendue intensément; les chants espagnols du XV^e^ siècle remis au jour par H. Collet; une belle effusion vocale de Verdi et la supplication hébraïque de A. Honegger d'une puissance d'émotion bouleversante.

Émile Damais.

## L'EXPOSITION DE VAN GOGH A L'ORANGERIE

L'Exposition van Gogh, à Paris, s'est préparée dans le plus grand secret. Auparavant, elle faisait courir Bruxelles, et bien des Parisiens, pour ne pas la manquer, s'étaient rendus, tout exprès, en Belgique. Tout à coup, elle ouvre ses portes à Paris, à l'Orangerie. Nous nous y sommes précipités dès les premiers jours de l'ouverture, pour y rencontrer, déjà, une foule immense qui n'a pas eu besoin de la presse pour être avertie de l'existence de l'Exposition. La peinture, au fond, passionne les gens.

C'est dans la bousculade et le bruit que nous avons pu apercevoir, tant bien que mal, les toiles accrochées, et nous rendre immédiate-

ment compte de l'importance des œuvres présentées. A écouter les réflexions que ce jour-là les groupes échangeaient entre eux, il semble que personne n'ignore plus la légende du peintre maudit et sa folie. La folie a beau ouvrir de succès. On y court dès que quelqu'un peut en prouver l'authenticité. Il n'est pas sûr, dans cette curiosité, que la peinture y trouve son compte. Pauvre van Gogh, il aurait été bien étonné d'amener tant de gens, lui qui, de son vivant, n'a vendu qu'une seule toile et à quel prix !

Mais que ces remarques n'aient pas l'air de toucher un seul instant la grandeur de van Gogh et la réelle importance de l'Exposition !

Avec van Gogh, nous entrons dans le martyrologe des peintres. Bonnard, qui peint comme il respire, ne ressemble guère à cet inquiet, à cet angoissé, à ce caractère toujours mécontent de ce qu'il fait, à ce bourreau de lui-même, obsédé et appliqué sur la résistance à l'expression que lui oppose la nature et qui s'acharne. Comme il l'écrit à son frère Théo : « Je viens m'asseoir avec un panneau blanc devant l'endroit qui me frappe, je regarde ce que j'ai devant les yeux, je me dis : ce panneau blanc doit devenir quelque chose. Je reviens mécontent. Je le mets de côté et, après m'être reposé, je le regarde avec une certaine angoisse. Je reste mécontent parce que j'ai trop à l'esprit cette merveilleuse nature pour que je puisse en être content. Mais pourtant je vois dans mon œuvre un écho de ce qui m'a frappé, je vois que la nature m'a raconté quelque chose, m'a parlé et que je l'ai noté en sténographie. »

Nous citons le nom de Théo, le frère de Vincent qui fut aussi son ami et son seul confident. Ce gros volume de lettres que Grasset vient de rééditer sont adressées à cet admirable compagnon. Il est indispensable pour suivre l'évolution de la pensée du peintre, ses difficultés morales et créatrices, formant, ensemble, d'ailleurs ce pathétique fond d'angoisse et ce sourd progrès de la folie que l'on peut suivre pas à pas.

Van Gogh est visionnaire. Il passe par des crises mystiques et veut se faire évangélisateur, avant de se donner tout entier à la peinture. Le grand mérite de cette exposition est de nous permettre de suivre les étapes de son art. Tout d'abord, celle du peintre hollandais, expressionniste, aux couleurs sombres, patinées et vieilles, comme un chef-d'œuvre flamand noirci par le temps, aimant les sujets rustres, terriens.

Ce Hollandais, jusque-là, n'entreprend rien qui ne soit dans la pure tradition hollandaise. Mais son arrivée à Paris, en 1880, le met en présence des impressionnistes. Au contact des rayons mille fois décomposés de la nouvelle peinture française, van Gogh se sent devenir une autre nature, éclaircit sa palette, combat avec l'équipe Monet, Pissaro, Seurat, Renoir, Gauguin, mais, comme il le dit, « le côté poudre de riz, toilette chic » de l'école ne peut satisfaire ce fougueux, ce visionnaire qui n'est pas esthète.

Il découvre, alors, en s'éloignant de Paris, le Midi, et s'installe à Arles. Il est bouleversé par la beauté des lieux, les couleurs vives du ciel et du sol. Peu à peu, la passion du soleil le saisira. « Ah ! ceux qui ne croient pas au soleil d'ici sont bien impies », écrit-il à son frère. « Il y a seulement que je trouve que ce que j'ai appris à Paris s'en va, et que je reviens à mes idées qui m'étaient venues à la campagne, avant de connaître les impressionnistes. Car, au lieu de chercher à rendre exactement ce que j'ai devant les yeux, je me sers de la couleur plus arbitrairement pour m'exprimer fortement. » Le soleil, sans ombre, hantera jusqu'à la technique du peintre. Tout

sera enflammé, jusqu'aux traits, jusqu'aux formes. « Mais en supposant l'homme terrible que j'avais à faire en pleine fournaise de la moisson, en plein midi. De là des orangés fulgurants comme du fer rougi, de là des tons de vieil or lumineux dans les ténèbres. » Mais, la lumière et le soleil ne sont pas joyeux. L'homme s'y épuise, surtout van Gogh qui y amène une énergie de travail que le climat ne permet pas et qu'il tente de forcer. Peu à peu se dessinent, dans une solitude atroce, les idées fixes, la folie de la persécution, les idées noires qui le conduiront à l'asile et au suicide.

Qu'auraient été, pour la peinture, un tel fanatisme, une telle violence, s'ils eussent habité un mauvais peintre ? Le génie de van Gogh a été sa garantie, et cette idée presque mystique de la peinture.

La dernière lettre de van Gogh à Théo, trouvée dans sa poche, après son suicide, contenait ce cri : « Eh bien ! mon travail à moi, j'y risque ma vie, et ma raison y a fondu à moitié — bon — mais tu n'es pas dans les marchands d'hommes pour autant que je sache, et tu peux prendre parti, je le trouve, agissant réellement avec humanité, mais que veux-tu ? »

## PIERRE BONNARD

La mort du peintre Pierre Bonnard, survenue à la fin de ce mois de janvier, laisse un grand vide. C'était un tel enchantement que de le savoir encore vivant ! Sa présence, dans cette époque cruelle, nous permettait de croire que nous n'avions pas tout à fait perdu le paradis et que quelqu'un, pour nous, se chargeait d'en donner des images. Nous étions, grâce à lui, rassurés : la pureté, l'humilité, l'ingénuité de l'enfance, cette faculté de toujours s'émerveiller sans lassitude, tout cela n'est donc pas une tare dont le pessimisme à la mode veut nous faire honte. C'est vrai que la peinture, à cet état d'innocence d'avant le déluge, ignore la panique et les bouleversements sociaux ! Bonnard est intact, protégé par sa fiction et sa vie recluse. Mais qui se sentirait l'âme assez basse pour lui reprocher de nous avoir tendu inlassablement ce verre d'eau fraîche ?

Nous avons eu la chance, en 1946, chez Bernheim Jeune, dans le taillis du Salon d'Automne, sans oublier la fresque religieuse, pour une église savoyarde, qu'exposait la Galerie René Drouin, d'approcher de ce feu-doux permanent qui n'a pas diminué, jusqu'au dernier jour, d'intensité.

Tout était à peindre pour Bonnard ! Le regard seul qu'il posait sur les choses et les êtres et que ceux-ci avaient l'air de lui rendre avec la même amitié, contenait ses intentions entières. La rumination intellectuelle, la recherche des énigmes, l'inquiétude créatrice qui fait dévier la sensation spontanée pour la raccrocher, plus tard, en la malmenant, il semble bien que Bonnard les ignorait. La fraîcheur de Bonnard est dans son innocence. Il était l'homme miraculé que l'étonnement et la joie ne quittaient point et que ses pinceaux prolongeaient.

Son œuvre est la transfiguration de la banalité, la révélation de tout ce qui nous entoure et que nous ne voyons plus parce que nous sommes distraits et fatigués par cette espèce de remâchement intérieur que distillent l'ennui et le dégoût. Quand nous étions enfants, il nous arrivait souvent, au beau milieu d'une leçon, d'être saisis, subitement, par la merveille de notre main rose et vivante, posée sur la couverture bleue de nos cahiers, par le battement continu de notre cœur et de nos veines, par le soleil qui éclairait le tableau noir et nos têtes, éblouissait le professeur qui se levait pour fermer les rideaux. Cette place que nous occupions dans l'atmosphère, les flatteries de la lumière sur le lieu que nous habitions et sur nous-mêmes, cela avait bien plus de mystère que la table de multiplication. Personne, à ce moment-là de notre formation, n'a su nous intéresser à cette réalité. J'imagine que Pierre Bonnard nous l'a révélée plus subtilement que tout autre. Son œil gourmand et civilisé, merveilleusement ouvert sur la saveur de la création, a retrouvé la vivacité de nos premiers regards. Il ajoutait, à ce qu'il faisait, ce brin d'humour jamais méchant et cette fantaisie, ce plaisir d'adoucir et d'illuminer le sujet, de le baigner dans une magie unique, plus poétique que plastique. Si la poésie se laisse volontiers saisir par un léger gauchissement de la réalité, nul doute que Bonnard en ait les mains pleines. Mais comme il le disait lui-même, « il est toujours nécessaire d'avoir un sujet, si minime soit-il, de garder un pied sur terre ». Il n'était pas quelqu'un de dérouté qui, pour percer une énigme, créait une autre énigme, qui entretenait un cerveau fébrile, qui remettait tout en question, qui analysait sans trêve. Il ne voulait pas perdre son émotion première. Il savait bien qu'il tenait le monde par le bon bout, que questionné et regardé avec cette fidélité, celui-ci ne pouvait lasser ses questions et ses découvertes. Bonnard nous voulait ravis ! Il nous a réconciliés dans notre image : l'horreur est au-dedans de nous, la mort aussi et la vilenie. Un peu de tendresse et de fraîcheur, nous mourons de soif ! « Ah ! le monde est si beau, dit Claudel, qu'il faut poster ici quelqu'un qui, du matin au soir, soit capable de ne pas bouger ! »

L'œuvre de Bonnard, celle de sa jeunesse et la plus récente, ne témoigne que de ces vertus. Animée par un besoin humble et tout naturel de beauté, elle n'a pas dévié un seul instant. Les femmes, les enfants, les bêtes, les paysages et les fruits sont intimement mêlés à la vie de Bonnard et se rejoignent dans ses tableaux, dans une secrète entente désintéressée.

Ses dessins, les plus belles notations d'une âme amoureuse, ont cette grande architecture presque invisible, mais non moins précise à force d'attention à l'objet et à l'émotion suggérée par lui.

Le ravissement que nous donne la peinture de Bonnard, n'est évidemment pas le seul plaisir que nous attendons de la peinture, mais menée à ce degré de subtilité, il est difficilement imaginable qu'elle puisse faire école ou se continuer sans amener un abus qui la ruinerait. D'ailleurs qui aura l'âme, le cœur et les dons délicieux de Bonnard pour nous consoler de sa mort ?

GEORGES BORGEAUD.

## LIVRES

Emmanuel Mounier : *Traité du caractère*. Paris, Éditions du Seuil, 1946, 1 vol., 400 fr.

Ce serait une entreprise qui manquerait de sérieux que de vouloir rendre compte du livre monumental de M. Emmanuel Mounier, *Traité du caractère*, et bien entendu ce serait pire de prétendre en apporter une critique.

Après l'avoir lu et au moment de prendre la plume, nous avons pensé à ce qu'aurait dû être l'embarras d'un courriériste littéraire ayant à faire une note sur *La critique de la Raison pure*, par exemple. Nous ne pensons pas exagérer en prenant un tel point de comparaison.

Ce livre est en effet un livre essentiel. Est-ce modestie ou mode littéraire qui fit choisir à M. Mounier le titre *Traité du caractère* ? Il est un temps où un tel livre se serait appelé : « Traité de l'homme » ou « Nouveaux essais d'anthropologie » ou, si un livre médiocre et surcoté n'avait pas accaparé ce très beau titre « L'homme, cet inconnu ».

Ceux — et nous en sommes — qui suivent depuis de longues années la production de M. Mounier sont heureux qu'un grand livre comme celui-ci lui permette enfin de donner sa mesure. On pouvait craindre jusqu'ici que la tâche courageuse qu'il poursuit à *Esprit* ne le disperse trop et ne nous prive d'une œuvre de longue haleine.

Ce livre, malgré quelques hâtes (et espérons que la prochaine édition le lavera des fautes d'impression qui le défigurent par trop, d'autant plus gênantes qu'elles portent le plus souvent sur des termes techniques, dans lesquels un lecteur même averti, mais non spécialisé peut très difficilement se reconnaître), confond par la solidité de son érudition, l'ampleur du sujet traité, le caractère prodigieusement nuancé des notations psychologiques.

Notre rôle devrait être de dire : « C'est un livre à lire, à acheter, à étudier. » Nous allons essayer de montrer à nos lecteurs pourquoi.

Cette somme psychologique nous apporte d'abord une synthèse de la psychologie contemporaine, une richesse d'informations dispersées jusqu'à présent dans les endroits les plus divers. Si l'on osait faire une critique, ce serait que le scrupule de M. Mounier à ne rien laisser de côté est peut-être exagéré.

C'est faire trop d'honneur à tous les bavardages et à tout le verbalisme dispersé autour de cette médecine pseudo-scientifique des « tempéraments » que de se donner tant de mal à les exposer.

Encore faudrait-il ajouter tout de suite qu'on ne peut faire grief à M. Mounier que d'indulgence, car son sens critique très ferme dans le fond, s'il sait être aimable en la forme, dégonfle à mesure toutes ces baudruches.

Tel quel, le livre de M. Mounier tient compte à peu près de tout ce que nous ont amené la psychanalyse, la psychophysiologie, de ces cinquante dernières années, la psychologie expérimentale anglo-américaine, la psychologie allemande, les existentialistes, les caracté-

rologues de l'École de Groningue, que M. Le Senne a fait si heureusement connaître l'année dernière, dans son précis de caractérologie aux lecteurs français.

On est heureux de voir que M. Mounier a su placer à sa place exacte, encore méconnue, l'œuvre immense de Pierre Janet et celle du Dr Édouard Pichon. C'est purement à titre personnel que je regrette de voir mis un peu sur le même plan l'apport de Freud et celui des psychanalyses hétérodoxes ou soi-disant telles. Non que je discute ici la valeur d'Adler et de Yung, qui sont de grands psychologues, et dont le second tout au moins est un philosophe estimable. Mais il y a une *différence de nature* entre leurs apports et celui de Freud. L'apport de Freud et la psychanalyse elle-même n'est qu'*une méthode*, une méthode scientifique — assimilable si l'on veut à l'introduction du tube à rayons X dans les sciences médicales.

Que sur les premiers résultats de la méthode, Adler Young et Freud lui-même aient édifié des synthèses doctrinales, fragiles comme tout ce qui dans la science est théorie et non méthode, c'est une autre affaire. Encore d'ailleurs qu'il faille reconnaître à Freud qu'il a beaucoup mieux fait le départ entre la méthode et la théorie, que ses écoles dissidentes, qu'il a souligné le caractère précaire de ses propres théories, en nous racontant leur genèse dans sa pensée au contact de ses malades, et en insistant sur ses variations, cela n'est pas tant son titre de gloire que d'avoir découvert la méthode. Une méthode inépuisable que vulgarise encore la récente découverte de la narcoanalyse (une telle découverte d'ailleurs fait un peu trembler dans le monde Buchenwaldien, dans ce monde actuel qu'un journaliste suisse appelait récemment « l'âge des baraques »).

Sur un seul point peut-être, l'information de M. Mounier est en défaut. Faut-il y voir un reflet du fait qu'il appartient à cette génération française qui, avec Péguy et Bergson, a eu à secouer le joug de la sociologie universitaire? Autant le psychophysiologique et le psychopathologique sont exploités, autant le psychosocial a été délibérément laissé de côté, car on ne saurait suspecter l'auteur d'omission involontaire.

Nous n'en donnerons qu'une preuve, en nous excusant qu'elle soit si matérielle, c'est l'index analytique. On y cherche en vain Durkheim, Halhwachs, Lévy Bruhl; Ch. Blondel n'est cité que trois fois, Marx qu'une (et encore s'agit-il de sa personnalité, non de sa doctrine).

Pourtant, si l'on veut rechercher les structures vraies du caractère, dégager comme le fait Mounier en termes magnifiques la vocation et la personne, n'est-il pas certain qu'il faut autant tenir compte du social que du physiologique? N'est-il pas indispensable d'imposer à l'individu la critique marxiste, comme l'auteur sait l'imposer aux structures sociales, de même que les structures sociales doivent être soumises non seulement à la critique marxiste, comme on prend de plus en plus l'habitude de le faire, mais aussi à une psychanalyse et plus généralement à une critique biologique qu'on a tort souvent de réserver à la seule personne.

Mais nous nous excusons de réflexions qui pourraient à tort être considérées comme des critiques. C'est précisément parce qu'il manque si peu de choses à une œuvre aussi encyclopédique que l'on peut si facilement en mettre en évidence les rares lacunes. Et ce n'est pas en quelques pages qu'il serait possible de noter au passage toutes ses richesses.

C'est à leur découverte que nous convions tous ceux de nos lecteurs

qui s'intéressent à l'homme, à sa vie charnelle, à sa lutte en ce monde, à l'affirmation de sa personne, à sa vocation surnaturelle.

H. M.

JEAN CAPART : *Que lire ?* Office Général du Livre, Paris.

Il n'est pas sans intérêt de signaler aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle* le volumineux ouvrage que vient de publier, sous le titre *Que lire ?* M. J. Capart. Il s'agit, comme l'indique le sous-titre, d'une « anthologie d'appréciations des meilleurs livres des littératures anciennes et modernes ».

Il convient pourtant d'apporter quelques explications.

M. J. Capart écrit, dans son introduction, qu'il s'est proposé d'irriguer les esprits, en l'occurrence d'inviter l'honnête homme, qui, compte-t-il, parcourt bien quelque deux mille six cents livres dans sa vie, à commercer avec environ cinq centaines d'ouvrages qu'il considère comme les bases d'une saine culture. Sa liste, elle, est, à part un court complément, celle de *L'Alcôve* de la Bibliothèque de l'Institut Technique Pratt de Brooklyn. Les notices accompagnant chaque titre sont empruntées « à des multiples ouvrages de critique et d'histoire, à de grandes encyclopédies et à des dictionnaires ».

L'intention de l'auteur est louable, la réalisation l'honore et est, en fin de compte, utile. Il n'existe pas en effet de semblable ouvrage aussi étendu dans le temps (Aristote voisine avec Baudelaire) et dans l'espace (les deux tomes de M. Capart font une large place à la littérature étrangère).

On peut se permettre cependant de formuler certaines critiques. La plus importante sera qu'il est pratiquement incompréhensible, malgré les justifications données, et au plus haut point regrettable, que l'auteur ait cru devoir passer sous silence la littérature contemporaine dans sa quasi-totalité, même dans le complément qu'il ajoute à la liste de *L'Alcôve* (laquelle date de 1928). Il est insoutenable qu'un homme cultivé puisse ignorer les œuvres de ses concitoyens, ou, ce qui revient au même, qu'on juge ne pas devoir les lui indiquer. On s'étonne également d'un déséquilibre vraiment trop accentué entre les littératures française et étrangères. Enfin, il est inadmissible que des omissions aussi graves que celles, prises au hasard, de la poésie dans sa plus grande partie (même celle de V. Hugo, dont M. Capart ne mentionne que le théâtre et la prose) ou d'une œuvre telle que *Les deux Sources* de Bergson (dont *L'Evolution Créatrice* figure seule dans *Que lire ?*) doivent être constatées.

Au demeurant, le livre de J. Capart constitue un instrument de travail précieux — malgré ses lacunes et son manque de méthode — pour les bibliothèques, pour les divers cercles de culture, et plus généralement pour tous ceux qui ne négligent pas complètement le développement de l'esprit.

P. D.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE : *Pages mystiques.* Extraits traduits et accompagnés d'éclaircissements par A. Quinot. 1 vol. in-8°, 295 pp.. Paris, 1945, Robert Laffont, éd.

L'interprétation classique de Nietzsche est encore dominée en France par les lourds travaux universitaires de Charles Andler : sa doctrine y est caractérisée comme une morale, et une morale de la force que l'on accuse d'avoir directement ou indirectement inspiré le pangermanisme. Henri Lichtenberger plus sensible au lyrisme et à la mesure de cet admirable écrivain nous avait pourtant déjà orienté vers une conception plus poétique de son œuvre. Le livre d'Ernst Bertram, traduit par Pitrou, *Nietzsche, essai de mythologie* (Rieder, 1932), excommunié par la Sorbonne, portait le débat sur son véritable terrain, l'analyse pathétique d'une trajectoire existentielle particulièrement tendue. Cette interprétation, qui n'est pas sans rapport avec les travaux de M. Spenle et du baron Seillière se trouve tout à fait confirmée grâce à l'heureuse tentative de M. Quinot. Dans un ouvrage agréablement présenté par l'éditeur Robert Laffont, cet érudit aussi modeste que profond nous présente

un recueil de cent quarante textes typiques, choisis aux moments décisifs de ce destin tragique, et qui mettent en évidence la primauté indiscutable du point de vue contemplatif, et si l'on veut « mystique », dans la philosophie nietzschéenne.

Pour M. Quinot, la doctrine de Nietzsche ne doit cependant pas être considérée comme un effort d'auto-divinisation ayant pour but de remplacer le Dieu perdu dans la crise de maturité. Le nietzschéisme n'est pas uniquement incarnation des valeurs et divinisation du subjectif : mais un effort réel pour communier avec un absolu existant par soi et dont la poursuite exige une démarche très compliquée, où l'ascèse de détachement alterne avec l'exigence de possession. On peut donc parler d'une théosophie au sens exact du terme, et sous l'aspect doctrinal d' « une théodicée de caractère panthéiste », où l'amour dionysiaque de soi ne fait que nous introduire à l'amour du plus haut que soi.

Cette philosophie existentielle prolonge donc en un sens la grande tradition théosophique du romantisme allemand, celle de Boehme, de Novalis et de Schelling; elle prolonge également les thèmes essentiels de Schopenhauer sur l'affirmation et la négation alternées du vouloir-vivre. Son expression poétique, intimement mêlée à son élan intuitif, l'amène non seulement à employer une affabulation empruntée concurremment aux cycles de la religion dionysaque, du christianisme et du bouddhisme, mais à en côtoyer d'assez près les valeurs représentatives. En ce qui concerne le christianisme, M. A. Quinot rectifie certains préjugés défavorables à son auteur. Nietzsche apparaît moins comme un esprit désireux de renverser le christianisme que de le continuer tout en le supplantant : « Lyrisme, resté religieux, d'un héritier à la fois ironiquement hostile et attendri de respectueuse gratitude » (*op. cit.*, p. 23). De là l'impression souvent très profonde et parfois étonnamment positive produite dans une âme chrétienne par la lecture de ces beaux poèmes, dont la traduction respecte à la fois le sens et l'incantation.

Un court index explicatif permettra au lecteur non familiarisé avec la terminologie ésotérique de Nietzsche de mieux comprendre le sens des termes employés. Il paraîtra cependant bien court et bien matériel au lecteur de saint Jean de la Croix et au connaisseur de la mystique chrétienne.

PIERRE MESNARD.

ÉMILE DERMENGHEM : *Joseph de Maistre, mystique*. Paris, Éditions La Colombe, 1946, 298 pp. 220 fr.

Dans les images d'Épinal qui ne sont pas imprimées, mais quand même solidement installées dans les imaginations, Joseph de Maistre a certainement une place bien marquée comme suppôt de la réaction et de l'obscurantisme.

L'intérêt capital de l'étude de Dermenghem est de « désintégrer » cette image toute faite et de nous révéler un Maistre profondément nouveau, tout différent de sa légende.

Bien entendu, il ne s'agit pas de nier que Maistre fut un traditionaliste, mais de montrer quel fut le contenu réel de ce traditionalisme.

C'est ainsi qu'en politique, Dermenghem nous montre un Maistre qui n'est pas moins différent de Maurras, que Proud'hon peut l'être de Marx. L'apologie maistrienne de l'autorité et même du bourreau est bien éloignée des conceptions simplistes de la réaction... elle s'inspire d'une vue sans illusion de la réalité humaine et d'un sens pénétrant des réalités spirituelles en lutte dans l'histoire. On ne peut la juger équitablement d'ailleurs qu'après avoir relevé avec Dermenghem de lucides attaques dirigées par Maistre contre la Terreur Blanche, contre des jugements arbitraires et même contre les bûchers de l'Inquisition, contre le militarisme, le colonialisme et la nationalisme lui-même : nous sommes bien ici aux antipodes de Maurras. Et sur la Révolution française, il est émouvant de lire que Maistre se demanda un jour s'il ne devait pas reviser et modifier quelque peu son jugement.

En fait, et Dermenghem le montre fort bien, le foyer de lumière qui éclaire toute l'œuvre de Maistre, c'est la révélation chrétienne. Maistre fut davantage un mystique qu'un politique. Il est passionnant de suivre ses trajets à travers les divers cercles de mystiques qu'il fréquenta, d'analyser sa conception des rapports entre la raison individuelle, la raison générale (ou sens com-

mun) et la foi ainsi que sa conception toute particulière du rôle de la Maçonnerie. Ennemi de l'occultisme, il étudia par contre de très près l'hermétisme et en retira comme beaucoup d'autres un sens subtil du mystère, le sentiment des analogies et des correspondances et de la signification des religions païennes, prises comme lambeaux déformés de la révélation primitive. Il est d'ailleurs remarquable de constater qu'en s'aventurant dans ces domaines toujours un peu périlleux, il y fait preuve presque toujours d'un sens très sûr de l'orthodoxie.

D'un mot, si l'on veut situer Maistre dans une ligne, c'est seulement dans celle qui va de Pascal à Bloy qu'il faut le faire. Il est de ces écrivains parfois paradoxaux, toujours riches et vivifiants dont nous avons tant besoin. Quelle que soit la part de ce qu'il faut laisser de côté dans son œuvre, c'est l'un de ceux dont la pensée peut le plus nous éclairer.

M. Émile Dermenghem a accompli avec ce livre une tâche vraiment noble et féconde, et ce nouvel écrit ne décevra pas ceux qui ont déjà apprécié à leur juste valeur ses autres travaux sur Thomas Morus, Omar Ibn al Fâridh (l'un des grands mystiques musulmans) et Marie des Vallées (une admirable et trop peu connue mystique de la Normandie). Il n'est que juste de lui rendre ici ce modeste hommage, et alors que de par le monde tant de fausses gloires sont répandues.

MICHEL CARROUGES.

STÉPHANE MALLARMÉ : *Propos sur la poésie*, recueillis et présentés par Henri Mondor, Monaco, 1946, éd. du Rocher, 175 pp.

Pour être tout à fait exact, disons que ces *Propos* sont des feuilles détachées de la correspondance de Mallarmé avec quelques littérateurs de son époque. Et aussi, que l'on y rencontre les banalités et amabilités que comporte ce genre. Mais aussi quelques très précieux aveux sur la signification de sa poésie.

CAMILLE SOULA : *Gloses sur Mallarmé*, avec une préface de Jean Cassou, Paris, 1945, éd. Diderot, 303 pp., 150 frs.

Il y a là une savante exégèse, presque une traduction de plusieurs textes célèbres : la *Prose pour des Esseintes*, le *Coup de Dés*, l'*Après-midi d'un faune*... Le revers de la médaille est qu'on a le sentiment de rencontrer là une poésie terriblement artificielle.

*La terre n'est pas une vallée de larmes*, recueil collectif de textes et d'illustrations. Bruxelles, 1945, éd. La Boétie, 75 pp.

Recueil d'inspiration surréaliste, le titre suffirait à en attester. On y remarquera particulièrement quelques *Notes de Zoologie imaginaire*, de Lewis Carroll, et une virulente lettre de Cravan sur un *Salon des Indépendants*.

CHARLES DULLIN : *Souvenirs et notes de travail d'un acteur*, Paris, 1946, Odette Lieutier, éd. 153 pp. 125 frs.

Inutile de souligner l'intérêt de ce petit livre : Dullin, l'éminent acteur, est trop connu pour que ses souvenirs n'éveillent pas l'attention et la sympathie de beaucoup. J'insisterai seulement sur les pages remarquablement intéressantes pour les acteurs — et pour les spectateurs — qu'il y a ajoutées sur la psychophysiologie de l'acteur.

MICHEL CARROUGES.

GEORGE RODGER : *Voyage au Désert*. Paris, Éditions La Colombe.

Ce n'est pas un voyage de tout repos. L'auteur a suivi les soldats anglais en Afrique et en Italie. Il en rapporte ici de significatives photos et des notes

pittoresques, vivantes comme un récit d'aventures. La traduction du texte original (*Desert Journey*) est de France Olnay : elle est nette et sans heurts.

MAURICE CHAVARDÈS.

ROGER FERLET : *Ardesco*. Julliard, éd., 1946.

L'intention moralisante et la profusion d'expressions locales ne suffisent pas à faire de cette âpre histoire un bon roman.

P. C.

MARTIN GUMPERT : *Hahnemann*. Traduit de l'allemand par Robert Pitrou. Stock, éd., 1946. 95 fr.

La vie trop peu connue de l'original et courageux initiateur de l'homéopathie traduite par un excellent germaniste.

Lecture agréable pour tous ceux qui sont curieux des « médecines hérétiques ».

P. C.

HENRI POURRAT : *Sous le pommier*. Éditions Albin Michel, 1 vol. in-16, 176 pp., illustré par Henri Charlier. 90 fr.

Les proverbes sont presque toute la philosophie, et presque toute la poésie des paysans. On pouvait essayer de retrouver, de proverbe en proverbe, une sagesse dictée par la nature, celle du cycle éternel qui, sous le pommier, vient enseigner l'homme : la sagesse contenue dans les conditions posées par Dieu. Les saisons nous résument les lois éternelles : travail, souffrance, confiance, attente; le paysan, mieux que tout autre, reçoit de la terre un constant message : il a su formuler à son usage les lois d'avant la Loi. Henri Pourrat nous donne ainsi, sous forme poétique, un enseignement qui vient à son heure, car celui qui détient la vérité n'est-il pas, aujourd'hui plus qu'hier, l'homme à la bêche ?

R. P. I.

C.-F. LANDRY : *La route d'Espagne*. Éditions Correa, 1 vol. in-8, 250 pp. 66 fr.

L'histoire d'un mauvais mariage, quelque part dans la montagne, près d'une route conduisant en Espagne : Fabienne a épousé Clément par raison, mais l'homme est rude, secret; Fabienne, la nuit, l'attend, tandis qu'il rôde avec de mauvais gars dans la brousse, en quête de maraudes. — Elle a acheté l'Auberge de Castille, ouverte sur la route d'Espagne. — Clément n'y paraît jamais et sa femme apprend la vie sur le visage, puis entre les bras des voyageurs. L'un d'eux éveille, une nuit, son premier amour : mais elle l'attend pendant des mois jusqu'au jour où le hasard lui fait reconnaître dans l'homme qui dort auprès d'elle, l'assassin de cet unique amant. — Clément depuis longtemps jaloux, tue l'homme. — Mais il ne peut tuer le souvenir du disparu, et pour mettre fin à son tourment, étrangle Fabienne. — Récit dépouillé, dans un style direct, qui retient.

SONIA BOUISSOV : *Le Rendez-vous solitaire*. Julliard Lefranc, éd., 1 vol. in-16, 177 pp.

Le récit de deux journées au cours desquelles Blandine rencontre Serge. Les Allemands s'inquiètent, car les Alliés avancent, en Normandie. Serge doit rejoindre la première armée. La guerre se dresse comme un rempart entre

les jeunes gens, et Serge, bien qu'il soit venu au rendez-vous, partira le soir même, avec la certitude de ne jamais revenir, laissant Blandine solitaire. Ce thème simple permettait l'étude d'une fatalité contre qui l'amour de deux cœurs sincères demeurait impuissante. Parfois, dans des pages dépouillées, le sentiment d'un sacrifice où le désir s'efface devant une mystique qui le déjoue. Mais la faiblesse générale du ton, la platitude des dialogues et le manque total de simplicité nous empêchent de croire au drame qui se noue. Il faut beaucoup de bonne volonté pour que ce rendez-vous ne soit pas plus solitaire encore, en l'abandonnant à son dessein manqué, sur le rayon d'une bibliothèque.

R. P. I.

*Écrivains intelligents du XX^e siècle.* Éd. Buchet.

Ces écrivains sont, pour l'auteur, Marcel Proust, André Gide et Paul Valéry. Il les oppose aux écrivains de tempérament : classification arbitraire qui nous ramène au dualisme scolaire des classiques et romantiques. Ce petit livre voudrait nous démontrer que l'intelligence n'est presque jamais véritable source d'inspiration et l'auteur refuse aux trois maîtres étudiés, « l'éclair magique » dont sont nés les chefs-d'œuvre. Il est convaincu, mais ne nous convainc pas.

Maurice Druon : *La dernière Brigade.* Bernard Grasset, éd., 1 vol. in-16., 311 pp. 120 fr.

Les élèves-officiers de l'école de Saumur tentent une résistance impossible devant l'ennemi qui atteint la Loire. Formant la dernière brigade, ils vont sauver l'honneur de la cavalerie, par ce combat héroïque où ils renouent avec les traditions de chevalerie : mourir sur place plutôt que se rendre. Ces soldats, ces officiers, nous sont maintenant connus, avec une vérité douloureuse, grâce à Maurice Druon. Il les a rendus présents, et ceci avec une sobriété qui lui assure une place de choix, parmi les chroniqueurs de la guerre.

Jacqueline Marenis : *Adieu, Shanghaï.* Bernard Grasset, édi., 1 vol. in-8. 105 fr.

Six nouvelles, chacune marquant une étape de Shanghaï au Soudan Égyptien. Héros aux prises avec un monde mystérieux, qu'ils croient être le monde, mais qui grandit en eux, aidé par la peur, par le remords de crimes imaginaires, et qui se retourne toujours pour les anéantir. Six romans en raccourci, presque toujours dramatiques, où des êtres humains, dominés par la hantise de l'exil, la solitude et la rigueur du climat, sont peints avec force.

R. P. I.

Guillaume du Vair : *De la sainte philosophie. Philosophie morale des stoïques.* Édition annotée par Gustave Michaut. Librairie philosophique, Vrin, 1946. 60 fr.

Pascal, dit-on, « admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair »... Sachons gré à M. Michaut d'avoir réédité ces textes représentatifs du stoïcisme chrétien à la fin du XVI^e siècle, et qui ne furent pas sans influencer les meilleurs auteurs du XVII^e siècle.

P. C.

Jean Guehenno : *La France dans le monde.* Ed. de la Liberté.

Ce qu'est l'amour du monde pour la France, Guéhenno, qui l'a vu au Brésil, en Argentine, en Uruguay, au Chili, au Pérou, au Mexique, se plaît à le

montrer en précisant nos vertus et cette espèce de nécessité où nous sommes *d'être au monde.*

MAURICE CHAVARDÈS.

GEORGES MOTTIER : *Art et conscience, Essai sur la nature et la portée de l'acte esthétique.* Collection « Action et Pensée », Éditions du Mont-Blanc, Genève, 144 pp.

Voici le livre d'un philosophe et d'un artiste. Si érudite ou même technique que soit cette étude, elle ne cesse jamais d'être une méditation, c'est-à-dire un effort personnel de réflexion et d'expression dans lequel coïncident la recherche de la vérité, la conscience de soi et la découverte d'une forme. La beauté architecturale et la plénitude de la langue permettent à cet ouvrage de dire beaucoup en peu de mots. On ne pourra donc en donner qu'un aperçu.

M. Georges Mottier, semble-t-il, entend, tout le long de son livre, rectifier trois notions : 1° On a abusé de la notion de désintéressement en art : certes, le souci utilitaire ne me livre qu'un aspect des êtres et surtout m'empêche d'être présent tout entier; mais l'intuition esthétique peut être intimement unie à l'action, et surtout M. Mottier considère la sympathie comme signifiant un certain intérêt, ce mot étant pris dans un sens très large, jusqu'à désigner « cet élan qui emporte l'être, sans arrêt, vers un surcroît de lui-même » (p. 119). 2° Le livre est tout entier une protestation contre le réalisme esthétique; celui-ci suppose un réalisme métaphysique, mais on ne doit pas dire « et réciproquement »; tel est, croyons-nous, le véritable point de vue de l'auteur, en dépit de certaines formules à résonances idéalistes. 3° Que l'art ne se confonde ni avec la science ni avec la philosophie, cela ne prouve pas qu'il ne soit pas connaissance, connaissance naturelle et nullement sur-naturelle du réel, mais du réel pris dans sa totalité, dans son existence absolue, et, par là, s'identifiant avec l'idéal.

En procédant à ces rectifications, M. Georges Mottier met en lumière les caractères essentiels de « l'acte esthétique ». D'abord, c'est un acte, ce qui élimine tout rapprochement avec une contemplation purement passive. Ensuite, c'est une activité qui naît d'une émotion individuelle et qui se déploie comme un élan d'amour. Surtout, c'est une création d'images : l'être est poursuivi à travers l'image, qui, moins analytique que le concept, sauve « la conscience globale ». Enfin, l'auteur insiste sur le rôle de l'intelligence dans cette transfiguration du réel en images. Toutes ces directions se trouvent parfaitement indiquées dans ces quelques lignes qui définissent l'acte esthétique limite :

« On peut saisir en quoi consisterait, au point de vue esthétique, l'état d'un être dont les facultés créatrices seraient entraînées par le mouvement d'une sympathie illimitée. Cet être verrait partout resplendir la beauté, car son indéfectible intérêt pour tous les objets de l'univers l'amènerait à trouver en tous l'occasion d'épanouir une image. Il est superflu d'ajouter que, sous ce rapport, sa pensée s'égalerait alors à la pensée divine. Nulle frontière ne saurait, en effet, emprisonner l'amour de Dieu. Aussi Dieu doit-il se plaire à ériger en éblouissant spectacle même les choses les plus méprisées par l'âme étroite de l'homme » (p. 132).

Chaque page de ce livre si riche invite au dialogue. En particulier, on aimerait quelques explications sur l'art comme connaissance. Il nous semble que celle-ci pourrait se définir une connaissance de l'individuel par l'individu, l'individuel ne se révélant qu'à l'individu. C'est moins le mystère de la totalité que le mystère de l'individualité que vise, à notre sens, l'intention esthétique. Et cette fin ne pourrait alors être atteinte qu'au sein d'une connaissance où le sujet serait la personne prise dans ce qu'elle a d'unique et non la raison impersonnelle.

HENRI GOUHIER.

NINA GOURFINKEL : *Tolstoï sans tolstoïsme.* Aux Éditions du Seuil.

Voici un sérieux effort pour ruiner la légende tolstoïenne due à de Vogüé et perpétuée en France par souci du moindre travail. La Russie, c'est encore

pour beaucoup, « la religion de la souffrance », « les saintes prostituées », toute une dentelle précieuse et sale. Nina Gourfinkel repeint un Tolstoï tout opposé à celui dont les *tolstoïstes* ont fait leur maître. La chose est audacieuse et ne manque pas d'originalité. Je ne crois pas que l'auteur de *Guerre et Paix* y perde.

**Lu avec intérêt :**

William Simpson : *Un de nos pilotes est sauf*, trad. de l'anglais. Charlot, éd., 1946.

P. C.

**Lu avec irritation :**

Général Giraud : *Mes évasions*. Julliard, éd.

Et ce qui n'est pas dit ?

Roger Langeron : *Paris, juin 40*. Flammarion, éd.

Sujet trop grand ou personnage trop mince ?

Romain Gary : *Tulipe*. Calmann-Lévy, éd.

On peut se lasser des pirouettes.

G. B.

## A TRAVERS LES REVUES LITTERAIRES

Le numéro 21 de *L'Arche*, particulièrement brillant, s'ouvre par des notes de Reverdy sur la poésie. Leur importance est évidente si l'on se souvient du rôle essentiel de ce poète dans la poésie cubiste et de son influence sur les fondateurs du surréalisme. Cependant la position actuelle de l'auteur du *Gant de crin* a de quoi surprendre. Pour lui, il n'y a pas de poésie dans la nature, la poésie n'est rien dans le réel, elle n'est qu'un sceau particulier que l'homme impose aux choses dans son propre esprit. Alors, il est vrai, elle figure avec raison

dans ce juste ciel que l'homme s'est forgé, pour ses besoins, contestables peut-être, mais supérieurs, au-delà du réel.

N'est-ce pas là de prime abord un irréalisme, voire un nominalisme poétique ? La poésie n'est-elle plus qu'un mirage ? Et d'autre part cette absence de la poésie dans la nature n'est-elle pas aux antipodes de cette identification de la nature, ou plus exactement de la

création avec l'art poétique par excellence qui est celui de Dieu, selon la conception de Claudel ?

L'opposition n'est peut-être pas cependant si catégorique. La nature n'est pas tout à fait la même chose que la création : elle n'en est plus que le corps refroidi, dégénéré depuis la chute et telle que nous la voyons avec notre regard voilé par la même déchéance. En ce sens, la nature n'est plus que ce que l'école naturaliste découvre de réalité, une sorte de cadavre de la création, au cours d'un drame connexe à celui que Nietzsche et d'autres ont appelé la « mort de Dieu ». Dans un tel cas, la poésie est morte avec la grâce. La thèse de Reverdy et celle de Claudel ne semblent donc pas situées sur le même plan.

Mais cette réponse à la deuxième question posée par les notes de Reverdy permet de répondre maintenant à la première : oui, la poésie n'est qu'une impuissante révolte de l'homme dans sa volonté de transformer la réalité naturaliste et de recréer un état paradisiaque. Mais elle est tout de même vérité dans la mesure où elle se relie consciemment ou non à cette surréalité poétique de la création. (En m'excusant auprès de Claudel d'une telle expression.) Ici-bas, la poésie, comme idéal de récupération totale des pouvoirs supérieurs de l'esprit, ne peut être qu'un pressentiment de la vie future. En un mot, la poésie humaine ne pourra se réaliser totalement qu'au jour, postérieur à l'histoire, où elle rejoindra la poésie divine.

Ceci ne signifie nullement que, ici-bas, la poésie d'inspiration chrétienne bénéficie d'un privilège qui la rend supérieure aux autres, puisque nous sommes toujours dans le plan où toutes choses sont désaccordées et où il n'y a point de jonction nécessaire entre la poésie et la grâce.

Il s'impose de faire tout de suite ici un détour à travers les revues pour en venir à l'importante étude que Maurice Blanchot consacre à Holderlin, à propos du numéro 54 de *Fontaine*.

Reprenant une expression de ce maître de la poésie panthéiste du romantisme allemand, Blanchot nous dit que le poème est un « vêtement de fête ». C'est que la poésie est la tentative d'arracher l'homme à la morne quotidienneté. La plus haute poésie est, dans cette perspective la volonté de l'homme de s'identifier au Tout, c'est pourquoi elle est tentative de médiation entre l'externe et l'interne, entre l'homme et la nature, entre le présent et l'éternel, entre les « dieux » et le chaos. La poésie est donc ici l'entreprise d'une action *sacrée*, puisqu'elle cherche à octroyer à l'homme une situation divine. Elle se pose ainsi en concurrente de la religion. Et Holderlin cherche à opérer cette médiation par la contemplation du cœur de la nature : la lumière infinie de l'éther. On voit que nous ne sommes pas sur le plan des conceptions scientifiques de l'éther et de la lumière, mais sur celui des cosmogonies antiques : présocratiques ou homériques, par exemple.

Là-haut, dans ces sommets de la lumière, demeurent ceux que Holderlin nomme les dieux, les immortels et le Père sacré (au sens de *Zeus pater*), suivant la mythologie grecque, et qui lui servent de symboles des formes primordiales, mais ces personnifications sont très relatives, ce sont seulement des préformations, même pas, des virtualités, les germes supérieurs de toute vie :

> Sans destin, pareils au nourrisson
> Qui dort, respirent Ceux du ciel;
> Chastement enfermé
> En un espoir de fleur,

Floraison pour l'éternité
Est leur esprit,
Et leurs yeux bienheureux
Regardent dans la paisible
Clarté éternelle.

Car, nous dit Blanchot dans son commentaire :

les Immortels ont besoin des mortels, ont besoin de la finitude. C'est elle qui les établit dans le monde et leur donne l'être dans la conscience d'être.

C'est la poésie humaine qui, se projetant dans le Tout, les tire de leur assoupissement :

Le poème, par la parole, fait que ce qui est infondé devient fondement et que l'abîme du jour devient le jour qui fait surgir et qui construit.

Mais quelle fissure ruineuse existe à l'intérieur de cette cosmogonie poétique, dans l'esprit même de Holderlin ? Si nous suivons l'interprétation qu'en donne Blanchot, nous pouvons remarquer qu'elle n'est point victorieusement prométhéenne. Par un balancement incessant qui rappelle les subtiles analyses de Paulhan sur la poésie et le mode de pensée de Bataille, il n'est pas une phrase qui ne soit suivie d'une autre affirmant presque le contraire de la précédente.

La poésie apparaît alors aussi comme l'expérience de l'impossibilité d'être le Tout qu'elle voulait être; la nature n'a pas besoin du langage; la poésie se résout en poèmes, donc seulement en paroles, mais le langage est impuissance alors que le silence est (ou plutôt serait) le seul langage authentique.

Bref, le poème se révèle comme un naufrage grandiose de l'esprit, comme seulement la lumineuse écume des plus hautes vagues de l'océan des paroles humaines. Le rideau de flammes du paradis n'a point de fissures.

Comment, après cette évocation du « vêtement de fête » qu'est la poésie, ne pas souligner tout de suite l'article capital qu'Eric Peterson consacre à la *Théologie du vêtement*, dans le numéro 4 de *Rythmes du monde* ? Naguère, le même auteur écrivit sous le même titre un petit, mais excellent, opuscule (aux Éd. de l'Abeille) pour commenter les versets de la Genèse sur la « dénudation » de l'homme à la suite de la chute. Cette fois, il ajoute de nouveaux éclaircissements à la même question. Sa pensée essentielle est que la chute de l'homme ne lui a pas simplement ouvert les yeux sur une nudité préexistante comme le propose une interprétation facile. Loin de là :

Le corps, avant la chute, écrivait-il, existait d'une tout autre façon pour l'homme, parce que l'homme existait d'une tout autre façon pour Dieu.

C'est que, dit-il :

selon la tradition chrétienne, la grâce surnaturelle de Dieu couvrait l'homme comme un vêtement... la grâce (sanctifiante) était plus qu'un cordon qui liait l'homme, elle l'enveloppait parfaitement, de sorte que sa chute le laissa dans tout son dépouillement... Le fait qu'Adam et Ève étaient habillés de la grâce sanctifiante signifie qu'ils n'étaient pas exposés à la mort, mais revêtus de la vie éternelle, tandis que, au contraire, leur dépouillement les abandonna à la mort.

De telles vues peuvent sembler bizarres et fantaisistes, et pourtant il faut rappeler qu'en cela Peterson s'inspire beaucoup de la pensée des Pères de l'Église, surtout grecs. D'autre part, l'on verra quels précieux enseignements il en tire pour démasquer les sophismes sur la sincérité de la nudité et l'hypocrisie du vêtement. En outre, dans le domaine de la poésie et des mythes, de telles exégèses sont profondément éclairantes : elles montrent fortement comment la poésie est mue par le désir de récupérer ce vêtement de fête, sans d'ailleurs en comprendre la véritable nature et en voulant employer des moyens humains et avant le temps fixé par Dieu pour la glorification des corps.

Dans une autre direction, on peut comprendre quelle part de vérité (quoique très altérée par ailleurs) se trouve dans les traditions occultistes selon lesquelles l'homme a d'abord existé dans un état supérieur de lumière et de gloire.

Cet article de Peterson éclaire d'ailleurs directement la série d'articles que *Rythmes du monde* consacre ensuite à divers aspects de la mode et du vêtement. Signalons, sans pouvoir nous y attarder davantage, malgré l'intérêt qu'il y aurait à le faire, ceux de Lanza del Vasto et d'Édith de Linière, l'étude de Leroi Gourhan sur la symbolique du vêtement japonais, et d'autres sur la signification des costumes de Madagascar, de la Chine, de l'Annam, de l'Afrique, tous riches d'aperçus nouveaux. On remarquera aussi dans un genre tout autre l'étude de Truong Cong Cuu sur l'avenir religieux du Viet-Nam.

Mais revenons à *L'Arche*, où l'on trouve encore un savoureux poème en prose de Ponge sur la crevette, dont nous ne citerons que la dernière phrase :

Le révélateur de la crevette est son eau de cuisson.

Ce genre d'humour est le propre de Ponge.

Suit un long texte de Miller, genre qu'il n'est plus guère utile de définir, où l'on remarquera en passant des notes sur l'écrivain qui rejoignent sous un autre angle ce que nous avons déjà dû constater à propos du poète :

Si l'homme écrit, c'est pour vomir le poison qui s'est accumulé en lui du fait de l'erreur foncière qu'il commet en sa manière de vivre. Il cherche à reconquérir son innocence.

Mais :

Ses écrits n'ont d'autre effet que d'inoculer au monde le virus de ses désillusions... Si c'est un monde de vérité, de beauté et de magie que nous entendons créer, à quoi bon dresser des millions de mots entre nous-mêmes et la réalité de ce monde ? Pourquoi remettre à plus tard l'acte — si ce n'est que, comme le reste de l'humanité, nous n'avons au fond d'autre ambition que la puissance, la gloire, le succès ? Les livres sont des actes morts, disait Balzac...

Écoutez encore ceci :

La cour que l'écrivain fait au public est aussi ignominieuse que celle que fait le politicien ou n'importe quel saltimbanque... Les possibilités d'établissement d'un monde nouveau ne l'intéressent pas... Ce qu'il veut, c'est un monde impossible où il régnera sans porter la couronne, César de carnaval manié par des forces qu'il ne peut contrôler.

Et, pour en finir :

Un jour viendra où il sera au pouvoir de quiconque de rêver éveillé. Mais, bien avant ce jour, les livres auront déjà cessé d'exister, car, lorsque la plupart des hommes connaîtront l'art d'être parfaitement éveillés *et* de rêver, leur pouvoir de communier (entre eux comme avec l'esprit qui meut l'humanité) se trouvera si renforcé que l'art d'écrire n'aura pas plus de sens que les grognements inarticulés et rauques d'un idiot.

Ce sont toujours les mêmes espérances, les mêmes désespoirs qui hantent l'homme.

Dans le même numéro de *L'Arche*, une grande étude de Max Brod sur Kafka, dont il fut l'ami intime, et un parallèle entre Kafka, Kierkegaard et Heidegger. Brod défend avec vigueur l'interprétation spiritualiste de Kafka. Un peu plus loin, une amère nouvelle de Marcel Schneider, *Tête de guenuche*, et une note pénétrante de Jean Amrouche sur Jarry.

Le *Mercure* de février présente des souvenirs de Duhamel, *Le temps de la recherche*, et, entre autres, une intéressante note d'Henri Arthus, *Les deux côtés de la nuit*. On remarquera une première intervention de Justin Saget, le critique de *Combat* sous forme d'une lettre piquante : le *Mercure* se rajeunit.

Dans le numéro 47 de *Fontaine*, une lettre un peu excessive d'Antonin Artaud, une nouvelle de Louis Pauwells, *L'une des rencontres*. C'est tout simplement l'histoire d'un monsieur qui, d'aventure, dans le métro, rencontre une bonne sœur et en éprouve une affreuse terreur. Risible, mais symptomatique. On y lit aussi un admirable poème d'Octavio Paz, *Songe d'Ève*, dont voici un passage :

Au pied de l'arbre, une autre fois. Il n'y a rien
il est inutile de creuser. La nuit croît,
Le taureau mugit, bison bossu;
à travers les prairies jaunes rôdent
le lion chauve et le tigre efflanqué.
Elle s'éloigne du jardin désert
par des rues pluvieuses, arrive à la maison.
Appelle, plus personne ne répond, avance,
il n'y a personne derrière chaque porte
et elle va d'absence en porte jusqu'à ce qu'elle arrive
à l'ultime porte, la verrouillée,
celle que son père fermait chaque nuit.
Elle cherche la clef mais elle est perdue,
elle frappe, elle griffe, elle frappe,
et la porte est plus haute à chaque siècle
et plus fermée et plus porte à chaque coup.
Elle ne l'atteint déjà plus, elle attend seulement,
assise sur sa petite chaise, que quelqu'un ouvre :
c'est une vieille devenue aussi vieille
que la poussière qui dort dans les coins.

Dans *La Nef* de février, un bref et remarquable article de Marcel Griaule sur *L'exploration et la science*, où l'auteur lève un coin du voile qui nous dissimule le sens de la mentalité dite primitive. Viennent ensuite quelques pages extraites des souvenirs du célèbre explorateur Knud Rasmussen et qui constituent une passionnante description des croyances des Esquimaux et de leurs sorciers. Un des chants de sorcellerie qu'il traduit est d'une extraordinaire beauté :

La grande Mer m'a mise en mouvement,
M'a donné son impulsion,

Me fait mouvoir comme les algues dans la rivière.
La voûte du ciel et le vent puissant m'émeuvent,
Remuent mon intérieur et m'entraînent,
Et je tremble de joie.

Les formes de la poésie varient, il peut y avoir des décadences de la poésie, mais il n'y a point de *progrès* esthétique de la poésie.

Dans ce même numéro figure un excellent article d'Armand Hoog, *Le surréalisme et la damnation laïque*, à propos de « l'épopée » surréaliste de Michel Leiris, *Aurora*. Nous retrouvons là, par un autre biais, les problèmes abordés en commençant :

Car la protestation et les fulgurantes injures, le cri déchirant de l'homme contre le monde ont beau s'élever de *Nadja*, du *Peu de réalité* (Breton), du *Château d'Argol* (Gracq) et d'*Aurora*, c'est le plus souvent avec la certitude noire et désespérée de la défaite. Tout est perdu à l'avance.

C'est là en effet le côté noir de la poésie, son aspect de perdition; il y en a un autre, cependant, nous l'avons vu tout à l'heure, mais dans la mesure même où le poète luciférien se rend compte de l'impossibilité de son rêve d'usurper le trône divin, alors il est vrai de dire qu'il préfère la damnation, si démentiel que ce soit, mais l'homme n'est-il pas aberration ?

Bien entendu, un certain nombre de poètes en sortent en se réfugiant dans l'esthétique; mais pour les autres leur destin est emporté par une volonté de dévastation intérieure, dont Artaud est un exemple frappant.

L'attitude surréaliste la plus profonde et la plus secrète, écrit encore Armand Hoog, se sépare mal d'une *disposition personnelle de sacrifice*, d'un volontaire égarement d'holocauste... Il est loisible, bien entendu, d'employer ici le mot de sacrilège. Le sacrilège étant cependant inséparable du sacré.

Souhaitons que Armand Hoog ne tarde pas à nous donner l'étude complète qu'il nous annonce ainsi sur cette question capitale pour l'intelligence de ce drame spirituel qui est le centre de la poésie moderne.

Michel Carrouges.

Imprimerie Aubin. — Ligugé. (Vienne). — 3-47.
D. L., 1er trimestre 1947. — Imprimeur, n° 166.